

BIBLIOTHÈQUE
DU
MAGNÉTISME ANIMAL.

DE L'IMPRIMERIE DE POULET,

QUAI DES AUGUSTINS, N^o. 9.

BIBLIOTHÈQUE

DU

MAGNÉTISME ANIMAL.

MÉMOIRES

DES MEMBRES CORRESPONDANS.

Traitement de M. Baron fils (1).

A L'ÂGE de 13 ans, M. Baron, à la suite d'une violente attaque de goutte, devint perclus de tous ses membres, et pendant quinze jours fut obligé de se servir de béquilles. Tous les secours de la médecine ne purent triompher du mal; et la goutte, errante pendant long-temps, finit par se fixer à la gorge. Une tumeur indolente et mobile s'y forma bientôt, et dégénéra en goître.

(1) M. Baron père est employé à la mairie de Soissons.

Des maux d'estomac et de poitrine survinrent, et le forcèrent alors de garder le lit de temps en temps.

Fatigué de souffrir, M. Baron vint me voir, et me pria de le magnétiser. Il m'avoua que les incommodités graves dont j'ai parlé plus haut, n'étaient pas les seules qui le tourmentassent, mais que beaucoup de dartres lui couvraient les bras et le dos. Toutes ces maladies réunies et compliquées, loin d'ébranler ma constance, ne servirent qu'à m'affermir davantage dans le dessein que j'avais déjà conçu de lui être utile.

Le lendemain, 1^{er} novembre, je commençai à magnétiser M. Baron, qui s'endormit presque aussitôt. Je le questionnai ; mais ne me répondant que par signes, il me fit entendre qu'il désirait dormir une heure, que le magnétisme lui ferait le plus grand bien ; et il m'indiqua, avec ses mains, comment il fallait en diriger l'action.

Le 2, je provoquai le sommeil magnétique avec la même facilité que la veille, et demandai à M. Baron s'il voyait son mal. Il me répondit affirmativement par un signe de tête. Désirant savoir s'il parlerait bientôt, je lui en fis la question ; il me montra cinq doigts, voulant m'exprimer cinq jours.

Le 3, à peine mon malade fut-il endormi, que, d'un air triste, il me désigna de la main la porte de Laon et celle de Noyon. Je cherchai à traduire son geste, qui devint tellement expressif, que je n'eus pas de peine à comprendre qu'il voulait me parler d'un voyage que j'étais obligé de faire; que je partirais par la porte de Laon, et reviendrais par celle de Noyon.

Il me témoigna de bien vifs regrets. Voulant le consoler de mon absence, je l'assurai que mon voyage ne durerait que huit jours. Me montrant alors ses dix doigts et un ensuite, je ne doutai pas qu'il ne voulût dire que je serais onze jours absent. Je lui en fis la question; il me répondit, par un signe de tête, que je l'avais parfaitement entendu. Je lui renouvelle la promesse de n'être que huit jours; il persiste à me montrer onze doigts. Je ne pus, je l'avoue, m'empêcher d'être frappé d'étonnement à cette prédiction. Mon voyage sera-t-il heureux? lui demandai-je. — Oui (*par signe*). Aussitôt il fit le signe de la croix, éleva ses mains au ciel, et le pria de m'accorder sa protection. Voulant après m'exprimer toute sa reconnaissance pour le bien que je lui faisais, il me pressa contre son cœur; et ses larmes abondantes me prouvèrent qu'il était bien vivement touché des soins que je lui don-

nais. Plusieurs dames témoins de cette scène attendrissante, n'ont pu s'empêcher de pleurer en voyant les gestes aussi expressifs que touchans dont se servait ce brave homme; et ne pouvant moi-même résister à l'émotion que j'éprouvais, je le serrai contre moi, et mêlai mes larmes aux siennes.

Le 4, je me mis en route; j'eus l'honneur de voir à Soissons M. le marquis de Puységur. Je lui racontai la prédiction que M. Baron m'avait faite la veille. M. le marquis en parut étonné, et m'assura que c'était une preuve que mon somnambule serait très-lucide.

Désirant mettre à profit l'entretien que j'avais avec M. le marquis, je le priai de vouloir bien m'expliquer pourquoi les métaux produisaient sur mes somnambules des sensations désagréables. Il m'assura que s'ils étaient aussi susceptibles, moi seul en étais l'auteur. « Les métaux, « me dit-il, lorsque les magnétiseurs le *veulent*, ne doivent avoir aucun empire sur les « personnes magnétisées. C'est l'idée que vous « avez qui les rend nuisibles. Persuadez-vous « qu'ils ne peuvent produire aucun effet fâcheux, et vous verrez qu'il cessera d'avoir « lieu. » Plein de confiance dans les lumières de M. le marquis de Puységur, je le remerciai, et

le quittai en me promettant bien de les mettre en pratique. Depuis ce moment, en effet, les métaux ont cessé leur action sur mes malades (1).

(1) Je ne saurais passer sous le silence un fait assez singulier causé par ces éternels ennemis de mes somnambules. Un jour que je magnétisais ma femme, je me trouvai dans un grand embarras. Près d'elle étaient M. Baron, mademoiselle Rose et un nommé *Auguste*, auxquels je donnais mes soins. Ne s'attendant pas à dormir, ils n'avaient pas eu la précaution habituelle de se dépouiller des métaux qu'ils portaient sur eux. Ma femme éprouva quelques mouvemens convulsifs. Un peu effrayé, j'appelle à mon secours. Personne ne répond. Je retourne la tête. Quelle est ma surprise, quand je vois les trois personnes qui m'entouraient plongées dans un profond sommeil! Ne pouvant résister à l'action magnétique, elles s'étaient endormies, et ressentaient les mêmes crises nerveuses que ma femme. Que faire tout seul, au milieu de mes quatre malades? Je prends le parti de les réveiller, espérant par ce moyen faire cesser mes inquiétudes: mais quelques minutes après, tous mes somnambules éprouvèrent un malaise général et une très-grande oppression. Je leur fis alors ôter les métaux qu'ils avaient sur eux. Je les rendormis, et le calme le plus parfait succéda bientôt à la plus grande agitation.

Je ne saurais rapporter ici tous les effets produits par les métaux sur mes somnambules. S'il m'arrivait de laisser sur eux, par oubli, ou faute de les avoir aperçus, des épingles, des boutons, des souliers avec

Après avoir quitté Soissons, je m'arrêtai à quelques lieues de cette ville, chez mon frère, à Chaudun.

Pendant mon séjour, j'ai eu occasion d'aller voir M. le Gris, fermier dans cette commune. J'ai magnétisé chez lui sa domestique et sa gouvernante, et toutes les deux sont devenues somnambules. Elles m'ont présenté des faits assez remarquables, pour me donner le désir de les rapporter ici ; mais cette digression étant tout-à-fait étrangère au traitement de M. Baron, je me réserve d'en faire à la suite une relation particulière, et je reviens à lui.

Toujours occupé de la prédiction qu'il m'avait faite, je pressai mes affaires, et je pris toutes les précautions possibles pour mettre en

des clous, des boucles de bretelles, etc. etc., ils éprouvaient des crises nerveuses, et j'étais obligé de les réveiller. Ils ne pouvaient boire dans un gobelet d'argent ; je ne pouvais porter sur moi un couteau. Si, dans l'état de somnambulisme, je voulais les faire écrire, un encrier de métal leur donnait des convulsions. S'ils se posaient sur une table où l'on avait mis de l'argent, ils éprouvaient les mêmes crises ; enfin j'étais obligé de m'assujettir à tant de précautions, que je ne pouvais éviter de les oublier quelquefois. Grâce à M. le marquis de Puységur, je suis maintenant à l'abri de ces inconvénients.

défaut sa lucidité. Je puis dire, avec la plus grande vérité, que je m'arrangeai de manière à être de retour chez moi le dixième jour ; mais au moment de me mettre en route, mon cheval s'est trouvé tellement boîteux, que j'eus même la crainte de ne pas arriver le onzième. Sans cet accident, j'aurais fait mentir mon somnambule : mais probablement il l'avait prévu. Le lendemain, mon cheval était guéri. Je partis, et j'arrivai à Saint-Quentin comme l'avait si parfaitement annoncé M. Baron.

Le soir même je l'ai magnétisé. Me rappelant alors les avis de M. le marquis de Puységur, et désirant en faire l'épreuve, j'ai fait garder à mon somnambule des souliers ferrés. A peine fut-il endormi, qu'il frotta avec impatience ses pieds contre terre. Souffrez-vous ? lui demandai-je. — Non, mais je suis contrarié. J'ai eu tort de ne pas ôter mes souliers ; les cloux me tourmentent. — N'y pensez pas, lui dis-je, et je vous assure qu'ils cesseront de vous incommoder. — En effet, me répond-il après cinq minutes de réflexion, je ne souffre pas ; je n'étais malade que de peur.... Rendez-moi ma montre, mon argent..... C'est singulier, ces différens objets m'incommodaient, et je n'éprouve aujourd'hui aucun malaise. Il faut que j'en cherche la cause...

Ah ! je l'ai trouvée, s'écrie-t-il peu de momens après : c'est que vous aviez peur que les métaux ne me fissent mal ; vous ne les craignez plus, à présent ; je ne les crains plus.... On concevra facilement la satisfaction que j'éprouvai, en entendant parler pour la première fois mon somnambule, de le voir raisonner avec tant de justesse et de précision.

Quelques magnétiseurs se laissent encore effrayer par les crises causées à leurs somnambules par les métaux, ou autres raisons morales ou physiques ; mais je puis affirmer, avec M. de Puységur, qu'il dépend de la volonté du magnétiseur de les faire cesser. En voici une preuve :

Je magnétisais un jour M. Baron. Vivement ému de la manière touchante dont il me témoignait sa reconnaissance, je ne pus résister aux doux épanchemens de son cœur, ni retenir des larmes d'attendrissement. M. Baron aussitôt se met à sanglotter. Je m'en effraye un moment ; mais me rappelant aussitôt les bons conseils de M. le marquis de Puységur, je m'arme d'une volonté forte, et je vois bientôt mon malade se calmer, et ses pleurs cesser de couler. Pourquoi, dis-je, avez-vous éprouvé une émotion si vive ? — C'est votre faute, me répond-il. Rappelez-vous, à l'avenir, que vous et moi ne faisons

qu'un ; que vous ne pouvez rien éprouver que je ne le ressente. Je vous prie donc d'être toujours ferme lorsque vous serez près de moi (1) ; par

(1) Voilà un autre fait qui pourrait présenter un côté plaisant, s'il n'avait failli avoir les suites les plus fâcheuses, et servira encore à confirmer davantage le danger, pour un magnétiseur, de se laisser aller à son imagination. Une malade que j'avais rendue somnambule lucide, fut, avec mon consentement, magnétisée par une autre personne qui l'endormit facilement. Mais un nouveau magnétiseur croyait au diable, et ne pouvait s'empêcher d'y penser toutes les fois qu'il magnétisait.

Le premier jour la malade eut un sommeil agité ; le second, elle a vu un homme noir ; le troisième, elle en a vu deux avec des cornes ; le quatrième, les deux hommes la menaçaient. Toute effrayée, elle le dit à son magnétiseur, qui la réveilla, et sa peur se dissipa. Le cinquième fut bien pis encore. Dans son sommeil, elle vit ces deux hommes venir s'asseoir à côté d'elle. Frappée d'épouvante, elle s'est mise à crier ; ils se sont jetés sur elle ; sa peur, sa frayeur lui donnent des jambes, elle s'est levée, a ouvert les portes, et, toujours endormie, s'est sauvée dans la cour. Son magnétiseur a couru après elle, l'a rattrapée, est parvenu à la réveiller. Dans ce moment elle souffrait beaucoup, avait un grand poids sur sa poitrine, et ne pouvait plus respirer. Son imagination était frappée ; elle a passé une nuit affreuse, qui a fait craindre pour ses jours.

Pendant son traitement, M. Baron eut une vision

cela seul je serai soulagé, et le mal se dissipera.

Un magnétiseur doit particulièrement garder de laisser apercevoir son inquiétude. Quand il redoute pour ses malades quelques crises fâcheuses, il doit prendre le plus grand soin à dissimuler le mal qu'il craint, car infailliblement il l'aggraverait. Un somnambule est comme un miroir où se réfléchit toutes les impressions que reçoit un magnétiseur. Tout ce qui affecte l'un affecte l'autre. Pour bien magnétiser, il ne doit penser qu'au bien qu'il peut faire, et croire fermement qu'il le peut, en éloignant toute autre idée. Persuadons-nous que nous avons, au bout de nos doigts, le moyen de guérir nos malades, sans nous embarrasser de quelle manière nous pouvons l'obtenir. Ne doutons pas que Dieu nous en a donné la puissance. Livrons-nous à cette douce et consolante pensée, et nous serons sûrs de voir le succès couronner notre entreprise.

de ce genre. Il vit un monstre près de lui, et un ange un peu plus loin. L'ange voulait s'approcher, mais le monstre l'en empêchait. C'est un signe de malheur, s'écrie-t-il. Il voulait continuer; mais voyant qu'il était fortement ému, je lui posai le pouce sur le front, avec la volonté de dissiper et chasser cette idée. A l'instant même il cessa de s'en occuper.

Le 12 novembre, j'endormis M. Baron, et je lui demandai si son goître guérirait. — Non, me répond-il. Je l'engage à porter toute son attention sur cette tumeur, et bientôt après il me dit : je la vois. — En êtes-vous bien sûr ? — Oui. — Qui a pu la causer ? La goutte que j'ai eue à treize ans ; on l'avait cru passée, mais elle s'est jetée sur mon col et a produit ce goître. — Voyez-vous l'humeur qu'il contient ? — Oui, il y en a beaucoup ; elle est divisée par petites boules très-dures : tous les jours il s'en détache quelques-unes qui me causent des frissons en passant ; il faut les faire dissoudre et couler par le bas ; elles se tiennent toutes par des filamens plus ou moins forts. Demain, il se détachera une de ces boules, par une crise si douloureuse, que j'éprouverai des convulsions qui dureront vingt-quatre heures. Ne puis-je la faire dissoudre avant ce temps ? — Non. Cherchez un moyen d'empêcher les convulsions.

Il réfléchit cinq minutes, et me dit : Aussitôt que j'aurai les yeux fermés, si vous me frottez les tempes avec de l'eau-de-vie, je n'en aurai pas. Sur-tout gardez-vous d'oublier de faire ce que je prescris : si vous négligez cette précaution, je ne pourrai éviter d'être en convulsions pen-

dant vingt-quatre heures. — Comment faut-il vous magnétiser ?

Il prit alors mes mains pour me montrer comment il fallait faire, et me recommanda de les secouer après, afin de ne pas ramener sur lui la vapeur que j'en avais ôtée.

Le lendemain 13, à peine fut-il endormi, que j'exécutai ponctuellement tout ce qu'il s'était ordonné; je lui frottai les tempes avec de l'eau-de-vie : en effet, il n'eut pas de convulsions; il éprouva seulement quelques crises nerveuses pendant la séance, qui l'empêchèrent ce jour-là de donner des consultations. Il me prit les mains et les dirigea comme la veille; il s'ordonna de boire de l'eau et du vin magnétisés, et de mettre sur son col une cravatte remplie de sel.

Comme le traitement de M. Baron a été très-long, il me serait difficile d'entrer dans tous les détails de sa cure; mais je tâcherai de n'omettre aucun des faits qui présentent quelque intérêt. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il était tellement lucide, que jamais il ne s'est trompé sur les maladies pour lesquelles il a été consulté; et les malades s'en allaient toujours satisfaits, en même temps qu'étonnés de ses décisions pleines de sagacité et de justesse.

Lorsqu'il était en somnambulisme, ma pré-

sence lui était nécessaire : si j'étais forcé de m'éloigner, je le voyais à l'instant s'emparer de ma chaise, en m'assurant qu'il était toujours avec moi quand il avait près de lui quelque chose qui m'avait touché. Dans ses crises, lorsqu'il me priait de mettre mes mains sur lui pendant un temps déterminé, il n'a jamais manqué de me les faire ôter à la minute, quand le temps prescrit était écoulé.

Le 15, M. Baron me dit qu'il voulait passer toute la nuit en somnambulisme. Je désirais ne pas le quitter, mais il me dit qu'il suffisait de magnétiser M. Rigasse, qui couchait près de lui; que sa présence suppléerait à la mienne; qu'il me priait seulement de le venir réveiller le matin à six heures et demie. Après avoir causé avec lui de son mal, du magnétisme et différens autres sujets, je lui proposai de se coucher. Il y consentit, et se leva pour aller gagner son lit; mais, dans sa route, comme je m'aperçus qu'il heurtait les fauteuils en marchant, je le pris par la main et le dirigeai. Je m'étonnai qu'étant aussi bon somnambule, il n'y voyait pas mieux pour se conduire. Sur la réflexion que je lui en fis, il me répondit que j'avais toujours porté son attention sur les maladies, de manière que sa lucidité n'avait jamais envisagé d'autre but;

mais, ajouta-t-il, si vous aviez cherché à la porter au-dehors, j'aurais eu le beau talent de marcher sans y voir, c'est-à-dire les yeux fermés, mais j'aurais été moins bon pour les consultations. — Il faut donc, dès le commencement, donner à un somnambule la direction qu'on désire lui faire adopter ? — Si vous voulez en même temps le faire voir de loin, le faire consulter, annoncer des évènements, etc., etc. ; il verra de tout un peu, mais il ne sera jamais certain de ce qu'il avancera. Je manifestai à M. Baron le désir d'avoir un somnambule qui pût voir de loin. Pour cela, me répond-il, il ne faut lui parler que de voyage et le forcer de se transporter d'un lieu à un autre ; vous obtiendrez un somnambule voyageur. Mais le temps que vous consacrez aux malades sera toujours mieux employé.

Pendant notre conversation, M. Baron s'est déshabillé et couché. Je l'ai quitté, et suis revenu dans sa chambre à deux heures du matin. Je lui ai demandé s'il se trouvait bien. — Pouvez-vous en douter, m'a-t-il répondu ; si je vous ai prié de ne me réveiller qu'à six heures et demie, c'est que j'étais certain d'être bien jusqu'à ce moment ; je suis fâché que vous vous soyez dérangé. Je ne manquai pas d'y retourner à l'heure

indiquée. Il fut fort étonné, quand je lui ouvris les yeux, de se trouver dans son lit, et sur-tout d'y avoir passé la nuit. Il ne pouvait s'imaginer être au lendemain.

Vers le 5 février, il m'annonça que le 21 sa cure serait parfaite. Il me recommanda de l'avertir que, dans dix-huit mois, il aurait une grande fièvre pendant quatre jours, mais qu'il fallait bien se garder d'y rien faire, car, sans cela, il la conserverait; au lieu que ne la traitant pas, elle se passerait d'elle-même.

Le 21, jour qu'il avait annoncé la fin de sa maladie, je le magnétisai. Dans son sommeil, il me dit : Je suis guéri. Pour tout régime à présent, il sera nécessaire, pendant six mois encore, que je fume une demi-pipe tous les matins, que je boive un verre d'eau fraîche, et que je continue de porter le collier de sel que j'ai à mon cou.

Vous n'êtes donc pas guéri, lui dis-je? — Je le suis, me répond-il, de mes dartres, de mon goître; mais j'ai encore le cou un peu gros; ce sont les chairs qu'il faut faire rentrer. Avec ce que je m'ordonne, il sera bientôt comme le vôtre; vous voyez qu'il est déjà diminué de moitié; le reste partira de même.

Ainsi se termina, en moins de trois mois de

traitement, une maladie si compliquée, et dont, je l'avoue, je n'osais espérer de triompher en si peu de temps. Aujourd'hui 17 mai, M. Baron se porte bien, la grosseur de son cou se dissipe, et je ne mets point en doute que (comme il l'a annoncé), les six mois écoulés, il ne soit revenu à son état naturel.

Je ne saurais exprimer le bonheur que j'éprouvai en voyant M. Baron rendu à la santé; ce succès inattendu m'a fait redoubler de courage et de zèle. Rien en effet peut-il égaler la satisfaction d'être utile à son semblable et de soulager les malheureux? J'éprouve tous les jours cette jouissance inappréciable; car, grâce au magnétisme, plus heureux que les médecins, j'ai rendu la santé à des personnes qu'ils avaient condamnées et regardées comme incurables.

J'ai cherché, autant que possible, à dégager le traitement de M. Baron de toutes les consultations qu'il a données, pour ne point interrompre le récit de tout ce qui se rattache particulièrement à lui. Je ne saurais cependant résister au désir de rapporter ici quelques-uns des phénomènes que m'a présenté son somnambulisme.

M. P. L. B. amena un jour une de ses malades pour le consulter. Après l'avoir bien examinée, il fait retirer la malade et dit au magnétiseur : « Cette dame a les poumons attaqués, « il n'y a que le magnétisme qui puisse la sauver; il faut qu'elle mange des carottes fricassées « avec du lait (1). » Pourquoi, lui dit M. P., éprouve-t-elle des convulsions lorsqu'elle est magnétisée? — Parce que vous mettez trop de force et d'énergie; vous seriez très-bon pour d'autres maladies, mais pour celle-là vous n'êtes pas assez calme. — Que faut-il faire? — Lui donner un magnétiseur moins fort. M. P. remit sa malade entre les mains d'une dame; la malade n'éprouva plus de mouvemens convulsifs, et elle guérit.

Les consultations de M. Baron avaient fait tant de bruit, qu'un médecin vint exprès de quinze lieues pour le voir et l'éprouver. Je l'endormis; son sommeil paraissait si naturel au médecin, qu'il ne pouvait se persuader qu'il fût en somnambulisme. Je le mis alors en rapport avec M. Baron, et je le priai de lui adresser des questions sur sa maladie. Le médecin se

(1) C'est un remède que M. Baron a constamment ordonné aux personnes attaquées de la poitrine.

servait des termes de la médecine, le somnambule lui répondait parfaitement, mais sans employer les mêmes expressions. Le curieux observateur poussa de questions mon malade, dans l'espérance qu'il se tromperait dans ses réponses. Ils causèrent environ une demi-heure ; voyant alors la conversation qui commençait à languir, j'engageai le médecin à la continuer. Je n'ai plus rien à lui objecter, me répond-il, il en sait plus que moi. L'épreuve cependant n'était pas achevée. Suis-je malade ? poursuit le médecin. — Non. — L'ai-je été ? — Non. — Pourquoi ? — Un caractère sans souci comme le vôtre fait qu'on n'est jamais malade. Notre docteur n'en voulut pas savoir davantage. M. Cambronne, son frère, négociant à Saint-Quentin, lui dit alors : Hé bien ! frère, il ne t'a jamais vu ; conviens cependant qu'il te connaît bien !

Voici un autre trait qui peut servir à justifier la préférence qu'on semblait accorder plutôt à M. Baron qu'à la médecine :

Une domestique avait mal au pouce. Je consultai un médecin pour savoir ce qu'elle devait faire. Il ordonna qu'on le perçât sur le champ à la racine de l'ongle. Ne m'en rapportant pas entièrement au médecin, je voulus prendre l'avis de mon somnambule, qui recommanda de per-

ter le dépôt au bout de l'ongle sur le devant. La malade voyant deux avis opposés n'en voulut suivre aucun, et le lendemain le mal perça à l'endroit même que le somnambule avait marqué.

Ayant pensé que le magnétisme pouvait avoir quelques rapports avec l'électricité, j'ai voulu en faire l'essai. J'ai posé une table sur quatre grands bocaux de verre; je m'y suis placé avec M. Baron, et je l'ai endormi. Étonné de son nouvel état, il me dit : Je me suis toujours bien trouvé dans l'état de somnambulisme, mais dans ce moment je me trouve mieux encore qu'à l'ordinaire. — Qu'éprouvez-vous donc? lui demandai-je. — Vous et moi nous sommes dans les airs à une très-grande hauteur. — Qu'est-ce qui cause cet effet? — Les bocaux de verre servant de pieds à la table sur laquelle nous sommes. — Cette position ne peut-elle vous faire aucun mal? — Au contraire, j'en guérirai plutôt. Vous devriez suivre la même méthode avec tous vos malades. — Pourquoi? — Parce qu'ils seraient plus isolés. Je ne touche à rien, je suis suspendu dans les airs; l'on pourrait faire autour de moi tout ce que l'on voudrait, tirer même du canon, je n'entendrais rien, et n'éprouverais pas la plus légère émotion. Lorsque vous aurez des per-

sonnes que vous ne pourrez pas endormir, il faut essayer de cette manière, et vous obtiendrez peut-être le somnambulisme; mais quand elles ne dormiraient pas, cela fera toujours un bon effet, et le magnétisme aura plus d'action.

Tous les jours un certain nombre de personnes se rassemblaient pour être témoins des phénomènes magnétiques présentés par M. Baron. Un soir, quelqu'un de la société me pria de le mettre en rapport avec lui. J'y consentis. Cette personne alors lui adressa la parole, et lui dit : Vous n'êtes pas dans un état naturel? — Il est très-naturel, au contraire, lui répond M. Baron, puisque je le dois à la nature. — On prétend que, dans l'état où vous êtes, on peut devenir fou, et qu'à force de vous accabler de questions, on doit finir par affaiblir vos organes? — Vous vous trompez; loin de m'avoir affaibli le moral, je peux vous assurer qu'à l'avenir je ferai moins de sottises, mes pensées seront plus justes et moins légères. Si, par exemple, M. Lamy Senart m'avait occupé de voir dans le ciel, dans le soleil et dans la lune, vous pourriez dire que je suis fou, parce que vous ne pourriez pas vérifier ce que je vous dirais; au lieu de cela, mon magnétiseur m'a toujours rappelé à l'ordre lorsque je voulais m'écarter de la ligne qu'il m'a

tracée. Tout magnétiseur doit être bien convaincu qu'il y a quelque chose qui nous défend de voir dans le ciel, et que les facultés de l'homme ont des bornes ou sa pénétration s'arrête.... Dieu l'a voulu ainsi.

Quand M. Baron n'était pas en somnambulisme, il était fort peu dévôt. Dans cet état, il ne buvait, il ne mangeait rien sans auparavant l'offrir à Dieu, et sans lui rendre grâces ensuite. Il s'est ordonné de faire exactement ses prières matin et soir, et d'aller tous les dimanches à la messe. Depuis ce moment, il a rempli exactement ses devoirs de religion, qu'il avait toujours négligés avant sa maladie.

Je me suis engagé à donner quelques détails sur les deux somnambules que j'ai faites à Chaudun, chez M. Le Gris. Espérant qu'ils ne paraîtront pas sans quelque intérêt, je vais remplir ma promesse.

M. Le Gris avait chez lui une domestique et une gouvernante qui, toutes les deux, étaient malades. Je les magnétisai ensemble, en les faisant tenir par la main. Au bout d'un quart-d'heure, elles se sont endormies. J'ai d'abord interrogé la gouvernante, qui m'a dit être en-

rhumée, et n'avoir rien à faire, parce que son rhume serait guéri dans cinq jours. M'adressant ensuite à la domestique, je lui ai demandé pourquoi elle boîtaït. — Parce que l'autre jour, répond-elle, chargée de deux seaux d'eau, le pied m'a manqué, je suis tombée; mon genou a porté à faux sur une pierre, et la violence du coup l'a écorché et foulé. — Je lui dis alors, en posant la main sur le genou : Cela vous fait-il du bien ? — Oui, beaucoup; et j'en suis tellement soulagée, que, dans dix minutes, je ne boîterai plus. — En êtes-vous bien sûre ? — Oui, très-sûre. Pendant cet intervalle, elle me répéta quatre ou cinq fois cette exclamation : N'ôtez pas votre main de dessus mon genou! vous me faites un bien inexprimable! Le temps prescrit écoulé : Vous m'avez annoncé que vous ne boîteriez plus, lui dis-je; hé bien! prouvez-moi que vous êtes bonne somnambule, levez-vous et marchez. A mon grand étonnement, je vois la malade se lever à l'instant et se promener dans la chambre, sans que je pusse remarquer dans sa marche la plus légère irrégularité. Pensant que ce mieux pouvait appartenir à son état magnétique, je lui demandai si, dans son état naturel, elle ne se ressentirait pas de sa foulure. — Je suis guérie, dit-elle, je ne boîterai plus. Je la réveillai;

elle fut fort étonnée d'avoir dormi, de marcher droit, et sur-tout de ne plus éprouver aucune douleur. Les personnes témoins de cette cure extraordinaire ne pouvaient croire à un pareil prodige, et peu s'en est fallu que, dans la maison, je ne passasse pour un magicien. Ce fut un bien plus grand étonnement encore, lorsqu'on me vit, un moment après, faire mouvoir mes deux somnambules à ma seule volonté. Je les fis marcher, déranger les fauteuils qu'on avait placés exprès sur leur chemin, traverser la cour, monter dans leur chambre, se déshabiller, se coucher, se relever, enfin exécuter, sans y voir, tout ce que je leur commandais. Ne désirant cependant pas conserver la réputation que je m'étais acquise à Chaudun, je voulus prouver qu'il ne fallait pas être grand sorcier pour opérer de pareilles merveilles ; un mot suffit pour faire tomber le charme, en ajoutant encore à l'admiration dont étaient déjà frappés les assistants. Je mets M. Le Gris en rapport avec sa domestique, et je l'invite à l'endormir. M. Le Gris la magnétise ; à l'instant elle s'endort. Il lui parle, elle lui répond. Il la fait lever, marcher à sa volonté, et lui fait répéter les mêmes épreuves que j'avais faites moi-même auparavant.

Le lendemain je m'éloignai de Chaudun, et laissai M. Le Gris émerveillé de tous les faits qui s'étaient passés sous ses yeux, et plus enchanté encore de pouvoir à volonté les reproduire lui-même.

LAMY SENART,
A Saint - Quentin.

~~~~~

# MÉMOIRE

## SUR LE FLUIDE VITAL,

OU MAGNÉTISME ANIMAL,

Par M<sup>r</sup>. le Docteur Ch \* \* \* \* \*

---

( Article 3<sup>e</sup>. )

Après avoir cité Vanhelmont , ce fou sublime qui débita tant d'extravagances en médecine , ainsi qualifié par notre auteur pour avoir désigné du nom mystérieux d'*archée* l'agent universel qui lui était décelé par tous les phénomènes de la vitalité ; après avoir de même improuvé Staahl , qui , quoique plus sage et plus méthodique que Vanhelmont , avait , en place d'*archée* , désigné l'*ame* , c'est-à-dire la portion intelligente de l'homme , comme étant seule chargée des détails de son économie animale ; et après s'être ensuite appuyé de l'autorité de Locke et de Condillac , lesquels avaient avancé que toutes les facultés de l'entendement qui se manifestaient dans chaque individu , paraissaient plus

ou moins exquises, selon le plus ou moins de perfection primitive ou acquise de ses organes, pour conclure en conséquence de son adhésion à cette hypothèse, que de la masse et de la juste distribution du fluide vital dans un corps organisé, dérive nécessairement le degré de force de la constitution physique, et celui de son intelligence, notre auteur continue ainsi :

Il n'y a pas de maladie curable qui ne guérisse quelquefois sans le secours des remèdes étrangers, et par les seuls efforts du principe de la vie réduit à lui-même. A plus forte raison la guérison doit avoir lieu lorsque, par la communication méthodique et bien entendue d'un fluide valide, le fluide défaillant de l'individu malade sera restauré et mieux dirigé dans son action. Et qu'on ne croye pas que ce soit essentiellement la quantité ou la qualité des drogues qui opèrent les guérisons ; c'est la nature seule qui guérit, en ramenant, par quelque moyen que ce soit, par des moyens soit naturels, soit artificiels, l'ordre dans les fonctions troublées. Une guérison n'est autre chose qu'une victoire remportée par le principe de la vie sur les forces ennemies que la maladie lui a présentées à combattre : il rentre dans tous ses droits en rétablissant la santé.



Le principe sensitif peut être encore considéré sous d'autres rapports. Outre la force sensitive ou vitale qui entretient en général la vie et la santé par l'accord et l'harmonie qu'elle maintient dans toutes les fonctions du corps vivant, on y découvre la force organique soit végétale, soit animale, c'est-à-dire une sorte de vie propre et particulière à chaque organe. Cette dernière se signale en effet par tout autant de modes ou de caractères différens, qu'il existe de sortes d'organes animés par elle. C'est ainsi, par exemple, que le foie jouit constamment de la faculté de former la bile; que les reins séparent constamment les urines de la masse du sang; que le système vasculaire a partout la propriété d'opérer la sanguification, c'est-à-dire de convertir le chyle qui lui est apporté, en une liqueur rouge, qui est à peu près la même dans tous les animaux, quelque soit la nourriture dont ils se repaissent. C'est ainsi que le système de la peau est chargé, d'une part, d'absorber par les orifices lymphatiques les miasmes ambiants, et, de l'autre, d'exhaler au dehors les humeurs nuisibles ou superflues. C'est ainsi que les poumons aspirent l'air qu'ils décomposent pour en extraire l'oxigène dont ils enrichissent la masse du sang, et par le moyen duquel tous les orga-

nes, toutes les humeurs sont sans cesse vivifiés.

On y découvre ensuite la force tonique, c'est à dire la force vitale particulière de chaque fibre élémentaire, de chaque fibrille, de quelque nature qu'elle puisse être, quelque soit l'organe qu'elle concourt à former, quelque soit le degré de sensibilité ou d'excitabilité dont la nature l'ait douée. Il est à remarquer que chaque sorte de ces fibrilles a son genre d'excitabilité qui lui est propre et particulier.

On y découvre enfin la force vitale des liquides, lesquels ont aussi, et incontestablement, leur vie particulière, ainsi que le prouvent quantité de phénomènes que présentent les corps animés, soit en état de santé, soit en état de maladie.

Nous avons vu que l'accord et l'harmonie des fonctions s'entretiennent au moyen de la correspondance générale et réciproque que le principe sensitif a établie entre les organes. Cette correspondance est fondée sur deux espèces de relations; l'une est la relation de forces d'où résulte la communication d'actions et le mouvement organique; l'autre est la relation de sensibilité ou d'excitabilité, ce qui fait la sympathie. L'estomac, par exemple, que les anciens appelaient *le roi du corps humain*, et qu'Hippocrate compare à la mer qui donne à tous et

qui reçoit de tous, l'estomac est en société et en correspondance avec toutes les parties du corps ; il les affecte et il en est affecté ; et telle est la sympathie qui existe entre lui et les autres organes, que, quand il souffre, tout souffre. L'histoire des sympathies organiques est, en général, du plus grand intérêt, même dans la médecine savante. (*Voyez* Fouquet, Barthès, Robert et Grimaud.)

On voit que, dans l'individu, la vie est véritablement le résultat du jeu des différentes pièces de la machine, ainsi que la santé est le résultat de la liberté, de l'accord et de l'harmonie des fonctions. C'est la vie qui fait que nous sentons, que nous pensons, que nous voulons, que nous pouvons. Elle doit donc être considérée comme principe du sentiment physique, comme principe des forces tant générales que particulières, et par conséquent comme principe de l'intelligence et du sentiment moral, enfin comme principe de la volonté.

L'homme a été doué des facultés de sentir, de penser et de vouloir. La première a souvent été prise en considération par les médecins et par les philosophes ; la seconde a été scrutée et analysée par les métaphysiciens ; la dernière n'a point encore été examinée, et n'a jamais fixé

l'attention de personne ; nous n'en sommes pas même arrivés au point de savoir quel serait le mode à saisir pour l'étudier avec succès. A raison du rôle qu'elle joue dans la vie humaine, la faculté de vouloir n'est cependant pas moins importante à connaître que les deux autres , et le problème qu'elle présente me paraît tout aussi intéressant à résoudre sous le rapport des spéculations morales que sous celui des considérations physiques.

Si donc des vies particulières affectées à chacun des organes se compose la vie générale de l'individu, par laquelle ce dernier acquiert la faculté de sentir, de pouvoir, de penser et de vouloir, nous pouvons donc affirmer que plus le jeu des organes sera libre, entier et constant, plus la correspondance naturelle et légitime de ces organes entr'eux sera complète, et plus aussi la vie de l'individu approchera de l'état de perfection et s'y maintiendra, tandis qu'au contraire, dès que le jeu des organes se trouvera vicié par quelque cause que ce soit, dès que la correspondance de ces organes sera troublée, de sorte qu'il en résulte des relations opposées à l'état naturel, ou de sorte que leurs relations légitimes soient supprimées ou suspendues ; alors la vie de l'individu sera altérée de quelque

manière, ou bien elle tendra à se dissoudre.

D'après ces considérations, la machine humaine ne peut donc être vue que comme un ensemble organisé, comme un tissu dont la matière brute fournit la chaîne, et dont le fluide vital fournit la trame, en même temps qu'il en travaille la façon, tissu toujours continu, jamais interrompu et par-tout animé, où les nerfs, où la substance nerveuse universellement répandue, entretiennent entre les différens organes la correspondance constante qu'exige l'action de la vie et la communication réciproque des affections qu'ils éprouvent. C'est cette manière juste et vraie d'envisager l'homme que voulait indiquer Hippocrate, par cette sentence sublime qu'il n'est pas permis au médecin de perdre de vue : *Confluxio una, conspiratio una, consentientia omnia....* « L'homme vivant est en effet la vie elle-même desservie par des organes qui se correspondent. »

De ces considérations, l'auteur passe à tout ce qu'elles ont d'applicable aux diverses et accidentelles désorganisations de la machine humaine, causées par le manque ou l'inégale distribution du fluide vital dans le sang, les nerfs, les glandes ou le cerveau, puis il continue ainsi :

Je m'en résume. La matière inorganique ou brute est régie par les lois générales mécaniques et chimiques.

Il existe dans la nature une force particulière qui ne ressemble en rien à ces dernières, et qui est sans cesse en lutte avec elles. Cette force est exercée par un principe immensément agissant qui tend sans cesse à disposer des élémens de la matière, qui se combine avec eux par des compositions et des surcompositions pour former des corps organiques; qui imprime à chacun d'eux des facultés distinctes et déterminées, qui reproduit constamment les genres, les espèces, en même temps qu'il renouvelle les êtres, et ne cesse de couvrir le globe de ses immenses créations.

Ce principe, que j'appelle *fluide vital*, n'est ni le calorique ni les fluides électrique, galvanique, ni aucun des fluides reconnus jusqu'ici; c'est un fluide *sui generis*; il est le radical de tous les corps organisés. Dès qu'il parvient à aviver la matière brute, cette dernière perd ses propriétés primitives; elle les subordonne au nouvel agent qui la met en œuvre; elle ne recouvre ces propriétés que lorsqu'elle se trouve de rechef livrée à elle-même par l'abandon du fluide vital.

Il agit principalement par l'intermède des autres fluides, qu'il vitalise en se combinant avec eux; il est lui-même fluide par excellence, puisqu'il les domine et les maîtrise tous, puisqu'il ne peut être ni saisi ni appréhendé par aucun moyen, quoique son action manifeste par-tout sa présence.

Dans le végétal comme dans l'animal, le fluide vital est sans cesse occupé à décomposer l'eau, l'air, les autres fluides de la nature, et à les recomposer, afin de les rendre propres à la végétation, à l'animalisation, et susceptibles d'entrer comme élémens dans la composition des sucsvivaces au moyen desquels les organes peuvent être développés, nourris et conservés.

Le mécanisme par lequel s'exécutent continuellement et harmoniquement les assimilations, les désassimilations, les transmutations, les combinaisons vitales; l'art sublime avec lequel opère le principe de la vie, est un mystère dont nous ne pouvons parvenir à connaître les phénomènes que par la voie d'une observation sage, soutenue et bien dirigée.

En définitif, l'observation nous apprend que la vie est l'ensemble de toutes les facultés sensibles et mentales qui résultent de l'organisation.

L'ensemble des facultés mentales forme l'en-

tendement. Chez l'homme, elles consistent à apercevoir ou avoir conscience, donner son attention, reconnaître, imaginer, se souvenir, réfléchir, distinguer ses idées, les abstraire, les comparer, les composer, les décomposer, juger, raisonner, concevoir.

Dans l'entendement, on observe deux parties très-distinctes, qui sont l'intellect et l'imagination; elles usent en commun, mais à une mesure très-différente, des facultés que nous venons d'énoncer.

Toutes les facultés sensibles, physiques et morales réunies composent le principe sensitif; il est chargé spécialement de veiller à la conservation de l'individu; il est le modérateur des forces de l'organisation et le principe de l'instinct.

L'imagination que nous avons vue faire partie de l'entendement, fait aussi partie du principe sensitif; elle est le *nexus* qui unit intimement les deux principes, le sensitif et l'intellect. Elle préside particulièrement aux facultés sensibles morales; elle est chargée des communications qui doivent exister entre l'intelligence et le sentiment; elle porte et reporte de l'un à l'autre les affections qu'ils éprouvent et les opérations qu'ils produisent; elle agit sur



tous deux, et tous deux agissent sur elle ; elle est l'instrument principal du sens interne.

Dans le système des corps organisés, il y a une échelle de perfection dont on peut noter les degrés depuis la plante la plus simple jusqu'à l'animal le plus richement composé. Une organisation plus parfaite, supposant plus d'activité de la part du fluide vital, il en résulte que les corps organisés ont d'autant plus de rapports avec les objets de la nature, qu'ils occupent un degré plus haut dans cette échelle ; par cette raison, l'homme est, de tous les êtres, celui qui a le plus de rapports avec tout ce qui est hors de lui, et qui exerce le plus d'influence sur tout ce qui l'entoure. *Voyez BOMARE.*

La source du fluide vital est dans le sein fécond de la nature, qui le verse à grands flots sur les sphères innombrables qui obéissent à ses lois. Ce monde est un de ses réservoirs ; chacun des corps organisés dont il est couvert en est un aussi (microcosme, suivant les anciens, ou petit monde) ; ici, comme vraisemblablement ailleurs, ce principe, actif par essence, est en contact avec tous les êtres ; il pénètre les solides, il se mêle aux fluides, épiaut sans cesse l'occasion de se combiner, de

s'associer, d'aviver la matière, de développer les germes pour la propagation des espèces, et déployant tout son pouvoir pour perfectionner les individus et pour les conserver.

*Du fluide vital ; ce qu'on peut en faire.*

Passons maintenant aux notions élémentaires-pratiques. Ici, il m'importe d'éviter, d'écarter de moi tout reproche d'amplification et d'exagération ; en conséquence, je me bornerai à exposer avec simplicité les faits nus tels que les présente la pratique journalière de notre art, et à poser les bases des procédés que l'expérience nous a indiqués. Si cette déclaration ne suffit pas pour me soustraire aux imputations que je désire prévenir, je prierai d'observer que, sans prétendre à un très-haut degré d'instruction, je ne suis cependant pas assez ignorant, et qu'en outre, j'ai déjà vécu trop d'années pour être un enthousiaste.

L'homme étant de tous les êtres animés le mieux muni de fluide vital, à raison de la préexcellence de son organisation, il est aussi, à raison de la supériorité de son influence, le plus capable de le communiquer.

Cette communication du fluide vital peut

s'effectuer d'homme à homme, de l'homme à l'animal, à la plante, et réciproquement.

Elle peut avoir lieu avec intermède ou sans intermède; l'intermède peut servir de conducteur; les meilleurs conducteurs sont les corps organiques: parmi les corps inorganiques, le fer, l'or, l'argent, et principalement le verre, méritent la préférence. Le cuivre, ainsi que plusieurs autres substances, ne doivent point être employés pour cet objet.

Cette communication est l'acte de ce que l'on appelle *magnétiser*; on devrait le nommer *vitaliser*, ainsi que le magnétisme *art vital* ou *vitalisme*.

Pour opérer d'autant mieux la communication, on peut établir des foyers artificiels du fluide vital; d'abord, au moyen d'un certain nombre de personnes que l'on dispose en rond; elles se tiennent par la main, et se font passer le toucher; c'est ce que l'on appelle *la chaîne sèche*; et encore, par le moyen d'un cuveau armé de fers, lequel contient les matières convenables, ce qui s'appelle *le baquet*. Ces moyens sont, dans la pratique du vitalisme, ce que sont les conducteurs dans celle de l'électricité; ils servent à multiplier l'action du fluide. Le pre-

mier de ces foyers ne dure que le moment du besoin ; le second reste à demeure. Les arbres qu'on charge de fluide vital forment aussi d'excellens foyers.

La communication du fluide vital peut s'exercer *en plus* et *en moins* ; on peut également le donner et le soustraire ; mais, en général, la bonne pratique consiste à étendre le fluide , à égaliser les courans pour rétablir l'équilibre de son action, troublé par les maladies. Dans tous les cas , il faut éviter d'opérer par secousses, afin de ne point causer de convulsions qu'on peut, en effet, regarder comme des commotions nerveuses.

La communication *en plus* du fluide vital est un excitant puissant des forces organiques ; il parvient aux organes par la voie de la substance nerveuse qui, comme nous l'avons dit, est universellement répandue dans l'homme vivant ; il sollicite et augmente évidemment leur action. La communication *en moins* produit l'effet contraire.

Celui qui communique le fluide vital le tire de son propre fonds ; il donne sa substance réelle, et dépense effectivement sa vie ; il se trouverait bientôt épuisé, et ne tarderait même

pas à périr, s'il n'employait les moyens convenables pour réparer les pertes qu'il fait, et pour remplacer tout ce qu'il déplace.

Tout homme en état de santé, a la faculté de communiquer le fluide vital ; mieux il se porte, mieux il est constitué, plus il est capable de le communiquer. L'opposé de ces conditions entraîne des effets contraires.

Le fluide se transmet à l'aide de quelques procédés très-simples, et même sans leur secours, par le seul acte de la volonté. La volonté n'est pas requise pour le recevoir. Il se transmet d'autant mieux que la volonté de la personne qui opère est réelle, forte et décidée. On aura peut-être peine à croire que la communication du fluide s'exécute plus ou moins complètement selon le degré de volonté plus ou moins développée de celui qui agit ; mais l'expérience journalière nous a fait voir que, pour parvenir à produire des effets, un adepte a été obligé d'apprendre à bien vouloir, comme un enfant est obligé d'apprendre à marcher.

Lorsque le fluide vital a été communiqué assez abondamment pour que le sujet en soit saturé, il en résulte ordinairement un phénomène très-particulier : c'est un état mixte de sommeil et de veille que l'on nomme *somnam-*

*bulisme.* Les médecins ont très-peu étudié jusqu'ici le caractère de cette affection, et l'on peut affirmer qu'ils ne le connaissent point encore. Avant l'apparition du magnétisme en France, on ne se doutait pas qu'on pût provoquer cet état, et encore moins qu'on pût le provoquer presque à volonté. Les médecins considèrent uniquement le somnambulisme comme une affection morbifique; et en effet, l'homme qui n'est atteint d'aucun dérangement dans sa santé n'en est point susceptible. Mais c'est là que se borne tout ce qu'ils savent de cette situation singulière; encore cela ne doit-il s'entendre que du somnambulisme ordinaire ou spontané, qu'ils n'ont pas étudié davantage que ne l'ont pu faire les gens du monde; d'où il résulte qu'il leur est encore moins possible de prononcer avec justesse sur celui que nous provoquons par la communication du fluide vital, et qu'ils n'ont jamais daigné envisager.

Les effets qui accompagnent l'état de somnambulisme ainsi provoqué sont bien extraordinaires; en les détaillant, il me sera difficile d'échapper au reproche que je redoute; cependant, quels que soient ces effets, il faut bien que je les rapporte ici.

Afin de faire accorder un peu plus de vrai-

semblance à ce qui va suivre, commençons par établir quelques préliminaires.

Le sommeil naturel est un repos accordé par la nature aux organes des sens externes, ainsi qu'aux organes du mouvement volontaire; par-là, elle les met à même de réparer la dépense considérable de forces vitales, occasionnée par les efforts continus que l'état de veille et d'action leur impose. Pendant ce temps de repos, l'homme cesse d'être par ses sens en communication active avec les objets extérieurs; mais en revanche, tous les organes internes travaillent alors avec bien plus d'énergie, ainsi que l'avait déjà annoncé Hippocrate, et ce qu'il a exprimé par ces deux sentences :

*In somno mortui intro vergunt.  
Sominus labor visceribus.*

On remarque, en effet, que pendant le sommeil toute espèce de coction se fait mieux, que la circulation est plus égale, que toute sécrétion est mieux élaborée et plus parfaite.

On a observé que pendant le sommeil les sens de la vue et de l'ouïe, si alertes pendant la veille, sont le plus profondément assoupis; tandis qu'au contraire l'organe de la peau, qui est, comme l'on sait, le siège principal de la

sensibilité physique, est ouvert beaucoup plus que pendant la veille aux impressions et aux influences qui lui viennent du dehors. Et certes, il fallait bien pour la conservation de l'individu que cela fût ordonné ainsi ; il fallait bien que l'organe dont les fonctions sont le moins variables et le moins altérables, dont l'existence est la plus étendue et la mieux assurée, fût chargé plus spécialement de veiller à la conservation de l'individu, et suppléât, sous ce rapport, à des organes plus frêles, plus faciles à fatiguer, dont d'ailleurs l'existence est plus précaire, puisqu'ils sont sujets à périr, et que tous les jours l'homme est exposé à les perdre.

Mais ce qu'on n'a pas deviné, c'est que cet organe est la porte par laquelle on peut communiquer directement avec le sens interne de l'homme en état de sommeil, exciter ses facultés intellectuelles, diriger même son sens moral vers le but qu'on se propose. Sans doute ce phénomène paraît un prodige, mais il n'en est un que pour ceux qui n'ont point observé, ou qui, à ce sujet, ont raisonné mal. Je le prouve. N'est-il pas très-commun de faire parler les gens endormis ? de leur faire soutenir quelquefois des conversations assez longues, et même de leur faire dire leur secret ? Certaine-



ment alors vous leur parlez, et ils vous répondent ; mais pour qu'ils puissent vous répondre, il faut, je pense, qu'ils vous entendent. Est-ce par l'oreille qu'ils vous entendront, puisque dans ce moment leur oreille dort ? S'ils vous entendaient par l'oreille, n'est-il pas clair qu'ils ne seraient point endormis ? Ils ne peuvent donc point alors vous entendre par l'oreille ; et il est évident qu'ils vous entendent par le sens qui est le seul éveillé, c'est-à-dire par l'organe du tact, par la peau.

Non seulement l'homme en état de sommeil est capable de percevoir les sons par l'organe de la peau, il est capable encore de percevoir par cette même voie les rayons de la lumière, c'est-à-dire qu'il peut voir et distinguer les objets par l'intermède de ce même organe.

L'école de Montpellier a recueilli naguère dans ses Annales, l'histoire d'une femme spontanément somnambule, qui possédait pendant son sommeil la faculté de lire un écrit qu'on lui appliquait par-dessus ses vêtemens sur la région épigastrique. Toutes les mesures ont été prises pour constater correctement la réalité de ce phénomène, qui a singulièrement étonné. Eh bien ! ce même fait a lieu fréquemment au baquet et ailleurs, dans le somnambulisme pro-

voqué par la communication du fluide vital.

Ce fait et le fait précédent prouvent *que, dans cet état, les sens de la vue et de l'ouïe peuvent être suppléés, quant aux fonctions qui leur sont propres, par l'organe de la peau.* Et cette vérité incontestable, qui nous est devenue si familière, serait vraisemblablement restée ignorée, sans l'étude particulière que notre art nous a mis à portée de faire du somnambulisme.

Mais ces merveilles sont peu de chose en comparaison du reste : nous avons dit que, pendant le sommeil, l'homme cesse d'être, par ses sens, en communication avec les objets extérieurs; ce qui doit s'entendre des sens, à l'exception de l'organe de la peau. Nous avons dit qu'en revanche tous les organes intérieurs travaillent alors avec bien plus d'énergie. C'est aussi par cette raison *que le sens interne, débarrassé, par l'effet du sommeil, des relations multipliées qu'il avait à entretenir pendant la veille avec les sens externes, se trouvant seul avec lui-même, peut se livrer entièrement à l'activité dont il est capable, et faire usage de toutes ses facultés, c'est-à-dire déployer toutes les forces de l'entendement, exercer le tact exquis de la sensibilité, qui lui est propre; enfin mettre en*

*œuvre toutes les ressources qui dépendent du sens moral de l'homme.*

Voilà encore une vérité qui n'a point du tout été reconnue par les physiologues, et qui, pour nous, n'est pas moins incontestable que celle que nous venons d'énoncer. Je conviens que les faits qui l'attestent, quoique aussi nombreux que bien avérés, ont besoin d'être vus et suivis pour qu'on y ajoute foi; mais il n'en est pas moins vrai *que l'homme en état de somnambulisme peut prévoir et juger non seulement ses propres maladies, mais encore celles des autres; et que, indépendamment de toute instruction, il peut indiquer les moyens les plus propres à la guérison. Il n'en est pas moins vrai qu'il peut apercevoir les objets les plus éloignés, qu'il peut quelquefois reconnaître un passé, lors même qu'il est étranger à son être, et pressentir les évènements à venir* (1).

J'ai cru devoir partir du sommeil naturel comme d'un point fixe, pour mieux expliquer ce que c'est que le somnambulisme. Mais le sommeil d'un homme en état de santé diffère beaucoup de cet état mixte de sommeil et de veille dont est susceptible seulement l'homme

---

(1) Voyez les *Mémoires de M. de Puysegur*.

malade, et qui constitue le somnambulisme, soit spontané, soit provoqué.

Ce dernier doit être d'abord considéré comme un véritable état contre nature, comme un état de crise qui dépend essentiellement des dispositions malades préexistantes dans le sujet. Ensuite il présente des particularités extrêmement frappantes. Il a de commun, avec le sommeil naturel, l'assoupissement profond des organes de la vue et de l'ouïe; il a, ainsi que lui, la propriété de tenir la peau ou l'organe du tact bien plus ouvert que pendant la veille aux impressions qui lui viennent du dehors. Il tient de l'état de veille l'usage libre des organes du mouvement et du sentiment physique. Dans cet état, on marche, on parle, on agit, on palpe, on flaire, on savoure; mais ce qui le distingue également et très-singulièrement des deux états de sommeil et de veille, c'est que, comme je crois l'avoir prouvé, le somnambule ne voit point par les yeux, qu'il n'entend point par l'oreille; c'est qu'il voit et entend par la peau, et principalement par la région épigastrique vers le creux de l'estomac. Ce qui doit faire paraître ce phénomène encore plus étonnant, c'est que, chez le somnambule, la vue ne se trouve point bornée et arrêtée, comme dans l'état de veille,

par l'opacité des objets interposés; soit que pour lui tout corps soit diaphane, soit que le mode de voir, qui lui est propre, ne soit point assujetti aux mêmes lois que la vision ordinaire, sous le rapport de la direction du rayon visuel.

Son entendement est aussi beaucoup plus libre, plus riche, plus fécond que dans les états naturels de sommeil et de veille; il jouit d'une intuition beaucoup plus étendue; son esprit est capable d'une contention beaucoup plus forte, et susceptible d'une sagacité indéfinie. Je n'avance rien qui ne soit surabondamment prouvé par les faits.

Quelques savans, par un mépris bien gratuit envers un objet qu'ils ne se sont jamais donné la peine d'étudier, affectent de confondre les rêves obscurs et insignifians du sommeil ordinaire avec les intuitions qui sont propres au somnambulisme. Le raisonnement, l'expérience, l'équité repoussent également une assertion que le préjugé seul peut dicter; et aussi long-temps que ces Messieurs se refuseront à un examen que réclame l'importance de la chose, et que prescrit d'ailleurs l'intérêt de la vérité, ils auront toujours mauvaise grâce à prétendre que leur simple opinion doive l'emporter sur le témoignage constant de nos sens, sur le rapport

unanime des magnétiseurs de tout pays, de toute condition et de tout degré d'instruction.

Voici ce que dit Bichat, au sujet du sommeil :

« Les sens étant fermés aux sensations, l'action du cerveau peut subsister encore ; la mémoire, l'imagination, la réflexion y restent souvent ; la locomotion et la voix peuvent alors continuer aussi....

« Le sommeil le plus complet est celui où toute la vie externe, les sensations, les perceptions, l'imagination, la mémoire, le jugement, la locomotion et la voix sont suspendus ; le moins parfait n'affecte qu'un organe isolé....

« Entre ces deux extrêmes, de nombreux intermédiaires se rencontrent ; tantôt les sensations, la perception, la locomotion et la voix sont suspendues ; l'imagination, la mémoire, le jugement restant en exercice, tantôt à l'exercice de ces facultés qui subsistent, je joins aussi l'exercice de la locomotion et de la voix....

« Quelquefois trois ou quatre sens seulement ont cessé leur communication avec les objets extérieurs ; telle est cette espèce de somnambulisme où, à l'action conservée du cerveau,

« des muscles et du larynx, s'unit celle souvent  
« très-distincte de l'ouïe et du tact.... »

Si Bichat avait eu l'occasion d'observer, s'il avait mieux su, il aurait sûrement dit : « S'unit l'action très-distincte de la vue, de l'ouïe et du tact, par l'intermède de la peau. »

Je pourrais citer des milliers d'exemples divers, qui tous attesteraient l'exacte vérité des choses que j'expose ici ; mais l'autorité des magnétiseurs, en fait de magnétisme, pouvant être sujette à contestation, je me contenterai de transcrire un fait consigné récemment dans les papiers publics, par un témoin oculaire qui paraît être entièrement étranger à cet art :

*Extrait d'une lettre datée de Cadenet, département de Vaucluse, du 24 vendémiaire an 11 (16 octobre 1802).*

« Deux nouveaux disciples de Mesmer vien-  
« nent de paraître dans notre ville, et sont déjà  
« célèbres dans toute la contée, par les nom-  
« breuses guérisons qu'ils opèrent; l'un est un  
« jeune homme de vingt-un ans, nommé An-  
« toine Tronchon, et l'autre une jeune fille de  
« vingt ans, appelée *Virginie*.

« Le premier, entre autres guérisons étonnantes, a délivré le citoyen Roux, serrurier, d'une hydropisie réputée incurable par les gens de l'art. Il a guéri des personnes de tous les âges, de maladies convulsives, de fièvres intermittentes, de ver solitaire, etc., etc.

« En voyant des médecins semblables, l'on est toujours tenté de leur supposer du charlatanisme ; mais il est assez difficile de le supposer dans un simple garçon tailleur dénué de connaissances, et à peu près d'éducation, et qui n'a pas assez d'habitude du monde pour avoir puisé à cette école l'art de faire des dupes.

« La manière dont il procède à ses consultations est assez curieuse, et présente des phénomènes que l'influence galvanique pourra peut-être nous expliquer un jour.

« Il s'assied dans un fauteuil ; alors son frère le magnétise, et il s'endort promptement et profondément. On amène près de lui les malades, et, dans son somnambulisme, il détaille, avec beaucoup d'exactitude, toutes leurs maladies, décrit les symptômes qui les ont précédées et qui les accompagnent, sans que le plus petit *épiphénomène* échappe à sa sagacité. Les maladies une fois connues, il prescrit les remèdes propres à les combattre ; il n'emploie



« pour cela que des simples; il indique aux ma-  
 « lades les montagnes où elles croissent; et,  
 « sans avoir assurément étudié Linné, il les ca-  
 « ractérise de manière à les faire reconnaître au  
 « premier coup-d'œil.

« On doit être peu surpris qu'un médecin de  
 « cette espèce fasse du bruit dans nos contrées.  
 « Les malades viennent en foule d'Aix, d'Avi-  
 « gnon, de Marseille, etc.; et cet Antoine compte  
 « déjà une légion d'enthousiastes.

« La jeune Virginie opère de même; et ses  
 « succès sont égaux. On a voulu les marier; jus-  
 « qu'à présent ils s'y sont constamment refusés.  
 « O Hippocrate! vous qui employâtes tant de  
 « veilles auprès du lit des malades, auriez-vous  
 « jamais pu croire qu'un jour on fît la médecine  
 « en dormant! »

*Pour copie, ROBERT le jeune.*

Les opérations mentales qui accompagnent le somnambulisme ont par conséquent des caractères particuliers qui les distinguent très-complètement, soit des rêves qui agitent vaguement le cerveau pendant le sommeil naturel, soit des opérations et de l'état de l'esprit en état de veille. On observe d'abord qu'au sortir d'une

crise somnambulique on ne conserve aucunement de souvenir sur ce qui a pu arriver pendant cette époque ; à son réveil , le somnambule ne se rappelle rien de ce qu'il a dit , ni de ce qu'il a fait , ni de ce qu'il a éprouvé durant son sommeil. Cet oubli absolu est un des caractères auquel on reconnaît spécialement le somnambulisme.

Le somnambule jouit , pendant son sommeil critique , d'une intuition claire , distincte , précise de tous les objets présens ou non présens avec lesquels on le met en rapport , ou avec lesquels il était en rapport précédemment. Cette intuition s'applique d'elle-même naturellement , principalement et bien avantageusement aux objets qui concernent la santé. L'usage de cette faculté particulière dure aussi long-temps que le sommeil qui le produit. Il cesse avec lui et s'évanouit au moment du réveil.

Cette intuition s'étend et devient encore plus lucide chez le somnambule , à mesure qu'il s'affermirait dans son somnambulisme , sur-tout quand on a la précaution de le diriger convenablement , de l'exercer avec méthode , de ne point trop exiger de lui à la fois , de ne provoquer que graduellement son attention vers les objets sur lesquels on désire se faire éclairer.

Elle devient quelquefois assez vive pour que le somnambule lise dans l'intérieur du corps aussi facilement que nous lisons dans un livre qui se trouve ouvert devant nous, et pour qu'il découvre les vices des organes et des humeurs aussi distinctement que nous saisissons, en lisant, les pensées d'un auteur. Sa perspicacité va quelquefois jusqu'à déterminer la nature et le degré de maladie d'une personne absente, sur la seule présentation d'un linge ou d'une autre étoffe imbibée de la sueur ou de quelqu'autre des humeurs du malade.

J'ai vu des somnambules pénétrer assez dans le passé pour découvrir la cause historique d'une maladie, relativement à des personnes qui leur étaient complètement étrangères, tandis que cette cause était restée ignorée des malades, de leur famille et du médecin traitant.

Mais, en général, presque tous les somnambules possèdent, pendant le sommeil critique qu'on leur procure, la faculté de reconnaître leurs maladies et celles des autres, d'en déterminer la nature, la durée et les accidens; de dire si elle est curable ou non, si elle est susceptible de crises; de prédire de quel genre ces crises seront, la manière dont elles auront lieu, le moment précis où elles arriveront; de dési-

gner ce qu'il faut faire pour les solliciter, pour les seconder, pour les soutenir, enfin d'indiquer tous les moyens à employer pour parvenir à la guérison.

J'ai souvent eu l'occasion de remarquer que les personnes affectées de manie ou frappées de quelques travers d'esprit qui les faisaient taxer d'un peu de folie, sont, en état de somnambulisme, généralement plus clairvoyantes et plus lumineuses que d'autres, et qu'il ne paraît alors chez elles aucun indice des vices d'esprit qu'on leur reproche. J'ai remarqué la même chose dans les cas où les facultés intellectuelles étaient absentes ou bien manifestement infirmes.

Ces phénomènes se trouvent suffisamment expliqués par les observations des médecins vieux et instruits. Ils savent que les folies partielles, que les manies-diverses, signes d'une aberration habituelle de l'esprit, ont le plus souvent leur foyer principal dans quelque viscère de l'épigastre profondément affecté, et qu'alors ce n'est plus que sympathiquement que survient l'irrégularité des fonctions du cerveau.

Le somnambulisme a la propriété d'isoler ce dernier, de le rendre pour le moment indépen-

dant de ses relations, de le soustraire à ses affections maladiques; et c'est par ce moyen que cet organe acquiert instantanément cette liberté, cette facilité, cette grande latitude d'opérer dont il jouit dans cet état singulier.

Il m'est arrivé à Landau de somnambuliser une demoiselle âgée de trente ans environ, imbécille de naissance; elle appartenait à une famille opulente et distinguée qui n'avait rien omis de ce qui pouvait tendre à lui rétablir l'entendement; tout au monde avait été mis en usage sans le moindre succès. Dès que je l'eus mise en crise, je la fis parler sur les matières que l'on voulut, et elle s'en acquitta très-pertinemment; ce n'était plus le même être; qui ne l'aurait jamais entendue que là, ne se serait pas douté qu'elle était imbécille; les parens étaient présens; qu'on juge s'ils furent émerveillés! Ils en pleuraient de joie et disaient : Ah! que n'est-elle toujours somnambule!

J'ai vu que l'instruction ou l'ignorance n'apportent pas une différence bien marquante aux résultats des opérations mentales du somnambulisme. J'ai observé seulement que le somnambule a une aptitude marquée à diriger son intuition vers les objets de la nature, et qu'il n'en a que très-peu ou point du tout pour les objets

qui tiennent aux choses de convention. Il sera certainement incapable, par exemple, de classer une plante qu'il désignera, selon les systèmes de Tournefort ou de Linnée; mais il en reconnaîtra fort bien les propriétés, le site où elle croît (si elle est indigène), la saison de la cueillir et de la mettre en usage; enfin les applications qu'on peut en faire.

Les enfans sont très-difficiles à somnambuliser : 1<sup>o</sup> parce que chez eux le fluide vital est en état naturel de surabondance; 2<sup>o</sup> parce qu'ils le consomment avec une rapidité extraordinaire, à raison de la très-vive réaction de leurs organes; et parce qu'à cette époque leur accroissement et leur développement sont très-considérables. Ils sont alors une véritable éponge à fluide vital, presque impossible à saturer. A mesure que l'homme avance en âge, il est plus susceptible de somnambulisme, parce que le fluide vital est alors moins surabondant, et parce que la réaction des organes devient moindre. En effet, chaque individu acquiert, avec les années, la mesure fixe de fluide dont il doit jouir. Les anatomistes n'ignorent pas que le système nerveux se trouve, en proportion des autres systèmes de l'économie animale, bien plus ample dans l'enfance que dans les âges qui succèdent;

que, quant au système vasculaire, les artères sont, à cette époque, plus larges et les veines plus étroites qu'elles ne doivent l'être respectivement par la suite.

Il résulte de ces faits : 1° que le somnambulisme agit spécifiquement sur le cerveau; 2° qu'il change impérieusement son état; 3° qu'il n'agit point sur lui en troublant ses fonctions, comme le font les substances spiritueuses ou vireuses; mais qu'au contraire il en rétablit l'ordre, qu'il rectifie, qu'il assure, qu'il étend indéfiniment l'usage des facultés intellectuelles, et les porte, du moins momentanément, à leur plus haut degré de perfection et d'énergie. D'où je crois pouvoir conclure que les moyens de l'art vital, bien administrés, pourraient être souvent employés avec succès contre les affections morbifiques du cerveau.

Véritablement le genre de phénomènes que je viens de présenter est entièrement ignoré de la médecine savante; il n'est point non plus de la classe de ceux que nous fournissent tous les jours nos autres sciences physiques; il est assez naturel qu'on n'y croie pas trop légèrement; qu'on en doute donc, si l'on veut, mais du moins qu'on daigne les voir. Si la nature est plus riche en elle-même, si elle est plus libérale en-

vers nous que nous ne l'avons cru jusqu'ici, est-ce un motif pour repousser ses bienfaits? Au surplus, je l'ai dit, et je le répète, je n'entreprends point d'expliquer ces faits extraordinaires; ma tâche se borne à les exposer dans toute leur pureté. Je les ai donc exposés tels que je les ai vus; tels qu'ils apparaissent et tels qu'ils apparaîtront constamment à tout homme non prévenu, qui, à la bonne pratique de l'art, sera capable de joindre les lumières, la patience et l'attention que requiert l'art de bien observer (1).

Pouvons-nous raisonnablement supposer que ce soit là toutes les singularités qui sont à remarquer dans le jeu de la machine humaine? Non, sans doute; et il est bien vraisemblable qu'il s'y passe encore d'autres faits tout aussi étranges, dont nous n'avons acquis aucune connaissance, mais qu'on pourra apercevoir un jour à l'aide des moyens dont nous nous sommes

---

(1) Les préjugés de la science sont plus fâcheux, s'il est possible, et plus difficiles à vaincre que les préjugés de l'ignorance. Ceux-ci, du moins, se dissipent à la longue, à force de ménagement et d'instruction; les autres non seulement repoussent l'instruction, mais encore ils conspuent la vérité qu'on présente à leurs yeux.



enrichis, et de ceux que nous pourrions nous procurer de plus. Sait-on, par exemple, ce que pourrait ajouter à nos connaissances l'application bien faite de l'art vital aux aveugles-nés, aux sourds-muets, à plusieurs sortes de maladies auxquelles la médecine savante ne connaît point de remèdes? et pense-t-on qu'il n'y aurait rien de nouveau à recueillir à ce sujet? etc.

Je vais terminer ce Mémoire par quelques réflexions.

La bienfaisante nature a doué chaque espèce d'animaux d'un instinct qu'elle lui a rendu propre, et par lequel les animaux se dirigent. Comment est-il possible que l'homme ait été oublié dans le partage, et que cet être, que l'on dit si fort privilégié, soit le seul à ne point en avoir reçu? On répondra peut-être que la nature a donné à l'homme la raison pour lui en tenir lieu : mais cet échange lui serait-il réellement avantageux? La raison n'est rien qu'autant qu'elle est développée par le commerce des hommes, et formée par les leçons journalières de l'expérience. La raison d'un homme, hors de l'état social, se bornerait à bien peu de chose; et par combien d'épreuves ne faudrait-il point passer? combien de dangers, de périls ne faudrait-il pas

traverser, avant que l'incertaine et vacillante raison pût acquérir le tact toujours sûr et presque infallible de l'instinct ?

N'est-il pas plus naturel de penser que l'instinct dans l'homme doit être proportionné à ses prérogatives et à l'excellence de son être ? Ne serait-il pas mieux, dans l'ordre des choses, qu'il fût aussi distingué des animaux par son instinct particulier, qu'il est élevé au-dessus d'eux par son intelligence et par ses moyens physiques ? Ouvrons les yeux, et nous verrons en lui ce même instinct avec le caractère que nous lui désirons ; nous le trouverons dans les effets du somnambulisme, soit spontané, soit provoqué, et sur-tout dans ce dernier, puisqu'il suppose une possibilité de perfectionnement. Pourrait-on en effet imaginer un instinct plus sublime, et en même temps un instinct qui tende plus directement à la conservation des individus, que cette magnifique faculté dont l'homme est doué, de prévoir, de connaître, de juger, de guérir ses maladies et celles des autres, sans le secours d'aucune science acquise, et par le seul emploi de ses moyens innés ? Et pourrait-on, en outre, se refuser à reconnaître ces facultés comme le véritable instinct accordé à l'homme par la nature, puisque, de même que

l'instinct dans l'animal, elles lui sont manifestement innées?

Il paraît qu'en général l'instinct est le résultat de toutes les qualités sensibles dont les êtres sont doués, et qu'il est destiné à être l'agent principal de leur conservation. Il paraît que sa finesse, que sa vivacité sont proportionnées, dans chaque être, au degré de sensibilité dont jouit ce dernier; qu'il est plus actif et plus étendu dans les espèces, à mesure qu'elles possèdent plus de moyens de sentir. Il paraît que l'imagination, qui est vive, mobile et sensible par excellence, ne saurait lui être étrangère, et que, chez les animaux, on peut, en dernière analyse, considérer l'instinct comme étant la partie sensitive de l'imagination.

Il est, pour étayer ces conjectures, des considérations particulières qui peuvent leur donner quelque poids. Dans l'animal à sang rouge et chaud, il se trouve trois centres principaux, dont l'action individuelle, les relations et la correspondance mutuelle fondent, caractérisent et maintiennent la sorte de vie dont il jouit. C'est d'eux qu'émanent incontestablement les phénomènes de vitalité qui sont propres à cette classe. Ces trois centres sont : le cœur, les poumons et le cerveau.

S'il est vrai que l'instinct soit la partie sensitive de l'imagination, où irons-nous en chercher le siège? Sera-ce dans le cœur? Mais tout le monde sait que cet organe n'est qu'un muscle creux, dont la destination est d'être le grand mobile du mouvement des liqueurs animales; que, pour tout le reste, il est purement passif. Sera-ce dans le poumon? On sait également que l'on n'a rien de semblable à attendre des fonctions dont il est chargé. Le cerveau seul est reconnu généralement pour être le siège de l'entendement, dont certainement l'imagination est une portion (1). C'est donc le cerveau qu'il faut admettre essentiellement comme siège de l'instinct. Si l'on veut nier que l'instinct soit la partie sensitive de l'imagination, alors qu'on me dise donc ce qu'il est et où il agit.

Mais si l'instinct est réellement ce que nous disons, s'il a effectivement son siège dans le cerveau, s'il fait partie constituante de l'imagination, et par conséquent de l'entendement, quelle difficulté trouvera-t-on à ce que l'espèce

---

(1) Qui peut douter que dans l'homme, c'est le cerveau qui commande jusqu'à un certain point, aux deux autres centres, et qu'il est le foyer de toutes les facultés tant intellectuelles que sensibles?

qui, entre toutes, possède la plus grande masse d'entendement, possède aussi la plus grande étendue d'imagination, et partant puisse jouir de l'instinct le plus élevé et le plus lumineux?

Des considérations, j'en conviens, ne sont pas susceptibles d'une démonstration rigoureuse et mathématique; le sujet n'en comporte point de pareilles; mais du moins, elles portent tout le caractère des convenances logiques. Si on les applique à l'espèce humaine, on ne trouvera plus aussi étrange que je reconnaisse dans le somnambulisme, dont elle seule est en possession, l'instinct qui lui est propre.

Si, en outre, on veut comparer, si l'on veut examiner ce qu'a de commun le somnambulisme avec ce que nous connaissons dans l'instinct des bêtes, on verra que, comme ce dernier, il n'a besoin pour s'exercer ni des bons offices de la mémoire, ni de l'aide de l'instruction; que le somnambule, par exemple, est tout aussi apte, tout aussi habile à reconnaître et à juger un corps avec lequel on se met en rapport, que l'est la jeune bête qu'on mène paître pour la première fois, à distinguer l'herbe qui convient à sa nourriture, et à éviter celle qui lui serait nuisible. On remarquera que, dans l'un et dans l'autre, la mémoire est exclue,

ainsi qu'on a pu le voir, par ce que j'ai dit de l'oubli absolu qui suit la crise du somnambulisme, et qui est le caractère spécifique de cet état. On jugera que si l'instinct de l'homme admet l'usage des autres facultés de l'intellect, que s'il les porte même au plus haut degré de lucidité et d'énergie, c'est à raison des causes ci-dessus énoncées; enfin, l'on conviendra que ce phénomène est une conséquence naturelle des considérations que je viens d'exposer.

La plus grande différence qui existe entre l'homme et la bête relativement à leur instinct respectif, consiste en ce que cette dernière jouit constamment du sien, tandis que l'homme en jouit rarement, et qu'il n'en est même susceptible qu'en état de maladie; mais en revanche, l'homme a de plus, pour se guider dans la carrière de la vie, sinon sa propre raison, du moins la raison et l'expérience des autres.

Qu'on me permette d'ajouter une réflexion à ce sujet. Dans les premiers âges du monde, lorsque les hommes étaient encore abandonnés à une inexpérience complète, qu'ils étaient ensevelis dans un défaut absolu d'instruction, avant que l'entendement et la raison, ces deux guides de l'homme fussent nés, c'est-à-dire avant que l'un et l'autre eussent acquis le dé-

veloppement nécessaire pour être utiles, quelle ressource avait l'espèce humaine contre les maladies qui pouvaient l'atteindre, et quel moyen restait-il à la nature pour parvenir à la fin qu'elle se propose sans cesse, qui est sa conservation et le maintien des êtres qu'elle a formés? On m'objectera sans doute que l'homme était dans le principe bien moins sujet aux infirmités qu'il ne l'est de nos jours; soit : mais très-certainement il y était sujet, témoin la Genèse elle-même, où le fatal arrêt se trouve prononcé.

Cependant il fallait un moyen pour que l'espèce humaine fût préservée, fût conservée; il fallait encore qu'il fût spécialement applicable aux cas des maladies. Les propriétés qui caractérisent le somnambulisme remplissent très-parfaitement ces vues; observez qu'il ne peut même avoir lieu que dans ces cas. Pourquoi donc se refuserait-on à le reconnaître comme le véritable instinct de l'homme, lequel lui a été donné principalement pour remédier aux infirmités qui peuvent l'assaillir? Le sort des bêtes à qui leur instinct fait distinguer très-correctement quelles sont les plantes qui sont propres à les nourrir, celles qui peuvent les guérir, celles qui doivent les purger, ce sort,

dis-je, n'eût-il pas été infiniment préférable à celui de l'espèce humaine, si cette dernière n'eût pas reçu un instinct pareil, ou même, à raison de ses besoins plus étendus, et à raison de l'organisation qui la distingue, un instinct supérieur?

Il serait difficile de se persuader que les effets si utiles et si merveilleux du somnambulisme provoqué, aient été ignorés de tout temps, et qu'ils frappent de nos jours, pour la première fois, l'attention des hommes (1).

Ne peut-on pas croire, avec quelque vraisemblance, qu'ils faisaient partie des mystères secrets des anciens, et qu'ils contribuaient à

(1) Maxvell, auteur anglais, qui a écrit peu de temps après l'établissement de l'imprimerie, décrit très-exactement les procédés de l'opération de la chaîne sèche, dont j'ai donné les détails. Il fait le rapport de différens phénomènes qui en résultent ordinairement, et dont il a été témoin. Il raconte aussi que l'art magnétique, ou magique de la chaîne, était exercé avec mystère par des personnes du peuple de Londres, qui furent accusées de sortilèges, et qui, pis est, jugées, condamnées et brûlées comme sorcières. Mesmer a été bien moins malheureux parmi nous; il a été, à la vérité, joué sur le théâtre; mais on lui a du moins laissé le temps d'acquérir de quoi y payer ses entrées.



dicter les oracles? N'est-il pas possible de rapporter à la même cause le démon familier de Socrate, la nymphe Egésie de Numa, et même les prodiges attribués à plusieurs thaumaturges? Ce qu'il y a de certain, c'est que l'on reconnaît des vestiges de son antique existence dans différentes institutions modernes, que l'image de ses opérations est retracée dans les liturgies de certains cultes, et que l'on retrouve une partie des procédés manuels de l'art dans les cérémonies religieuses de certains peuples. Il n'y a pas jusqu'à nos contes de fées qui ne s'en ressentent, puisqu'ils ne sont guère que le roman exagéré des merveilles que le somnambulisme est en possession de produire.

Mais, demandera-t-on, comment un secret si merveilleux, si en effet il a existé, a-t-il pu se perdre? Je répondrai : C'est un trésor qui sans doute a été enfoui jadis, dont on avait perdu la trace, mais que le hasard a fait rencontrer, et qu'on vient de déterrer.

Malgré l'antiquité présumée de l'art de communiquer le somnambulisme et de tirer parti de cet état, tout l'art vital n'est encore parmi nous qu'au berceau, et l'on ne peut pas prévoir à quel degré de perfection il pourra s'élever; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que le dis-

crédit qui le poursuit n'est point propre à encourager les efforts de ceux qui osent s'y livrer, ni à fomentier ses progrès.

Si cependant il est vrai qu'il ouvre une nouvelle carrière aux recherches de nos savans, s'il offre une perspective réelle pour le perfectionnement des sciences et pour le mieux être des hommes, faudra-t-il, par égard pour d'injustes préventions, laisser languir sous le poids d'un mépris absurde un art précieux, sacrifier à un faux respect humain les charmes qu'on goûterait à le cultiver, renoncer sans motif raisonnable à tout le bien qu'il peut produire, et fruster la société des avantages qu'elle pourrait en retirer ?

De combien de découvertes merveilleuses, de combien d'arts utiles la société ne serait-elle pas privée, s'il ne s'était point trouvé de ces ames généreuses capables de combattre pied et à pied et sans relâche, les difficultés qui s'opposaient à leur établissement ?

Aurions-nous l'imprimerie, si les auteurs s'étaient laissés effrayer par la crainte d'être brûlés vifs comme sorciers, ainsi qu'ils en ont été longtemps menacés ?

Connaîtrions-nous l'Amérique, si l'intrépide Colomb s'était laissé rebuter par les mille et

une contrariétés qu'on lui a fait éprouver pendant de nombreuses années ?

Aurions-nous l'art de la porcelaine, si Bernard de Palissy s'était laissé décourager par son état d'indigence, triste fruit d'essais jusqu'alors infructueux, et n'eût pas vendu jusqu'à ses habits pour hasarder une dernière tentative, dont le succès couronna ses efforts, et devint le prix de son héroïque constance ?

Parlerait-on aujourd'hui des somnambules, dont on ne s'était jamais occupé que pour les plaindre, les mépriser ou les tourmenter, si après avoir observé les facultés intuitives et intelligentes de ceux provoqués par le magnétisme ou fluide vital, Mesmer, malgré la défaveur attachée à sa personne, et le ridicule versé sur ses écrits, n'eût pas eu la persévérance de multiplier ses expériences et de soutenir constamment la réalité de sa découverte, et la justesse de ses observations ?

Tant d'efforts, au reste, ne sont pas requis pour notre objet ; il suffit d'éclairer ceux qui ne savent pas, et de renvoyer à un examen plus ample ceux qui s'ingèrent de prononcer sans connaître suffisamment.

Un chirurgien distingué me demandait un jour si je croyais au magnétisme..... Et vous,

lui dis-je, croyez-vous à la chirurgie ? — Comment n'y croirai-je pas ? répond-il ; j'en pratique tous les jours les opérations. — Eh bien ! répliquai-je, vous avez répondu pour tous deux.

J'ai dit, dans le principe, comment il est arrivé que les savans eux-mêmes ont contribué à répandre sur notre art la défaveur publique dont on s'efforce de l'accabler ; c'est à eux que je m'adresse en ce moment : qu'ils veuillent reviser un procès dont ils n'avaient pas assez étudié les pièces, qu'ils prennent le temps de les examiner, afin de parvenir à bien voir. C'est à eux principalement qu'il appartiendrait de réhabiliter dans le public cet art intéressant, de lui restituer la place à laquelle il a droit parmi les connoissances humaines, de lui réconcilier l'estime et la considération que lui promettaient ses moyens propres, et qui ne lui ont échappé que par la faute de ceux qui l'ont produit dans le monde. Un savant peut très-bien ne pas tout connaître ; un savant peut se tromper comme tout autre homme ; mais il n'est pas déshonoré pour être tombé dans une erreur, ou pour avoir commis une méprise. Le blâme n'est dû qu'à l'entêtement et à la mauvaise foi ; et il y a peut-être encore plus

d'honneur à reconnaître ses torts qu'à n'en pas avoir.

Je viens de plaider une bien belle cause; elle mériterait sans doute d'être défendue par une meilleure plume. Quelqu'imparfait que soit cet écrit, il est du moins, quant au fond, le fruit de longues et laborieuses méditations; il paraîtra peut-être bien succinct pour un sujet encore neuf, et qui est susceptible d'aussi grands développemens. Mais si je suis parvenu à persuader, j'en ai dit assez; j'en ai dit trop, si je n'ai pas réussi. Ce n'est d'ailleurs ni par l'étalage de la science, ni par le talent de bien dire, c'est par des faits que cet art est appelé à convaincre. Sa véritable éloquence se manifestera au réservoir d'électricité vitale, dont un de mes amis, qui l'a déjà réfléchi, enrichira un jour la société.

Cet ami dont parle ici notre auteur, est M. de Precy, ancien militaire et chevalier de Saint-Louis. J'ai rendu compte l'année dernière, dans les *Annales du Magnétisme*, de la facture de son baquet magnétique, auquel il donne le nom de *réservoir vital*. Cette machine ingénieuse, renforcée de tout ce que le galvanisme minéral et végétal peut y ajouter

d'action, mérite, à tous égards, l'attentif examen des physiiciens, et son auteur des encouragemens qui puissent lui procurer les moyens pécuniaires de continuer à en utiliser l'emploi au profit des malades infortunés.

CHASTENET DE PUYSEGUR.

---

---

## THÉORIE DU MESMÉRISME,

PAR CH. H\*\*\*\*\*.

---

( Extrait. )

QUOIQUE l'auteur de cet ouvrage n'ait désigné son nom que par les lettres initiales, il a tout de suite été reconnu par ceux qui ont quelques notions sur l'introduction du magnétisme en France. Lors de l'arrivée de Mesmer, M. Ch. H. s'attacha à lui, il adopta tous ses principes, il devint son admirateur, son ami intime, et le plus zélé propagateur de sa doctrine. La nature l'avait doué d'une force magnétique extraordinaire, et les prodiges qu'il opéra lui donnèrent une grande célébrité. Il n'avait publié que deux petites brochures; l'une pour donner une idée du magnétisme, l'autre pour se défendre contre les attaques de l'esprit de parti, en exposant les détails et les motifs de sa conduite dans une

circonstance éclatante; mais ses talens littéraires, son érudition, son éloquence faisaient désirer que, dans un ouvrage méthodique, il développât la vérité dont il s'était convaincu, et l'ensemble des preuves sur lesquelles sa conviction était établie. A l'époque de la révolution, il vécut dans la retraite et continua de recueillir des faits en silence. Aujourd'hui, dans un âge avancé, lorsque le magnétisme est généralement connu, et que la théorie de Mesmer est presque oubliée, il vient reproduire cette théorie; il en dégage ce qu'elle avait de trop scientifique, ce qui en rendait l'application embarrassante; mais les principes qu'il conserve, quoique exposés en termes fort simples, n'en sont ni plus clairs ni moins hypothétiques. Comme, depuis trente-cinq ans, il s'est constamment occupé du système qu'il avait adopté d'abord, il s'est persuadé que ce système offrait l'explication de tous les phénomènes de l'univers.

On ne peut concevoir qu'un homme aussi distingué par ses connaissances dans l'histoire et les lettres, soit aussi étranger aux sciences naturelles et physiques; la théorie qu'il expose n'est appuyée sur aucun fait positif, sur aucun fondement solide; elle est associée aux erreurs les plus étranges.



Les journalistes et tous ceux qui veulent tourner le magnétisme en ridicule, en accusant ses partisans d'être des ignorans et des enthousiastes, trouveront dans cet ouvrage un texte dont il leur sera facile de tirer parti; et les magnétiseurs feront bien de ne pas chercher à le défendre sous ce rapport.

Mais ce même ouvrage, si peu fait pour montrer la liaison du magnétisme avec les autres sciences physiques, est peut-être ce qu'on a écrit de plus profond sur la puissance du magnétisme et sur l'usage qu'on en peut faire. Il faut en croire l'auteur, lorsqu'il parle des phénomènes qu'il a observés, lorsqu'il indique la liaison que ces phénomènes ont entr'eux, lorsqu'il donne des conseils sur la direction qu'on doit suivre pour obtenir des résultats instructifs et salutaires.

L'auteur a substitué le nom de mesmérisme à celui de magnétisme. Cela ne nous paraît pas juste, parce que le magnétisme était connu sous ce nom cent cinquante ans avant Mesmer.

Il attribue tous les phénomènes du monde physique à un fluide infiniment subtil répandu dans toute la nature, et dont les courans entrans et sortans sont la cause des modifications des corps et de leur action réciproque. Ce fluide est

le principe de l'organisation, l'instrument dont le Créateur s'est servi pour répandre dans l'univers le mouvement et la vie.

Je ne nie point l'existence du fluide universel, mais je ne comprends rien au rôle qu'on lui fait jouer : je ne puis me faire une idée des courans entrans et sortans; je ne saurais concevoir comment un fluide subtil organise la matière, et je m'étonne que ce système ait paru clair à Mesmer et à ses premiers disciples. Mais après avoir avoué que cette hypothèse me paraît inintelligible, qu'elle est établie sur des analogies insuffisantes, sur des inductions fausses, et qu'elle conduit à des absurdités, je dois dire aussi que l'ouvrage est rempli de vues neuves, utiles et profondes, de principes essentiels entièrement indépendans du système avec lequel on les a liés, et je ne saurais trop en conseiller l'étude aux magnétiseurs.

Je sais bien que plusieurs des phénomènes dont M. H. admet la réalité, plusieurs des faits qu'il affirme seront rejetés comme des exagérations, comme des rêveries, par ceux qui n'en ont pas vu d'analogues. Mais, lorsqu'on se détermine à tout dire sur le magnétisme à ceux qui n'ont rien vu, il faut d'avance se résigner à passer pour un visionnaire. Peut-être y a-t-il

beaucoup d'inconvéniens à mettre ainsi le public dans la confiance des observations qui paraissent sortir de l'ordre naturel, et je crains que cela ne retarde les progrès du magnétisme au lieu de les accélérer : d'un autre côté, il est utile de circonscrire les merveilles, de déterminer les circonstances dont elles sont accompagnées, pour qu'on n'en tire pas de fausses conséquences, pour qu'on ne se laisse pas entraîner par l'imagination dans la région des chimères, et cela ne se peut qu'en convenant franchement de ce qui est réel. Les observations de M. H. sont excellentes sous ce point de vue ; et, si l'on n'est pas satisfait de l'explication qu'il donne des divers phénomènes, leur rapprochement suffit pour faire discerner la limite qui sépare ce qui est vrai de ce qui est illusoire. Il est fâcheux qu'au commencement de son ouvrage, M. H. donne, pour preuves de l'action du magnétisme, des expériences qui ne sont pas encore bien constatées. J'avoue que je ne suis pas convaincu de l'influence qu'on peut exercer, par ce moyen, sur la force et la durée de la végétation : ainsi, je me trouve moi-même au nombre de ceux qui doutent de ce dont ils n'ont pas acquis la preuve directe. Faut-il s'étonner que des choses bien plus extraordinaires

paraissent incroyables à ceux qui n'ont pas appris, comme je l'ai fait, à ne nier que ce qui implique contradiction ?

C'est aux dames que M. H. s'adresse dans tout le cours de son ouvrage : il les croit plus douces, plus compâtissantes, plus confiantes, plus disposées à s'unir aux êtres souffrants, à concentrer sur eux leur attention, et conséquemment bien plus propres à exercer le magnétisme. La nature les a destinées à soigner leurs enfans, à les élever, à conserver leur santé, à former leur cœur, à développer leur intelligence, à diriger leurs inclinations; et c'est dans un emploi sage et discret du magnétisme qu'elles trouveront le moyen le plus facile et le plus sûr de parvenir à ce but. Les conseils qu'il leur donne sont pleins de justesse, accompagnés des images les plus agréables, et présentés avec une grâce, avec une sensibilité qui doit les persuader. Il n'était pas nécessaire de leur expliquer les hypothèses de Mesmer.

Il ne paraît pas que M. H. ait lu la plupart des livres écrits sur le magnétisme depuis 1784 (du moins il n'en cite aucun). C'est peut-être la raison pour laquelle il est resté attaché à quelques opinions qui ont été victorieusement réfutées. Mais, au lieu de consulter les livres,

il a consulté la nature, il a constamment observé et médité, et c'est pourquoi l'on trouve dans son ouvrage des vues qui lui sont propres, des choses nouvelles et bien dignes d'attention. Je pourrais citer, en ce genre, ce qu'il dit de l'état de folie, sa distinction des trois degrés de sommeil, son explication de la divination, son hypothèse sur l'organe intérieur des sensations et de la pensée, ses considérations sur l'influence que les hommes peuvent exercer sur les animaux, le tableau qu'il trace de ce somnambulisme lucide auquel il donne le nom d'oracle, sa discussion sur les causes des erreurs dans lesquelles tombent souvent les somnambules les plus merveilleux, et plusieurs autres passages également singuliers, qui, lors même qu'on n'adopterait pas ses sentimens, feront toujours naître de nouvelles pensées et donneront lieu à des recherches également instructives et intéressantes.

Mais, ce qu'il y a de plus important dans l'ouvrage de M. H., ce sont les avis qu'il donne aux magnétiseurs. Ceci est étranger à toute hypothèse. On y voit le résultat d'une longue expérience, d'une profonde connaissance des effets que l'agent magnétique peut produire, et tout doit nous déterminer à écouter

les leçons de l'auteur. C'est un vieillard affranchi de tout intérêt et de tout esprit de parti ; c'est l'homme qui a vu les phénomènes les plus merveilleux, opéré les guérisons les plus extraordinaires ; l'homme auquel on a reconnu le plus de puissance, qui nous enseigne les précautions qu'exige l'emploi du magnétisme et les dangers auxquels on s'expose en les négligeant. Jamais magnétiseur ne fut plus hardi, jamais aucun n'eut moins de doutes, et cependant il nous montre combien il est essentiel de suivre une marche sage et prudente pour éviter les plus graves inconvéniens. Le même agent qui, dirigé par une volonté bienveillante, par un sentiment de charité, par l'unique désir de se conformer au vœu de la nature, et avec cette confiance qui soutient le courage, peut rétablir les forces, dissiper les infirmités, et donner à l'ame une clairvoyance inconcevable : s'il est employé dans des vues différentes et avec de mauvaises dispositions, peut au contraire aggraver les maladies au lieu de les guérir, et précipiter les somnambules dans la folie au lieu de les élever dans la région du calme et des lumières. Ces avis auraient bien moins de poids s'ils nous étaient donnés par un magnétiseur timide, incertain sur sa propre puissance et sur

celle de l'agent qu'il emploie. Aujourd'hui que tout le monde se mêle de magnétiser, il est très-essentiel de réfléchir sur ces principes malheureusement trop oubliés. Et qu'on ne dise pas pour cela que le magnétisme est un instrument dangereux : il ne saurait l'être qu'autant qu'on en abuse ; et, si l'on suit les leçons de M. H., on a une extrême certitude de n'en jamais abuser.

On assure que M. H. possède un recueil d'observations très-considérable : nous ne saurions trop l'inviter à publier ce qu'elles offrent de plus intéressant. L'académie de Berlin ayant proposé un prix pour le meilleur Mémoire sur le Magnétisme, on doit s'empresse de faire connaître à ceux qui se proposent de concourir, tous les faits propres à les éclairer.

DELEUZE.

---

## EXTRAITS

D'OUVRAGES ET DE JOURNAUX ÉTRANGERS.

---

*Réflexions générales sur le Magnétisme animal, et de l'état organique, par C. A. DE ESCHENMAYER.*

( Extrait. )

En parcourant le vaste empire de la science, si nous trouvons toujours que le nombre des choses que nous ignorons est infiniment au-dessus de celui des choses que nous savons, nous devons pourtant nous garantir de la double erreur de croire que ce que nos sens ne peuvent atteindre, est inaccessible à notre raison, et de traiter de chimère ce qui jusqu'ici se déroband à nos recherches, paraît se couvrir d'un voile mystérieux ; ce serait, d'un côté, vouloir asservir la raison aux sens, et, de l'autre, poser



pour mesure infaillible, l'état de lumières auquel nous sommes parvenus, et rendre ainsi toute nouvelle découverte impossible.

Jetons un regard sur l'univers. Trompés par des effets d'optique, nous verrons le soleil parcourir sur notre horizon un cercle dont notre terre nous semblera le centre immobile. Cette erreur enfanta des hypothèses monstrueuses; la raison les dissipa, en traçant les lois de l'optique, et notre système solaire parut, aux yeux de l'observateur instruit, brillant d'ordre et d'unité. L'homme abandonnant la terre mobile, prit un centre plus fixe..... Ce fut du soleil qu'il construisit l'univers. Qu'on ne dise donc plus que les sens nous montrent la route la plus simple, et que l'expérience nous fait remonter aux élémens des choses! La raison seule, en reprenant son centre sublime, dissipe l'erreur, et nous ramène à la nature.

Ce n'est pas tout. Nous contenterons-nous de savoir que le soleil est au centre de notre système planétaire? Ne se pourrait-il pas, qu'entraîné lui-même dans l'immensité avec tous les corps qui l'environnent, il se mût autour d'un astre d'un ordre supérieur? Envoyant les satellites dans la dépendance de leurs planètes, celles-ci à leur tour dans la dépendance

des soleils, nous sommes fondés à admettre un rapport semblable entre les soleils, et de continuer ainsi à les subordonner, jusqu'à ce que nous ayons trouvé, non seulement pour le système solaire qui n'a qu'une valeur *variable* dans la considération de l'immensité, mais pour tout l'univers un centre commun, implicite renfermant en soi les forces, les lois, les équations générales de tous les systèmes subordonnés. Or, s'il paraissait un second Newton, qui, ne considérant le mécanisme d'un système solaire avec tous ses phénomènes que comme un *facteur*, et qui, à l'appui de raisonnemens solides (qu'il tirerait peut-être de la loi des *perturbations*), nous prouverait que ce *facteur* ne pourrait s'expliquer qu'en admettant un autre *facteur* d'un ordre plus élevé, mais dont l'intervention suffirait pour résoudre toutes les difficultés qu'offrirait le système subordonné, lui refuserions-nous notre approbation, parce que nos télescopes ne nous permettent pas de rien apercevoir de semblable? Ne serait-ce point ravaler la raison, l'enchaîner? Cela n'arrive pourtant que trop souvent. Tous les jours on nous exhorte à fonder nos raisonnemens sur l'observation et l'expérience, et l'on ne songe pas que le rayon de cette lumière divine

pénètre bien au-delà de la borne prescrite à nos sens...., à nos télescopes; dans ces régions lointaines, aussi réelles que l'espace qui nous environne, il n'est plus d'expérience; et si nous voulons y faire des découvertes, c'est par le raisonnement et la méditation que nous réussirons.

Il en est de même pour la nature organisée. Ici, ce qui est tout près de nous, est aussi caché à nos sens que dans l'univers ce qui est si loin d'eux. Nous voyons, il est vrai, les fluides circuler en torrens; nous trouvons les points d'où ils partent, ceux où ils arrivent; nous poursuivons le tronc dans ses ramifications, et jusqu'aux dernières sinuosités; la loupe nous découvre ce qui échappe à l'œil nu; nous analysons, nous décomposons tout cela à l'aide des sens; mais qu'y avons-nous gagné? Où trouvons-nous la liaison transcendente? Qu'est-ce qui détermine le *moment* de la force qui sollicite le mouvement perceptible? Quelle loi établit le rapport qui subsiste entre chaque organe particulier et l'ensemble? Nous voyons bien que tout ici doit être unité, ordre, système; que chaque organe doit contribuer d'une manière spécifique à l'effet de l'ensemble, qu'il faut enfin que l'organisme ait ses lois.... Mais

où se prononcent-elles? Quelle est cette force qui se manifeste dans le jeu perpétuel du cœur et y entretient la respiration? Par-tout je vois une modification qui paraît libre, et par-tout une loi; mais où en trouver le sens? Vous connaissez parfaitement l'admirable structure des organes de nos sens; mais, dites-moi, je vous prie, comment se forment en eux le son, la lumière colorée? Quoi! sommes-nous condamnés à nous renfermer dans ces étroites limites? Non! Vous découvrirez ces mystères, mais ce ne sera point par le secours de l'expérience. Il faut trouver un principe indépendant d'elle, mais dont elle fera reconnaître la vérité, en l'appliquant à ses diverses directions, et c'est là l'office de la raison. Car, enfin, nous marchons à tâtons! Qui de nous me dira ce que c'est que la vie, la santé? Deux corpuscules séminaires à peine perceptibles à l'œil, ne nous offrent plus aucune différence; leurs forces se développent, et vous voyez deux êtres entièrement différens par leur couleur, leur forme, leurs fonctions, leurs propriétés. Le germe ne renferme-t-il pas tous ses développemens? Jetez les yeux dans le laboratoire secret de ces formes plastiques; que vous apprennent les sens? Rien; mais est-ce une raison pour re-

noncer à pénétrer dans ce sanctuaire. Il est sans doute une *dynamique* pour la vie, comme il est une *mécanique* pour le mouvement. Mais ce n'est point à l'aide des sens que vous découvrirez le principe de la vie. Vos sens, par la variété infinie de leurs impressions, ne peuvent que répandre de la confusion dans vos recherches, et vous empêcher de saisir l'unité de ce principe. Ne confondons pas le *vrai* avec le *réel*. Le vrai est en nous; c'est la loi dont nous acquérons la conscience par le moyen du *réel*. Le réel, le matériel *en soi*, n'est, comme l'a dit Platon, *rien*, et ne devient quelque chose qu'en s'incorporant avec l'idée, qui, en qualité de loi, donne à la chose l'être et la vie.

Quoi! d'un véhicule matériel fini, de quelques gouttes de liqueur spermatique et d'un petit œuf, sort l'homme avec l'idée de l'infini, avec ce principe qui le porte à exercer sa liberté dans toutes les directions, avec ce regard qui s'élève aux cieux, et devant lequel disparaît la terre comme un atome. Désespérant de résoudre ce problème, voulez-vous essayer de nous expliquer comment notre volonté fait mouvoir nos bras, nos pieds? Jamais l'expérience ne résoudra ces questions; mais, encore une fois, pourquoi renoncer à chercher leur solution?

Ici, nous tombons dans la contradiction. D'un côté, la longue habitude de ne pas vous interroger sur cette matière a émoussé notre curiosité, et, de l'autre, nous semblons voler à un but que nous ne pouvons néanmoins atteindre qu'en la connaissant. C'est le destin de l'homme de se porter toujours vers les extrêmes, avant de saisir le milieu qui les unit.

Platon ne se borne pas à demander d'où viennent le mouvement, la vie ? Il demande d'où vient l'âme, qu'était-elle avant sa vie *dans le temps*, et que deviendra-t-elle après cette vie ?

Voilà donc une triple série de propositions :

1° La série où l'expérience précède la loi. L'office des sens s'exerce ici sur la nature comme sa base, et s'élève à l'aide du principe ordonateur de l'intelligence, par la voie de l'induction et de la combinaison, jusqu'aux vérités universelles qui circonscrivent la sphère des phénomènes connus. Monde physique ;

2° La série où la loi précède l'expérience. L'office des sens est inutile, parce que la source des phénomènes est cachée : nous ne voyons que les *produits*, et non les opérations de l'agent productif. Monde organique ;

3° La troisième série est de nature trans-

cendendale. L'expérience ne précède ni ne suit la loi, qui se transforme en *foi*. Monde intellectuel.

On n'a, jusqu'à ce jour, trouvé de méthodes que pour la première de ces séries; tous les efforts que l'on a fait pour l'appliquer aux deux dernières ont été et seront toujours vains. Combien de fois n'a-t-on pas inutilement essayé d'arracher par des procédés chimiques, quelque'un de ces secrets à l'organisme? Décomposez l'organe le plus noble, vous ne trouverez rien qui vous annonce le plus ou moins d'importance de ses fonctions. Le cerveau approche, par sa substance blanche prédominante, des organes les plus insignifiants, et cependant il est le plus élevé dans la *dynamique de la vie*. Il en est de même de l'application des lois et des agents physiques.

*Quelle est la méthode seule féconde en résultats ?*

Je suppose ici comme prouvé que l'organique tient le milieu entre le physique et l'intellectuel; la vie entre le mouvement et l'action; l'unité individuelle entre l'unité physique et l'unité personnelle. Toutes branches d'un

même tronc, elles tirent leur origine de la proportion métaphysique et générale de matière, de forme et d'être; en sorte que, dans l'ordre physique, c'est la matière qui prédomine; dans l'ordre organique, c'est la forme; enfin dans l'ordre intellectuel, c'est l'être. Il serait difficile de trouver dans le monde quelque chose qui ne participât point, quoique très-diversement, à cette proportion de matière de *forme* ou *d'être*. Plus une chose tient de l'être, plus elle est positive, excellente et libre; c'est le cas dans le domaine intellectuel d'où ressortent les actions libres. Plus une chose tient de la matière, plus elle est négative, chétive et nécessaire; c'est le cas dans le domaine physique d'où ressort le mouvement avec ses lois nécessaires.

Mais plus une chose tient de la forme et y élabore la matière et l'être, plus elle est indifférente, homogène, conciliante; c'est le cas dans le domaine organique d'où ressortent la vie et la liberté.

Si nous considérons ces propositions métaphysiques, nous en déduirons trois principes (1) :

---

(1) M. de Eschenmayer, aussi bon mathématicien et philosophe que grand médecin, écrivant dans une lan-



L'un, intégrant, généralisant, élevant aux plus hautes puissances ;

L'autre, différentiant, disseminant, extrayant les puissances ;

Enfin, le troisième, indifférentiant, conciliant, rattachant à l'unité, et ramenant à l'exposant 0 les puissances positives et négatives.

C'est ce dernier qui est en même temps le principe *vital* ; c'est le lien de la nature. Les philosophes ont été dans l'erreur jusqu'à ce jour : ils ont cru que l'*indifférence* n'était que le résultat de la réunion des deux poles ; mais ils ne songent pas que, dans des directions opposées (différentiant et intégrant), les poles

que qui se prête éminemment à toutes les abstractions , adopte l'usage des savans de sa nation , et puise dans les mathématiques les objets de ses comparaisons. Je prévien donc le lecteur, que ne voulant point emprunter dans les idées vulgaires des équivalens nécessairement imparfaits ou trop faibles, j'ai traduit ses idées dans le même esprit ; et qu'ainsi tous les termes que j'emploie doivent être pris dans l'acception qu'ils ont en mathématique. Dans ce passage, par exemple , on voit que l'auteur se fonde sur les formules  $\bar{x}^1$ ,  $x^0$ ,  $x^1$ . J'ajouterai , pour l'intelligence de quelques autres passages, que , par *équation*, les biosophes allemands entendent l'expression des rapports harmoniques et disharmoniques de la vie.

se fuiraient éternellement, s'il n'existait un *terme moyen* qui reçût et conciliât en lui-même leur opposition. Ce principe indifférentiant subsiste donc aussi bien que les poles mêmes, quoique ses caractères soient communs à ceux des deux poles.

Tout le domaine de la nature organique consiste en indifférences relatives, et repose sur la prédominance de la forme, quoique la proportion générale de matière, de forme et d'être ne cesse pas de se prononcer dans chaque domaine en particulier. C'est ainsi que là où la matière prédomine, c'est la plante; là où la forme prédomine, c'est l'animal; et là enfin où prédomine l'*être*, c'est l'homme comme organisation. Ces trois coefficients forment trois domaines, dans lesquels le principe vital-général, sans perdre le caractère dominant d'indifférence et de forme, se présente dans ses directions particulières.

En partant de ce point de vue, on peut tracer plusieurs caractères et propriétés générales de ce principe vital :

1° Il est au-dessus de tous *les agens* physiques et chimiques; par conséquent au-dessus de la gravité, de la chaleur, de la lumière, du

magnétisme, de l'électricité, du galvanisme, comme la puissance *o* dans un système numérique est au-dessus de l'exposant négatif;

2° Il forme l'unité réelle et vraie entre le positif et le négatif; je veux dire que chaque organisme est un tout composé de parties diverses, *un* individu;

3° Il est formateur (plastique), car réunissant en un des agens libres et des agens nécessaires, ses productions doivent porter le caractère de liberté dans leurs proportions;

4° TOUTE VIE renferme *en soi* une équation d'un ordre supérieur à toutes celles qu'offrent tous les mondes physiques dans tous leurs mouvemens intérieurs et extérieurs. Le plus petit insecte microscopique équivaut à un système solaire (comme organisme);

5° Par-tout où il y a vie, il y a action et réaction. Si nous admettons une force attractive et une force expansive, le principe vital doit se manifester par oscillation ou par une succession de contractions et d'expansions, qui, en effet, est la principale forme de la vie;

6° Le principe vital sollicite la croissance. Aucune puissance physique n'agit d'une manière plastique et en même temps augmenta-

tive; et si la chaleur et la lumière semblent favoriser l'évolution organique, ce n'est pourtant qu'indirectement, et parce qu'elles diminuent dans cette indifférence, les entraves du principe matériel. Ainsi dans l'œuf c'est une indifférence qui repose, et dans laquelle le principe qui lie ( attractif ) et le principe libre ( expansif ) se tenant en équilibre, ne se manifestent pas. La chaleur s'y joint-elle par l'incubation, elle diminue le principe attractif, et par-là le principe libre, formateur, obtient la prépondérance, et commence par des oscillations infiniment petites, à intégrer le germe, et c'est en quoi consiste la croissance. Par-tout où agissent la chaleur et la lumière, le principe vital ne devient pas positif, ce que ne peut aucun agent ou force physique; mais il est excité par la diminution de l'opposition qu'il éprouvait, et la croissance s'opère.

7° Le principe vital est générateur : la génération n'est possible que lorsque le germe lui-même a acquis une espèce de développement. La vie plastique ayant trouvé sa limite dans la reproduction individuelle (la croissance), se dirige vers la production de l'espèce, les oscillations infiniment petites du principe libre continuant même lorsque l'individu est accom-

pli ; il en résulte une surabondance de forces, qui émane de chaque organe, et qui en tant que chaque organe est un reflet du tout et reproduit son semblable, se réunissent en une production commune. Comme tous les rayons d'un même cercle aboutissent au centre ; et celui-ci devient à son tour le germe d'un nouveau tout. Dans l'organisme le plus parfait, ce germe est la semence et l'œuf, qui renferment déjà implicitement ( et comme *différentielle* ) *le type* de l'être qui, pour se développer, n'attend que l'acte d'*intégration*.

La génération n'est pas une simple puissance mécanique ou dynamique, puisque dans ces puissances la nature ne présente jamais dans la partie, le reflet du tout, ce qui ne peut avoir lieu que pour le principe *indifférentiant*, qui s'empare également de ce qui est *libre* et de ce qui est *nécessaire*.

8° Le principe vital est conservateur. Ce qui résulte de la nature, de l'indifférence, qui ne souffre pas de grandes perturbations ; c'est lui qui répare ce qui s'altère, qui lie ce qui s'est séparé, qui évacue le superflu (*vis medicatrix*.)

Ces propriétés générales, qui toutes dérivent

de la nature, de l'*indifférence*, se manifestent dans les principaux phénomènes, et peuvent s'appliquer à la théorie du magnétisme.

*( La suite au prochain Numéro. )*

**BIBLIOTHÈQUE**

**DU**

**MAGNÉTISME ANIMAL.**





# BIBLIOTHÈQUE

DU

## MAGNÉTISME ANIMAL,

*Par MM. les Membres de la  
Société du Magnétisme*

---

*Spes boni.*

TOME DEUXIÈME.

●●●●●●●●●●●●●●●●

*J. G. Dentu, Libraire, 13<sup>18</sup>/<sub>17</sub> rue des Petits-Augustins.*

PARIS,

J. G. DENTU, IMPRIMEUR - LIBRAIRE,  
rue des Petits-Augustins, n° 5 (ancien hôtel de Persan).

1817.



# MÉMOIRES

DES MEMBRES CORRESPONDANS.

*Extrait du journal des traitemens de M. Masson  
d'Autume.*

Si les phénomènes infiniment variés que présente le somnambulisme magnétique, sont presque toujours extrêmement intéressans pour tout observateur attentif et curieux ; si l'on aime à les suivre et à les observer dans des êtres simples et livrés aux seules impulsions de la nature, il n'est pas moins satisfaisant , quoique beaucoup plus rare, de rencontrer ces mêmes phénomènes, ou du moins des phénomènes analogues ou semblables, dans des individus qui , réunissant à beaucoup d'esprit naturel la culture que donnent l'éducation , l'usage du monde et la lecture , y joignent encore le talent et l'habitude de rendre toutes leurs idées avec clarté et précision.

Tels sont les avantages que nous avons été assez heureux de trouver réunis dans la personne de mademoiselle L\*\*\*, qui a été le sujet

du traitement magnétique dont on va lire le journal.

Mademoiselle L\*\*\*, âgée de trente-quatre ans, après avoir consulté différens médecins sur une humeur qui, depuis le mois de juillet 1785, prenait issue par le nombril ; après avoir tenté sans succès différens remèdes, se voyant réduite à mettre toute son espérance dans un cautère au bras, qui aurait pu la soulager sans la guérir ; étant d'ailleurs sujette à de fréquentes attaques de nerfs, vint à notre traitement le 18 février 1786. Elle fut mise en rapport avec une somnambule nommée Thérèse, qui lui conseilla de suivre le magnétisme, dont elle avait grand besoin, et de revenir le lendemain.

Le lendemain 19, Thérèse dit à mademoiselle L\*\*\* qu'elle serait somnambule dans un mois, si elle était magnétisée assidûment ; que son somnambulisme serait retardé d'autant de jours qu'elle aurait manqué de fois à être magnétisée. Elle lui a prescrit un régime, et sur-tout de boire de l'eau magnétisée. Elle m'a dit, en son absence, qu'elle avait une quantité considérable d'humeurs âcres répandues dans l'intérieur de son corps ; que ces humeurs s'étant mêlées dans le sang, l'avaient appauvri et dénaturé ; qu'il se trouvait dans le moment de la matière amassée

dans le boyau ombilical, de la longueur au moins de trois pouces (1). Les nerfs, m'ajouta-t-elle, sont aussi très-susceptibles; mais avec de la constance et de l'exactitude à suivre le magnétisme et les remèdes que j'indiquerai, la guérison est certaine.

Du 20 février au 3 mars, mademoiselle L\*\*\* a suivi le traitement exactement deux fois par jour, sans rien éprouver de remarquable et sans avoir pris aucun remède que de l'eau magnétisée, et trois fois par jour, par les conseils de Thérèse, un gobelet d'eau dans lequel on avait mis une cuillerée à café de sirop de guimauve, et six gouttes d'eau de fleurs d'orange.

Le samedi 4 mars, Thérèse ordonna à mademoiselle L\*\*\*, et lui plaça elle-même, dans l'état de somnambulisme, un emplâtre sur la région ombilicale, composé de camphre, de poix blanche et de coton musqué, dont l'effet devait être de diviser l'humeur pour en favoriser l'évacuation par le bas.

Du 5 au 8 mars, rien de nouveau; même traitement, même régime.

(1) Cette humeur a été qualifiée par deux habiles médecins d'humeur dartreuse intérieure, et se portait sur différentes parties du corps, quand elle cessait de fluër par le nombril.

Le 9 mars, Thérèse, dans l'état de somnambule, me dit que le camphre commençait à faire son effet; que l'humeur amassée dans le boyau ombilical prenait son issue par le bas.

Du 10 au 18 mars, rien de remarquable, sinon que le sommeil semblait augmenter un peu, mais était interrompu au moindre bruit.

Le 19 mars, après-dîner, mademoiselle L\*\*\* a dormi du sommeil magnétique, s'il faut en croire Thérèse, pendant cinq minutes en deux fois, ayant été réveillée par le bruit de deux trompettes qui sonnaient sous les fenêtres.

Les 20 et 21 mars, les sommeils ont été fort irréguliers.

Le 22, mademoiselle L\*\*\* m'ayant fait dire qu'elle était incommodée et souffrante au point de ne pas sortir de chez elle, je m'y transportai, ainsi que Thérèse, qui me dit, aussitôt qu'elle fut dans l'état magnétique, que les douleurs que ressentait mademoiselle L\*\*\* étaient causées par les humeurs qui se détachaient pour s'évacuer, tant par un dévoiement déjà commencé, que par la voie des règles, qu'elle aurait la nuit suivante. Elle lui ordonna de prendre dans la journée une infusion de bourrache, de côtes de bettes et de saignette, bouillies pendant six minutes, et magnétisée.

Du 23 mars au 6 avril, rien de nouveau ; les sommeils ont été courts et irréguliers.

Le 7 avril, mademoiselle L\*\*\*, par les conseils de Thérèse, a commencé l'usage d'un bouillon qui doit purifier son sang très-dépravé et très-appauvri ; il est composé comme il suit : quinze écrevisses bien pilées, une poignée de feuilles de petite sauge dans deux pintes d'eau réduites par le feu à une pinte et demie. Elle doit en boire un verre le matin à jeun, et un en se couchant.

Du 8 avril au 3 mai, même conduite, même régime ; les sommeils augmentaient sensiblement, étaient plus calmes et plus profonds.

Le 4 mai, pour la première fois, mademoiselle L\*\*\*, pendant ses sommeils du matin et de l'après-dîner, a parlé, a bu, a agi, sans se ressouvenir de ce qui s'était passé.

Le 5 et le 6 mai, même sommeil magnétique bien caractérisé, soir et matin, d'une heure et une heure et demie : elle a eu, dans cet état, des maux de cœur ; elle a même vomi une fois des glaires ; mais souvent elle a eu de la gaieté, et a causé avec plaisir avec plusieurs personnes présentes, sur-tout avec mon frère, le chevalier D.....

Le 7 mai, son sommeil fut moins profond,

ayant eu de fréquens maux de cœur pendant les deux séances du matin et de l'après-midi.

Le 8 mai au matin, durant son sommeil, mademoiselle L\*\*\* a commencé à sentir et à pressentir son état; elle a dit qu'elle avait de la fièvre, qui durerait jusqu'à deux heures après-midi; qu'il fallait qu'elle continuât son bouillon d'écrevisses, au moins jusqu'au 20 juin. Elle a ajouté: Vous aurez beaucoup de peine à m'endormir ce soir; il faudra me donner deux verres d'eau avec du sirop de vinaigre. J'aurai des toux convulsives, et je vous prierai de me réveiller. — Vous commencez donc, lui ai-je dit, à voir votre état? — Non, a-t-elle répondu, je ne vois pas, mais je sens. Je ne peux vous décrire l'état où je me trouve: les expressions me manquent. Il me semble que je suis bien loin de l'endroit où vous m'avez endormie; mais je suis bien certaine que tout ce que je vous ai dit arrivera: je le sens là (montrant le plexus stomacal).

Après-dîner, tout s'est effectué comme elle l'avait annoncé. Elle a dit que la fièvre l'avait reprise, qu'elle durerait jusqu'à quatre heures et demie, que je la réveillerais pour lors, et qu'elle irait à la garde-robe, avec le dévoiement, comme le matin. A son réveil, je lui ai donné une clef dont elle a compris l'usage,



mais a paru fort étonnée. Rendormie, elle m'a assuré que le reste du jour elle serait gaie, aurait de l'appétit et dormirait bien.

Le 9 mai, à neuf heures et demie du matin, mademoiselle L\*\*\* ayant été mise en crise magnétique en présence de madame sa mère, de M. H..... et de M. le baron de C....., a marqué beaucoup de sensibilité et d'attachement à madame sa mère ; ensuite m'a dit qu'elle pressentait une crise violente pour le 23 du mois, et m'a dicté ce qui suit :

« Le 23 de ce mois, à neuf heures du matin, vous me magnétiserez ; je dormirai tranquillement pendant vingt minutes ; au commencement de la vingt-unième minute, la crise commencera par une douleur affreuse, à l'estomac, qui sera successivement plus ou moins violente, et qui ne me quittera pas jusqu'à une heure et demie après-midi ; peu de temps après la crise commencée, aux douleurs de l'estomac se joindra un violent mal de tête qui durera un quart-d'heure ; au mal de tête succéderont des douleurs violentes à la matrice, qui dureront aussi un quart-d'heure, pour lequel temps il faudra préparer de l'eau tiède avec du cerfeuil ; ensuite la crise deviendra générale, et j'éprouverai des convulsions dans toutes les parties du corps,

qui ne finiront qu'à une heure et demie précise. Le 23 après-dîner, et le 24 au matin, je deviendrai somnambule facilement, et en peu de temps; il sera même nécessaire, pour ma santé, de me mettre dans l'état magnétique; mais une fois que vous m'aurez ouvert les yeux dans la séance du 24, vous ne pourrez jamais parvenir à m'endormir, et il sera inutile dorénavant de me magnétiser.

« J'aurai toujours les nerfs fort sensibles, je serai toujours sujette aux peurs; je ne vois rien qui puisse me guérir de cette susceptibilité. Je continuerai l'usage du bouillon d'écrevisses et de sauge que m'a ordonné Thérèse; je ne peux trop lui dire combien je suis reconnaissante des obligations que je lui ai de me l'avoir indiqué; je sens, dans l'état où je suis, que c'est la seule chose qui ait pu me purifier le sang; je continuerai ce bouillon jusqu'au 20 juin; je mettrai encore deux fois le petit emplâtre de camphre, aussi ordonné par Thérèse; et, passé le 20 juin, je serai entièrement débarrassée de l'humeur qui me tourmentait depuis près d'un an, en se portant successivement sur différentes parties de mon corps. Mon sang sera parfaitement purifié. D'ici au 25, je m'occuperai pendant mes sommeils des moyens à employer, s'il est

possible, pour rendre ma crise moins pénible, et je vous ferai part de tout ce que je verrai pour me soulager. Je suis sûre, comme de mon existence, que tout ce que je viens de dire arrivera exactement et à la lettre, comme je viens de le détailler. »

Mademoiselle L\*\*\*, pendant son sommeil de l'après-dîner, en présence de monsieur son père, de M. et madame A..., de M. le baron de C....., M. de F....., officier d'artillerie, et du chevalier D....., a demandé qu'on la laissât tranquille un moment pour réfléchir à ce qui devait se passer dans sa crise du 23 mai, et aux moyens qu'on pourrait employer pour la soulager ; j'ai demandé et obtenu beaucoup de silence pour qu'elle ne soit point détournée de son application. ( Il faut remarquer que mademoiselle L\*\*\* entend tout le monde sans établir de rapport, ce qui n'arrive pas ordinairement aux somnambules ; mais chaque somnambule offre des phénomènes différens. ) Après quelque temps de réflexion, elle a dit :

« Le mardi 23 mai, dans le temps que durera ma crise, j'aurai quatre faiblesses ou spasmes, pendant lesquelles il faudra me mettre dans l'état de somnambulisme ; pour cela, on me magnétisera dès le premier instant qu'elles commen-

ceront. La première viendra après le quart-d'heure du grand mal de tête ; elle durera vingt-deux minutes ; il faudra me réveiller exactement après la vingt - deuxième minute expirée. La seconde faiblesse sera après la crise de la matrice , et durera vingt-deux minutes ; il faudra me réveiller comme à l'autre. La troisième aura lieu à midi sonnant , durera le même temps ; même réveil. Cinq minutes après viendra la quatrième et dernière faiblesse ; même durée , même conduite. La fin de la crise arrivera à une heure et demie précise ; ces quatre faiblesses ou spasmes seront des momens de repos que se donnera la nature affaissée , pour pouvoir supporter les douleurs atroces qui doivent les suivre. »

Elle a demandé ensuite qu'on ne lui fit plus de questions sur sa crise , dont elle paraissait s'effrayer beaucoup ; elle a même versé des larmes en en parlant.

Le 10 mai , dans la séance du matin , ayant demandé à mademoiselle L\*\*\* en crise magnétique , ce qui serait arrivé si elle n'avait pas été magnétisée , et si Thérèse , en somnambule , ne lui avait pas donné des soins et des avis , m'a répondu que je la faisais réfléchir sur un objet auquel elle n'avait point encore pensé ; puis

après quelques momens de réflexion, m'a dit d'un ton ferme :

« Monsieur, sans le magnétisme, sans les bouillons d'écrevisses et de sauge, et sans l'emplâtre de camphre que m'a prescrit Thérèse, dans dix-huit mois, l'humeur, qui faisait des ravages successivement dans différentes parties de mon corps, serait tombée sur la matrice, y aurait formé cinq ulcères qui seraient devenus incurables, et je serais morte, peu de temps après, dans les tourmens les plus affreux ; je ne peux trop remercier Thérèse, et trop répéter que je lui dois la vie ; elle m'a indiqué les seuls remèdes qui pouvaient me tirer d'affaire (1)..... J'ai cru, et je crois encore, dans l'état naturel, que j'ai la poitrine mauvaise ; il n'en est rien ; au contraire, je l'ai excellente : les toux convulsives et fréquentes que j'ai eues provenaient uniquement de l'estomac..... Je chercherai quelques moyens de diminuer la violence des douleurs que je dois endurer dans ma crise du 22 ; je ne les vois pas encore, mais je ne suis pas sans espérance d'en trouver. »

---

(1) M<sup>lle</sup> L\*\*\* a répété la même chose en présence de Thérèse éveillée, qui ouvrait de grands yeux et marquait un étonnement difficile à peindre.

Le 11, mademoiselle L\*\*\* a changé plusieurs choses à son régime, et s'est fort occupée des moyens de soulager les douleurs de la crise qu'elle aura le 23.

Le 12, elle m'a dicté, en présence de mademoiselle sa sœur, de mesdames de F... et A..., et de MM. de la B..... de P..... du P..... M..... (son médecin de confiance), et le Ch. D'....., l'infusion suivante :

« Mettez dans une pinte d'eau une once de miel, une pincée de fleurs d'althée, autant de fleurs de violettes doubles, quelques zestes de citron frais, une poignée de fleurs de mauve; faites-les bouillir pendant cinq minutes. Lorsque ma crise commencera, j'aurai des douleurs affreuses à l'estomac; je demanderai de l'eau tiède; il faudra alors me donner de cette infusion, insister malgré la répugnance que j'ai pour le miel, et m'en faire prendre de demi quart-d'heure en demi quart-d'heure.

« Le cataplasme suivant appliqué sur le creux de l'estomac, me soulagera beaucoup : prenez plein les deux mains de graine de lin, qu'on fera bouillir dans un quart de pinte d'eau jusqu'à siccité, et qu'après on pilera bien; étendez sur un morceau de serge, et appliquez immédiatement la graine de lin sur l'estomac.

« Je ne veux aucun autre témoin, pendant ma crise, que les personnes qui me sont absolument nécessaires ; ma sœur, M. M.... (son médecin), et vous, monsieur. Je serai fort aise, a-t-elle dit à M. M...., d'avoir votre avis sur ce que je viens d'indiquer pour mon soulagement. »

Le docteur ayant approuvé, et même applaudi aux moyens qu'elle indiquait pour diminuer les douleurs, un air de tranquillité et de sécurité a remplacé l'air d'application et d'inquiétude peint sur le visage de la malade.

Pendant les séances des 13, 14, 15 et 16, mademoiselle L\*\*\* s'est ordonné un régime convenable à sa situation pour le moment, et a prévu qu'elle ne pourrait se dispenser de prendre douze bains, qu'elle commencerait dans quelques jours, ainsi que du petit-lait, dont elle prendrait trois verres pendant le temps qu'elle serait dans son bain, dont la chaleur sera du vingt-quatre au vingt-cinquième degré du thermomètre. Elle a souvent parlé gaîment avec diverses personnes.

Le 17, elle m'a annoncé qu'elle serait plus clairvoyante après sa crise qu'elle ne l'est actuellement, et remet en conséquence aux deux séances du 23, après-dîner, et du 24, à me

parler du régime nécessaire, tant pour le temps de sa convalescence que pour le reste de sa vie.

Le 18, elle a parlé d'une peur qu'elle avait eue la veille, et qui lui avait fait une telle révolution ; qu'elle lui avait procuré, au bout d'une demi-heure, ses règles, qu'elle ne devait avoir que le 21 ; elle s'est réjouie d'en être débarrassée pour le 23, jour de la forte crise.

Le 19, lui ayant demandé combien il aurait fallu de temps pour sa guérison, si elle n'était pas devenue somnambule, m'a répondu, après y avoir réfléchi pendant plusieurs minutes, qu'elle n'aurait eu lieu qu'au 28 septembre prochain.

Le 20 mai, après-dîner, elle a passé cinq heures dans l'état de somnambule, et pendant cette séance, m'a dicté ce qui suit pour ajouter au cataplasme de graine de lin :

« Prenez trois racines de guimauve, que l'on fera bouillir dans un peu plus du quart d'une pinte d'eau pendant cinq minutes, et l'on en retirera les racines. On mettra dans cette eau deux fortes poignées de poirée, puis de la graine de lin renfermée dans un petit sac de toile ; on la laissera devant le feu jusqu'à siccité ; ensuite on pilera bien le résidu, que l'on étendra sur de la flanelle, ce qui composera le cataplasme. »

Elle m'a prié de ne pas oublier de mettre par



écrit que si par la suite elle vient à éprouver des toux convulsives, elle fera très-bien de prendre des bouillons de mou de veau et de chou rouge; que ce bouillon lui ayant été ordonné par un professeur en médecine, qui lui supposait la poitrine affectée, lui avait fait un bien infini à l'estomac, d'où provenaient ses toux. « Il serait bien à souhaiter, a-t-elle ajouté, que les erreurs en médecine aient toujours un résultat aussi heureux. »

Le 21, dans la séance du matin, mademoiselle L\*\*\* a eu une colique qu'elle a annoncé devoir durer six minutes; m'a prié de la magnétiser à l'estomac : peu de temps après, a dit d'un ton gai qu'elle en était quitte : j'ai vérifié à ma montre la justesse de cette annonce. Dans la séance de l'après - dîner, après avoir encore éprouvé des douleurs de colique, m'a demandé avec vivacité de prendre ce qu'il faut pour écrire, et m'a dicté ce qui suit :

« Une petite poignée de cerfeuil, autant de bourrache, quatre grains de nitre; mettre bouillir dans la valeur de quatre verres d'eau réduits à trois. J'en prendrai demain matin, en somnambule, un verre à neuf heures et demie, un second à dix heures et un quart, et un troisième à onze heures. Il est fort heureux pour moi,

a-t-elle ajouté, de pouvoir parer à temps à un mal que je viens d'apercevoir : ce sont encore des humeurs qui s'amassent dans le boyau ombical ; mais je m'y prends fort à propos ; je ne leur laisserai pas le temps de faire du ravage.....

Il faudra m'endormir ce soir à huit heures chez moi, pour que je puisse examiner les progrès de cette humeur, et pour détailler en présence de ma sœur, les différentes choses dont j'aurai besoin pendant ma crise du 23. Connaissant son exactitude, je la prierai de préparer elle-même mon infusion et le cataplasme que j'ai indiqué pour diminuer mes douleurs. »

Durant cette séance et plusieurs des précédentes, elle s'est prescrit divers remèdes et précautions à prendre dans la suite pour sa santé, et plusieurs fois elle a entendu madame de M... et M. R.... toucher du forte-piano, avec un plaisir qui, suivant elle, ne peut se comparer à celui que lui fait éprouver cet instrument, dans l'état ordinaire.

Pour suivre le renseignement de ma malade, elle a été mise en crise magnétique vers les huit heures du soir, et elle a dicté une seconde fois les différentes choses qui pourraient la soulager le 23, en présence de mademoiselle sa sœur et de différentes personnes qui soupaient chez

madame sa mère. Avant le réveil, je m'informai si elle jugeait à propos d'être magnétisée et endormie après souper.

« C'est selon, m'a-t-elle répondu ; si je souffre, il faudra me magnétiser ; si au contraire je ne souffre pas , ce sera chose inutile. Observez-moi pendant le souper : si je porte la main sur mon estomac , c'est une preuve que je souffre, et il faudra m'endormir. »

Ayant remarqué que mademoiselle L\*\*\* souffrait, par le moyen qu'elle m'avait indiqué elle-même, je la fis entrer dans l'état magnétique. A peine les yeux sont fermés, qu'elle me remercia beaucoup de l'avoir endormie ; ensuite, après quelques momens d'une grande attention, a paru s'effrayer de ce qu'elle voyait à la hauteur de son nombril.

« Ah ! mon Dieu, s'est-elle écriée en frappant du pied, quels progrès cela a fait en peu de temps ! quelle quantité de matières s'accumasse !.... Il faut absolument, a-t-elle ajouté, que je prenne demain matin, à huit heures, deux lavemens, moitié petit-lait, moitié eau tiède : cela ne vous empêchera pas, monsieur, de me faire prendre, aux heures indiquées, les trois verres de l'infusion de cerfeuil et de bourrache, avec quatre grains de nitre. Thérèse re-

nouvellera mon emplâtre de camphre, et j'espère que, moyennant ces précautions, tout ira bien.... Au nom de Dieu, monsieur, n'allez pas perdre la tête; ne m'abandonnez pas pendant ma crise, je serais perdue. Puis s'adressant à mademoiselle sa sœur : je vous ferai bien de la peine, ma sœur, mais vous m'êtes absolument nécessaire; il m'est impossible de me passer de vous. »

Après s'être effrayée et rassurée successivement, et à différentes reprises, sur sa crise du 23, a demandé d'être réveillée. Ces deux séances se sont passées en présence des personnes qui soupaient chez M. L..., M. et madame A..., M., madame et mademoiselle L\*\*\*, la cadette. M. B... a été présent à la séance de l'avant-souper.

Le 22, mademoiselle L\*\*\* vint au traitement à neuf heures du matin, me dit en arrivant qu'elle était parfaitement contente de l'effet de ses deux lavemens, qui l'avaient débarrassée de matières qui paraissaient moitié bile et moitié glaires. A peine entrée dans l'état magnétique; elle me dit que les lavemens avaient entraîné l'humeur qu'elle avait aperçue hier, et que l'infusion qu'elle allait prendre acheverait de nettoyer; a conversé fort gaîment avec différentes

personnes, entr'autres avec mon frère le chevalier D'.....

Après-dîner, étant arrivée au traitement avec un grand mal de tête qu'elle a eu le reste de la journée, m'a dit, pendant son sommeil, que c'était un avant-coureur du mal affreux qu'elle ressentirait demain à la tête pendant un quart-d'heure ; m'a recommandé d'aller exactement la magnétiser à neuf heures du matin ; m'a répété qu'elle serait somnambule pendant vingt minutes avec assez de tranquillité ; qu'ensuite le mal d'estomac commencerait, mais qu'elle pourrait encore, malgré de grandes douleurs, rester dans l'état magnétique pendant douze minutes, et que, pendant ce temps-là, on lui donnerait de l'infusion préparée par mademoiselle sa sœur, pour juger si elle était faite comme elle l'avait indiqué, et voir en même temps l'effet qu'elle produirait pour calmer ses douleurs d'estomac.

A dix heures et demie du soir, a été endormie chez une dame de ses amies, chez qui j'avais soupé avec elle. A peine dans l'état magnétique, s'est effrayée de voir encore de la matière s'amasser près du nombril.

« Il faut absolument, a-t-elle dit vivement, que je prenne demain matin une médecine. Après quelques minutes de réflexion, a dit avec

vivacité : Il est inutile d'évacuer cette humeur avant ma crise de demain 23. J'ai besoin de toutes mes forces pour pouvoir résister à la violence du mal qui m'attend; d'ailleurs, je verrai beaucoup mieux après où en seront les progrès de cette humeur, et j'indiquerai plus sûrement les moyens de les arrêter. »

A parlé avec des signes de terreur de ce qu'elle devait endurer le lendemain. « N'allez pas perdre la tête, m'a-t-elle répété plusieurs fois; je souffrirai horriblement. » Ensuite m'a prié de l'avertir d'ôter son camphre en se couchant, et de lui ouvrir les yeux.

Le 23, m'étant rendu chez mademoiselle L\*\*\* un peu avant neuf heures, je l'ai magnétisée à neuf heures précises; un instant après, elle est entrée dans l'état magnétique : de la tranquillité pendant vingt minutes; la crise a commencé à la vingt-unième minute par un violent mal d'estomac; elle est restée encore douze minutes en somnambule, chose convenue la veille, pour voir l'effet de l'infusion ordonnée, qu'elle a trouvée faite avec exactitude; a demandé à être réveillée; en ouvrant les yeux, est effrayée de la crise de l'estomac, comme celle qu'elle redoute le plus (1); a bu souvent

---

(1) M<sup>lle</sup> L\*\*\* a eu trois fois dans sa vie des crises à

de l'infusion, et a dit en être infiniment soulagée; la neuvième minute après son réveil, la crise dans la tête s'est jointe aux douleurs de l'estomac, et a duré un quart-d'heure; ensuite la faiblesse ou le spasme annoncé de vingt-deux minutes et passé dans l'état de somnambule, suivant sa demande. Au réveil, on a appliqué sur l'estomac le cataplasme, qui a diminué sensiblement les douleurs. La crise de l'estomac a existé seule pendant quatorze minutes; ensuite est arrivée la crise de la matrice, qui a duré un quart-d'heure, puis une seconde faiblesse de vingt-deux minutes, pendant laquelle elle a demandé à être mise sur son lit : elle a été endormie comme pendant la première. Au réveil, est survenue une crise générale qui a commencé par les jambes, ensuite les bras, puis a gagné toutes les parties du corps, avec battement convulsif dans les yeux; repos de sept minutes (1). Alors est survenu un nouveau tremblement dans les bras; ensuite la langue comme paralysée, provenant de la tension des nerfs du cou. Après

---

peu près semblables, mais beaucoup moins longues, et qui chaque fois l'ont mise à deux doigts du tombeau.

(1) Pendant les repos même, la crise de l'estomac n'a pas cessé, mais a été moins violente.

a succédé un délire de vingt minutes, pendant lequel elle a demandé à mademoiselle sa sœur de l'eau de vie, puis de l'eau fraîche : elle a répété plus de quarante fois sans interruption : *Donnez-moi de l'eau fraîche*. Après le délire, sept minutes de repos; ensuite mal au cou, et envie de vomir, puis un rire convulsif de six minutes, et la toux convulsive de quatre minutes; puis un repos de sept minutes. Un tremblement l'a reprise dans les jambes, s'est communiqué à tout le corps, a duré six minutes, et a été suivi d'un mal au cœur, qui a précédé la troisième, laquelle a commencé à onze heures trente-deux minutes, au lieu de midi, comme il était annoncé (1). Cette troisième faiblesse a duré le même temps que les précédentes, et s'est passée de même dans l'état de somnambulisme. Au réveil, les trois crises réunies de la tête, de l'estomac et de la matrice, ont recommencé toutes à la fois de la manière la plus violente, et ont arraché à la malade les cris les plus aigus : cette crise heureusement n'a duré que cinq minutes; enfin, la quatrième et

---

(1) L'excellent effet de l'infusion et du cataplasme a avancé la troisième faiblesse d'environ une demi-heure, ce qui a diminué d'autant de temps les grandes douleurs.



dernière faiblesse, qui a duré vingt-deux minutes, et s'est passée exactement comme les trois précédentes. Au réveil, la crise est allée en diminuant jusqu'à une heure et demie précise : alors mademoiselle L\*\*\* n'a plus éprouvé aucune douleur, il ne lui est resté que beaucoup de faiblesse.

Pendant le dernier sommeil, la malade m'a recommandé expressément de l'engager à se coucher à une heure et demie, en prenant toutes les précautions possibles pour l'empêcher de prendre du froid, « parce que, m'a-t-elle ajouté, les pores étant ouverts par un effet de la violence de la crise, je serais susceptible de la plus légère impression de l'air, au point d'être chargée de rhumatismes le reste de ma vie..... Je dînerai de bon appétit, et comme à l'ordinaire. »

Après-dîner, elle était d'un bien-être, d'une gaieté extrême ; elle a reçu plusieurs visites, et beaucoup parlé avec plusieurs de ses amis ou connaissances, et peut-être trop pour son état.

A quatre heures après-midi, après avoir mis mademoiselle L\*\*\* en crise magnétique, elle m'a dit que tout allait au-delà de ses espérances, que sa crise avait opéré chez elle la révolution la plus avantageuse ; m'a témoigné

en même temps un véritable chagrin de ne plus être somnambule par la suite, regardant comme un grand malheur de n'avoir pas cette ressource pour sa santé. A cinq heures et demie, m'a demandé de sortir de l'état magnétique : elle y est rentrée à huit heures, et m'a parlé alors de sa crise qui l'a fort agitée.

« Monsieur, m'a-t-elle dit, je crains une inflammation dans la poitrine; depuis six heures du soir, la chaleur de mon sang est augmentée de trois degrés. Il est nécessaire de commencer, après-demain, les bains et le petit-lait, et d'interrompre les bouillons d'écrevisses et de sauge, qui m'échaufferaient trop dans ce moment, mais que je continuerai encore pendant quinze jours après mes bains finis; ils me sont nécessaires pour achever de purifier le sang.... Ne vous affectez point de ce que je pressens relativement à ma santé; j'espère que la nuit pourra me calmer, et que demain, le matin, j'aurai de meilleures nouvelles à vous apprendre. Je désire, demain le matin, avoir une conversation avec le docteur M... sur ma situation... Souvenez-vous qu'il y a sept jours que je vous ai parlé de mes craintes au sujet de cette inflammation de poitrine, que je redoutais à la suite de ma crise. »

( Je m'en suis rappelé alors très-parfaitement, mais j'avais oublié d'en tenir note sur mon journal ).

Le 24 mai, mademoiselle L\*\*\* voulut venir dans la salle de mon traitement, entra dans l'état magnétique à neuf heures et un quart du matin. Après avoir réfléchi pendant plusieurs minutes, a dit avec un air d'inquiétude :

« Il est très-possible qu'il survienne, d'ici à trois jours, une inflammation dans la poitrine; si les bains, le petit-lait et d'autres adoucissans, ne peuvent prévenir cette inflammation, elle s'annoncera dimanche matin par une fièvre violente. » Et s'adressant à M. H.... : « Vous voudrez bien, monsieur, me voir tous les jours d'ici à ce temps-là; si la fièvre survient, il faudra, sans perdre de temps, faire deux légères saignées à six heures d'intervalle; me donner, de quart-d'heure en quart-d'heure, la boisson suivante : Une bonne poignée d'avoine, qu'on mettra bouillir dans une pinte d'eau jusqu'à ce qu'elle soit crevée, passer cette eau dans un linge, et y faire infuser une bonne poignée de fleurs d'althéa; prendre cette infusion avec un peu de sirop de guimauve. De trois heures en trois heures, il faudra me donner un bouillon ordinaire, coupé avec un tiers d'eau. Au sur-

plus, monsieur, je m'en rapporte entièrement à vos connaissances; mais je vous préviens qu'il sera nécessaire d'employer, dans les quatre premiers jours, les moyens curatifs que vous jugerez convenir; le cinquième jour, ils seraient inutiles, le mal aurait fait trop de progrès. Je vous laisse le maître d'appeler quel médecin vous jugerez à propos pour votre satisfaction particulière, et de prendre toutes les précautions jugées convenables, pour qu'un malheureux accident ne soit point imputé au magnétisme, sans le secours duquel je serais morte indubitablement dans dix-huit mois, et dans des convulsions affreuses, comme je l'ai expliqué précédemment. L'effervescence de mon sang est une suite de ma crise, et un effet des remèdes qui ont purifié ce sang; *mais, sans cette crise et sans ces remèdes, je ne pouvais guérir....* Il ne faut pas me faire sortir de l'état magnétique avant huit heures du soir, parce qu'à six heures se fera la révolution des vingt-quatre heures, et je jugerai alors, avec sûreté, des effets en bien ou en mal qui doivent suivre cette effervescence de mon sang. »

A onze heures, elle a demandé dans une cuillerée de lait frais, quatre gouttes de sirop de guimauve, a dit que cela lui adoucissait la poi-

trine, et en a pris ainsi six cuillerées de dix minutes en dix minutes. Le reste de la journée, a bu souvent de l'eau magnétisée, coupée avec deux cuillerées de lait pour un verre. Elle a diné avec moi dans l'état de somnambule, avec du veau froid et de la salade faite avec peu de vinaigre et sans poivre, comme elle l'avait demandé. Elle s'est ordonné de commencer demain ses bains, à sept heures du matin, de les prendre au vingt-cinquième degré, et d'y rester cinq quarts-d'heure; le reste de la soirée, elle s'est beaucoup occupée de son état de santé, présent et futur, a prescrit avec le plus grand détail divers remèdes, comme bains, petit-lait, purgatifs, lavemens, etc. D'ici à la fin de juin, indiquant les jours, les heures et les changemens à faire, suivant les évènements dont elle prévoyait la possibilité; s'est indiqué un régime à suivre, et plusieurs choses à éviter (1), non seulement pour cette époque, mais encore pour le reste de sa vie, avec beaucoup de discernement et la plus grande sagacité. Elle a été souffrante et languissante une grande partie de cette

---

(1) Entr'autres le café à la crème, que M<sup>lle</sup> L\*\*\* aime beaucoup, et dont elle faisait ci-devant un usage habituel.

après-dîner ; elle a même eu des maux de cœur : mais six heures sonnaient à peine , lorsque nous tendant la main avec un air de sécurité et de contentement , elle nous a dit à MM. le baron de C..., le docteur M..., le chevalier D'... et moi :

« Mes amis , soyez tranquilles , tout ira bien ; l'évènement sinistre que je craignais n'aura pas lieu ; la révolution se fait en ce moment , elle se fait en bien , et se manifeste par une transpiration générale et abondante , tandis que j'avais , il n'y a qu'un moment , les extrémités glacées ( ce qu'elle nous a prouvé en nous faisant toucher ses mains ). Je réponds de tout à présent , pourvu que je suive exactement tout ce que j'ai prescrit..... »

Elle a indiqué ensuite quelques changemens au bouillon d'écrevisses , qu'elle doit prendre plus faible et moins long-temps.

Dans cette journée , elle a donné des preuves d'une clairvoyance par le plexus solaire , bien rare parmi les meilleurs somnambules , et elle est convenue qu'elle avait dissimulé souvent sa clairvoyance dans ses sommeils précédens , redoutant les expériences et les questions indiscrètes des curieux , et voulant s'occuper de son état présent et futur , sachant que ce jour était celui de son dernier sommeil.

Elle a soupé comme elle avait dîné, et a désiré passer la nuit dans l'état magnétique, et prendre son premier bain, dans cet état, pour voir l'effet qu'il doit faire sur son sang. A onze heures, elle a été reconduite chez elle par M. et madame A....., le chevalier D'..... et moi, et s'est couchée à son ordinaire.

Le jeudi 25 mai, je me suis rendu à sept heures chez mademoiselle L\*\*\*, que j'ai trouvée dans l'état magnétique : elle m'a dit s'être occupée toute la nuit à chercher un moyen qui pût la rendre encore somnambule pendant sa convalescence, mais que c'était une chose impossible ; ce qui lui fait beaucoup de peine. Elle s'est mise dans son bain à sept heures et demie, y a resté cinq quarts-d'heure, prescrivant tout ce qu'elle devait prendre et faire pour ce moment et pour les jours suivans.

Elle s'est plainte d'une douleur de rhumatisme dans le bras droit, pour l'avoir tenu trop long-temps hors du lit, le 23, après sa grande crise, et s'est ordonné, pour la soulager, des frictions avec de l'eau de Cologne et de la flanelle. Ensuite, après un assez long temps de réflexion, elle m'a dit : Monsieur, écrivez, je vous prie, et a dicté ce qui suit :

« Ma convalescence sera longue, même dou-

loureuse, et demande les plus grands ménagemens ; mais en suivant exactement les remèdes prescrits, la guérison est certaine, c'est-à-dire, l'humeur qui me tourmentait sera entièrement détruite, et les crises nerveuses entièrement dans l'oubli, à moins d'une frayeur considérable : ce qui les renouvellerait pour le moment seulement. Je ne serai point exempte de tous les petits malaises que la faiblesse de ma constitution seule peut produire ; mais ce que j'atteste, c'est que l'humeur que je redoutais, et dont j'ai détaillé les suites funestes, est entièrement dissipée. Je dois ce bonheur au magnétisme, à la clairvoyance de ma chère Thérèse et aux soins assidus et précieux de M. M....., pour lequel ma reconnaissance ne connaît pas d'expression. »

Elle a cessé de dicter pour me dire, avec le ton de la gaieté et du contentement : « Monsieur, le bain me fait un bien infini ; il a déjà diminué d'un degré et demi la chaleur de mon sang ; je prévois qu'après-demain, il diminuera encore d'un degré et demi, de sorte qu'il sera au point où il était avant l'effervescence qui a commencé le 23 à six heures du soir. »

Elle m'a ensuite, ainsi que dans le reste de la journée, prescrit certains remèdes, certaines



précautions à suivre et choses à éviter, tant d'ici au 27 juin, époque où elle doit cesser tout remède, que pour le reste de sa vie; elle a confirmé ce qu'elle m'avait déjà dit, qu'elle ne serait jamais susceptible de l'état de somnambulisme, à moins qu'elle ne soit atteinte d'une maladie sérieuse, dont la durée fût au moins de trois mois; encore faudrait-il dans ce cas, beaucoup de temps pour que le magnétisme la rendît somnambule.

Au sortir du bain, elle a désiré venir dans la salle du traitement, qui est très à portée de chez elle, a dîné avec moi comme la veille; elle m'a renouvelé tous ses regrets de n'être plus susceptible de l'état où elle était, état de bonheur et de plaisir, où elle envisageait les objets sous une face bien différente qu'elle ne faisait étant dans l'état habituel; mais qu'elle regardait le repas qu'elle faisait avec moi comme celui qu'on ferait avec un véritable ami qui va partir pour un long voyage, et qu'on n'espère plus de revoir; elle m'a fait les adieux les plus touchans, les larmes aux yeux; et sur ce que je lui ai dit que nous ne nous quitterions point, que nous nous verrions souvent, elle a répété plusieurs fois : « O Dieu ! quelle différence ! dans l'état de veille, je ne vous vois point de

la même manière, et en quittant mon état actuel, je vais perdre un bon ami. »

A diverses reprises, dans l'après-dîner, elle a témoigné ses regrets de sortir de l'état de somnambule, et de le quitter pour la dernière fois. Je lui ai proposé de souper encore avec moi dans le même état, ce qu'elle a refusé, quoiqu'elle le désirât beaucoup, disant qu'elle ne prenait pas assez d'exercice dans cet état, et que cela l'échauffait trop. Vers les quatre heures et demie, elle m'a fait encore ses adieux, comme si elle ne devait jamais me revoir, toujours les larmes aux yeux ; en a encore chargé mon frère le chevalier, et de me parler des sentimens de reconnaissance qu'elle en conservera toute sa vie.

Enfin, à cinq heures et un quart, après l'avoir prié d'essuyer ses larmes, qui l'étonneraient sans doute à son réveil, n'ensachant pas la cause, je l'ai fait sortir de l'état magnétique où elle était depuis la veille à neuf heures et un quart du matin, et vraisemblablement pour la dernière fois de la vie. Elle a été fort étonnée d'abord de se trouver en bonnet de nuit, ensuite de me voir sans être coiffé ; elle croyait être au mercredi et non au jeudi. Petit à petit, et avec ménagement, je l'ai mise au fait de ce qui s'était

passé depuis trente-deux heures qu'avait duré son sommeil magnétique.

J'ai oublié de dire qu'avant son réveil, mademoiselle L\*\*\* a eu une longue conversation avec Thérèse, qui était aussi somnambule : elle lui a bien expliqué ce qu'elle voyait dans son intérieur ; et d'ici au 27 juin, époque où elle doit finir ses remèdes, Thérèse la verra souvent, et par là jugeant des effets, sera à même de la diriger et de lui faire prendre à temps ses bains, le petit-lait, deux purgatifs et son bouillon de sauge et d'écrevisses qu'elle s'est ordonné encore pour quinze jours après les bains, etc.

Le même soir, vers les dix heures, j'ai essayé de la magnétiser ; j'ai fait tout mon possible pour l'endormir, mais sans aucun succès.

Pendant cette séance, qui a duré trente-deux heures, et pendant quelques-unes des précédentes, mademoiselle L\*\*\* a été très-clairvoyante, excepté pour voir l'intérieur d'aucun autre malade, ayant annoncé depuis long-temps qu'elle n'en serait jamais susceptible. Elle a eu avec plusieurs de ses amis et amies des conversations particulières, et à quelques-uns a prouvé la clairvoyance de son état à des distances éloignées. Ce qui la rendait infiniment intéressante, c'était sur-tout sa facilité à bien s'exprimer et

à rendre ses idées avec clarté et précision. A toutes les demandes qu'on lui faisait, elle répondait avec réflexion, et toujours avec beaucoup de justesse et de sagacité ; elle a même écrit plusieurs fois, et très-lisiblement.

Nous allons rapporter quelques-unes de ses réponses, à cause de l'utilité dont elles peuvent être : nous en taillons d'autres qui tiennent à un ordre de choses si supérieures, qu'en les rapportant simplement et sans vouloir forcer la croyance de personne, on pourrait encore passer pour ridicule.

Mademoiselle L\*\*\*, interrogée sur les effets du magnétisme et sur son état de somnambulisme, a toujours répondu que le magnétisme était un bienfait du Tout-Puissant, pour lequel l'homme lui devait de nouvelles actions de grâces. Lorsqu'on la poussait de questions sur cette matière et sur d'autres, elle a répondu plus d'une fois : « Celui qui permet que je voie telle chose ou que je vous fasse telle réponse, ne me permet pas que je porte ma vue plus loin, et nous devons devant lui nous humilier et nous soumettre. »

Interrogée sur ce qu'elle pensait de l'effet des arbres dans le magnétisme, a répondu que rien n'était plus efficace pour hâter dans un malade

l'état de somnambulisme, et que, pour elle, par exemple, en supposant qu'il lui fallût vingt-deux jours du magnétisme ordinaire pour devenir somnambule, il ne lui faudrait que neuf jours pour le devenir, si elle était magnétisée sous un ou plusieurs arbres bien choisis et bien magnétisés. Elle a conseillé de choisir les arbres les plus élevés, et a applaudi aux idées de M. Mesmer, qui veut que l'on préfère les arbres à bois dur, et dont les feuilles ou pointes sont le plus multipliées, et qu'on proportionne l'âge de l'arbre à celui du malade : les arbres les plus forts et dans toute leur vigueur, convenant mieux au moyen âge, et les jeunes arbres à l'enfance, ainsi qu'à la vieillesse, qui retourne vers l'enfance. Parlant un jour de l'état de santé de M. son père (1), elle nous dit qu'elle le voyait comme s'il était à côté d'elle, et qu'elle le verrait de même à cent lieues de lui ; que, dans son état, on concevait facilement les rela-

---

(1) Le même jour, M<sup>lle</sup> L\*\*\* était très-occupée de M. son père, qui était malade ; elle s'affligeait de n'avoir pas la clairvoyance de Thérèse ; elle pleura même amèrement de ce qu'elle ne pouvait, étant en crise magnétique, donner des secours à un père dont l'état de santé l'inquiétait dans l'état habituel comme dans l'état de somnambulisme.

tions et l'influence que conserve, à de très-grandes distances, un magnétiseur sur son malade, lorsque celui-ci est fort sensible; et que personne ne devait en douter.

On lui parlait une autrefois du délire qu'elle éprouva et qui fit partie de sa crise du 23. « Grand Dieu! dit-elle, quelle différence entre cet état d'imbécillité et celui de sagacité et de clairvoyance du somnambule! Et c'est le même individu qui, dans un espace de temps très-court, est capable de deux états aussi différens! Que l'homme est petit et qu'il est grand! »

Elle répétait souvent que tout ce qui flatte et séduit les hommes était bien peu de chose aux yeux d'un somnambule, et que, dans cet état, on voyait la futilité des grandeurs humaines. Le chevalier D'...., un jour que, dans une conversation familière, on venait de parler de coquetterie, lui dit qu'il serait curieux de savoir si l'esprit de coquetterie ou le désir de plaire, qu'on croit habituel et inhérent chez les femmes, subsistait encore chez elle dans l'état de somnambulisme : elle lui répondit très-sérieusement :

« Monsieur, ce que je vais vous dire n'est pas très-honnête; mais, si vous pouviez concevoir à quelle distance les hommes sont de tout vrai somnambule, vous ne seriez pas tenté de croire

que nous puissions conserver, dans cet état, ni coquetterie, ni même désir de plaire à qui que ce soit, si ce n'est à nos véritables amis, que nous connaissons bien et que nous savons bien mieux apprécier que dans l'état ordinaire, etc. »

Mademoiselle L\*\*\* a observé, avec une exactitude scrupuleuse, le régime qu'elle s'est prescrit pendant ses derniers sommeils magnétiques, et du 26 mai jusqu'au 28 juin, temps de sa convalescence, n'a point été exempté de douleurs; elle en a ressenti successivement dans différentes parties du corps, notamment à la tête et à l'estomac; mais en même temps a recouvré le sommeil et l'appétit, qui, depuis vingt ans, étaient très-imparfaits. Sa santé est aussi bonne actuellement qu'elle peut l'espérer avec une constitution faible.

Du discernement et même de la finesse d'esprit, qu'on ne peut refuser à mademoiselle L\*\*\*, ne l'empêchent pas d'attribuer sa guérison au magnétisme, dût-elle être accusée de la plus aveugle crédulité.

Je certifie que tous les faits détaillés dans le présent Journal sont conformes à la plus exacte vérité. Fait à Besançon, le 15 juillet 1786.

MASSON D'AUTUME,  
Capitaine d'artillerie.

Quoique le traitement de mademoiselle L\*\*\* ait déjà paru dans les ouvrages de M. de Puy-ségur (1), à qui je le communiquai il y a plus de trente ans, j'ai pensé qu'il ne serait pas inutile de l'insérer dans les *Mémoires de la société du magnétisme*, pour y réunir mes principaux traitemens. J'y ajoute une nouvelle séance qui eut lieu quatorze mois après celles de mai 1786.

Le 21 juillet 1787, étant allé rendre visite à mademoiselle L\*\*\* dans une maison de campagne très à portée de Besançon, où elle passait l'été chez une dame de ses amies, cette dernière me pria de tâcher de l'endormir, pour apprendre d'elle, pendant son sommeil, comment elle se trouvait des infusions de cresson dont elle faisait usage depuis un mois. Je consentis, non sans quelque répugnance, d'après ses annonces de l'année dernière, à magnétiser mademoiselle L\*\*\* en présence de la maîtresse de la maison et de M. Tardy de Montravel, capitaine d'artillerie, qui donnait des soins journaliers à un malade dans cette maison.

Bientôt les yeux se fermèrent, mais elle se

---

(1) Voyez *Recherches, expériences et observations physiologiques, etc.*, page 159. Un vol. in-8°, Paris, J. G. DENTU, 1811.



plaignit de douleurs à l'estomac, de maux de tête et d'un mal-être général. Elle dit ensuite que son sommeil n'était pas bon, et qu'elle ne voyait rien relativement à sa santé. Alors M. de Montravel me conseilla de lui donner un verre d'eau magnétisée, avec l'intention de la rendre clairvoyante, et de mettre une main sur son front, en voulant fortement qu'elle parvînt à voir son intérieur.

Je me conformai aux avis de mon camarade, en qui j'avais la plus grande confiance, et mademoiselle L\*\*\* ne tarda pas à me dire qu'elle souffrait moins, et que, dans peu, elle aurait quelque lucidité..... Puis a demandé un second verre d'eau magnétisée..... m'a défendu expressément de la toucher à l'estomac, et m'a prié de poser mes pouces sur ses genoux.

Après quelque temps de réflexion, a dit que l'infusion de cresson lui était très-salutaire, qu'elle doit la continuer encore pendant dix-neuf jours. A prié M. de Montravel de magnétiser de l'eau, avec l'intention de la purger; en prendra le matin à jeun deux verres demain, et un troisième après-demain. M'a dit ensuite qu'il était inutile à présent de la magnétiser, qu'elle n'en avait pas besoin : que si, par la suite, le magnétisme devenait nécessaire à sa santé, elle

le sentirait parfaitement bien, quoique dans l'état habituel, et qu'alors elle saurait réclamer mes soins, et que je la rendrais somnambule, pourvu que j'eusse une forte volonté d'y parvenir.

Pendant cette séance, qui a duré environ une demi-heure, deux fois elle s'est éveillée avec l'air étonné d'une personne qui sort d'un rêve effrayant. Au premier réveil, elle s'est plaint de souffrir beaucoup, sur-tout à la tête : elle a été rendormie aussitôt par les procédés employés ci-dessus, et ma volonté peut-être fut renforcée de celle de M. de Montravel.

Au second réveil, la voyant encore souffrante, je pris le parti de calmer, en suivant la méthode que m'indiqua mon camarade, qui consiste à passer la main droite à plat, depuis le front jusqu'aux genoux, à huit ou dix pouces de distance, d'abord assez lentement, puis un peu plus vite, et successivement de plus vite en plus vite.

Mademoiselle L\*\*\* est venue ensuite se promener dans le jardin avec la maîtresse de la maison, M. Tardy de Montravel et moi. Je l'ai quittée vers huit heures du soir; elle n'éprouvait plus alors aucun mal-être, et jouissait de sa gaieté ordinaire.

On a pu remarquer, dans le traitement de Mademoiselle L\*\*\*, que la malade, le médecin

et le magnétiseur étaient parfaitement d'accord, ce qui a sans doute contribué à rendre la guérison aussi parfaite qu'elle pouvait l'être. Le docteur M....., ami intime de toute la famille, avait employé sans succès, ainsi qu'un habile professeur et plusieurs autres médecins, toutes les ressources de l'art; mais également ami de la vérité, et suivant plus son cœur que les préventions que peut-être il avait partagées avec ses confrères, il se donne la peine de voir, de suivre et d'examiner, et bientôt reconnaît et avoue avec franchise et loyauté que la malade ne pouvait guérir que par les soins assidus et désintéressés du magnétisme.

Une autre fois encore, j'ai eu l'avantage d'agir de concert avec un médecin dans un de mes traitemens.

Le malade, homme de beaucoup d'esprit (1), se faisait traiter, pour une maladie chronique très-ancienne, par un habile médecin qui méritait sa confiance. Ce premier me témoignait beaucoup d'amitié; j'avais l'honneur de le voir à peu près tous les jours, et cependant il ne me parlait jamais de magnétisme, quoique sachant très-bien que j'en étais un zélé partisan.

---

(1) Très-connu de M. de Puységur.

Quelques mois s'écoulèrent, et voyant que les remèdes et le régime ordonnés n'apportaient aucune espèce d'amélioration à l'état de sa santé, il me dit un jour de lui prêter ma petite bibliothèque magnétique pour se mettre en état de juger par lui-même si le magnétisme était ou n'était pas un moyen curatif. Il m'ajouta que ses proches et la plupart de ses amis avaient toujours montré une grande prévention contre cette prétendue découverte ; que, cependant, il avait pour maxime de ne jamais condamner avant de connaître. Je lui remis en conséquence successivement les ouvrages de MM. de Puységur, Tardy de Montravel et Deleuze, et quelques petites brochures bien écrites ; telles que celles de MM. Bergasse, Fournel, etc., etc.

Après ces différentes lectures, le malade me parut disposé à faire l'essai du magnétisme ; et, pour ne pas s'écarter des règles que dicte la prudence, il consulta son docteur pour savoir s'il pouvait, sans inconvénient, suspendre, l'espace d'un mois, les remèdes entrepris, et pendant ce temps essayer le magnétisme. Le docteur ne s'opposant point à ce projet, je me contenterai de dire, pour abrégé, que l'on commença par l'usage journalier de l'eau magnétisée : ensuite on prit le lait d'ânesse, reconnu par le docteur

comme très-convenable, si l'estomac pouvait le supporter. Le malade savait, par expérience, que jusque-là il n'avait jamais pu passer..... Mais le magnétisme favorisa si bien son passage, et le lait alors fit un si bon effet, que bientôt l'appétit revint, ainsi que les forces, au point de permettre au malade de faire, au bout de quinze jours, une ou deux lieues à pied, tandis qu'auparavant il ne pouvait faire cinquante pas sans être obligé de se reposer.

Le docteur, témoin de ce prompt succès, prit confiance au magnétisme, et, peu de temps après, essayant de magnétiser un de ses malades, il le rendit somnambule clairvoyant. Mais, entouré de toutes sortes de préventions et d'obstacles invincibles, ce pauvre malade, ne pouvant suivre le traitement, fut obligé d'abandonner la route qu'il avait tracée pendant un de ses sommeils pour arriver au but d'une entière guérison.

Pour cette fois, on serait tenté de croire, avec *l'Homme du monde* (1), que le diable s'en est un peu mêlé!

MASSON D'AUTUME.

Autume, 1<sup>er</sup> février 1817.

---

(1) Titre d'une brochure contre le magnétisme, victorieusement réfutée par M. Suremain de Missery, ancien officier d'artillerie. Un v. in-8°. Paris, J. G. DENTU.

~~~~~  

MÉMOIRE

DES MEMBRES RÉSIDENS.

Des associations magnétiques.

LORSQUE le magnétisme animal n'était considéré par la presque universalité des hommes, que comme une chimère, indigne d'estime et d'attention, il dut paraître nécessaire au petit nombre de ceux qui s'étaient convaincus par leur propre expérience, de l'importance et de la réalité de cette découverte, de former des associations dans le sein desquelles ils pussent confidentiellement se faire part de leurs travaux et de leurs réflexions. Un autre motif de leur réunion était de comprimer, autant que possible, par la régularité de leurs œuvres, et la prudence de leurs discours, toutes les interprétations défavorables à la doctrine qu'ils avaient adoptée.

Pour éviter qu'il pût se former autant de systèmes et de théories qu'il se présenterait de nouveaux observateurs ou stimulateurs des phé-

nomènes magnétiques, il parut nécessaire encore aux premiers magnétiseurs de s'imposer la loi de ne publier que des faits, rien que des faits, et de n'admettre comme membres de leurs associations, que des personnes qui souscriraient le même engagement. C'est d'après ces principes et sur ces bases, que furent instituées par moi, en 1784, les Sociétés, dites Harmoniques, de Strasbourg, de Nanci, et celle du régiment de Metz artillerie; et la publication de leurs œuvres magnétiques dégagés de toute espèce de controverse philosophique ou scientifique, en ne fournissant aucun aliment de discorde entre elles, a pleinement justifié la mesure de prudence qu'elles avaient adoptée.

Ce qu'à l'aurore du magnétisme animal, et particulièrement du somnambulisme magnétique, il était à propos de faire, ne me paraît nullement obligatoire aujourd'hui. Trop de prosélites, depuis trente ans, ont été acquis à ce grand phénomène naturel, pour qu'il soit désormais besoin d'user à son égard d'autant de mystères et de précautions. Mais si nous n'avons plus à craindre pour le magnétisme facultatif de l'homme, les obstacles de l'incrédulité; il nous reste encore à le préserver de tous les systèmes, de toutes les hypothèses, et de

tous les préjugés à la merci desquels il demeurerait toujours exposé, si nous n'arrêtons pas, au moins entre nous, la doctrine d'après laquelle nous en avons jusqu'ici considéré et provoqué les manifestations.

Loin de moi cependant la pensée que ce que nous *croyons*, *voulons* et *pratiquons*, comme magnétiseurs, aujourd'hui, ne puisse être un jour avantageusement modifié par les recherches et observations de nos successeurs. Le progrès des lumières humaines, est et sera toujours le résultat nécessaire de la marche du temps. Mais c'est justement parce que nous devons croire n'avoir encore fait qu'un pas dans le vaste champ du sens intérieur, ou plutôt de la *Psychologie expérimentale* de l'homme, que nous devons, avec d'autant plus de soin, préserver de toutes souillures d'idéologie la première et riche récolte que nous y avons déjà moissonnée.

Un autre motif également puissant pour nous de fixer notre doctrine magnétique, est celui de consolider par elle, l'accord et l'harmonie de notre société. Si nous feuilletons les pages de l'histoire, nous verrons en effet qu'à quelque époque du monde, et sous quelque climat qu'il se soit formé des associations hu-

maines, celles-là seules ont été paisibles et stables, qui ont eu un point centrale, non seulement de croyance, mais de foi, auquel tous les membres qui les composaient étaient toujours moralement forcés de se rallier. Mais qui dit foi ne dit pas seulement acquiescement, entraînement, adoption d'opinion sur parole ou sur l'autorité d'autrui. Avoir de la foi, c'est en regarder l'objet comme étant une vérité tellement indubitable, que du moment qu'on faiblirait le moins du monde dans la foi à cette vérité, on s'avouerait tacitement apôtre de l'erreur ou du mensonge. Or le magnétisme facultatif de l'homme est bien certainement pour tous les magnétiseurs une vérité de ce genre, c'est-à-dire, une vérité de fait, dont ils ne peuvent pas plus concevoir et s'expliquer la cause, que le grand Newton ne pouvait concevoir et s'expliquer la cause de la rotation des planètes autour du soleil; que Descarte, Huyghens et s'Gravesande, n'ont pu concevoir et s'expliquer la cause productive du mouvement dans les corps de la nature, et que nous ne pouvons concevoir et nous expliquer la faculté que nous avons tous de mouvoir nos membres, et de nous transporter à notre gré d'un lieu dans un autre. Ce que saint Paul écrivait aux hébreux

touchant la foi qu'ils devaient avoir aux mystères du christianisme (sans , qu'à Dieu ne plaise , je veuille comparer ces hauts mystères à ceux du magnétisme , mais dans ce sens seul qu'ils sont également hors du domaine de la raison) est donc applicable à la foi des magnétiseurs , *fides est sperandarum substantia rerum , argumentum non apparentium*.

La foi est la substance des choses à espérer , l'argument (la preuve acquise) de ce qui est , de ce qui existe hors de la portée des sens. Lorsque un tendre intérêt ou la pitié nous détermine à magnétiser un être souffrant , n'avons-nous pas en effet d'avance en nous la substance du bon et salutaire effet que nous espérons produire ; en même temps que la preuve acquise de l'agent invisible et intérieur au moyen duquel nous avons la faculté de l'opérer ?

Que beaucoup d'hommes en France , érudits ou lettrés ; que la plupart des savans de l'Europe n'admettent pas encore l'existence de cette humaine faculté , et que , conséquemment à l'ignorance qu'ils en ont , ils en dédaignent ou repoussent toutes les manifestations , rien n'est plus naturel et ne doit moins nous étonner. Ne savons-nous pas qu'on ne peut admettre cette faculté , dont on ne peut d'avance se faire la

moindre idée, qu'après l'avoir soi-même exercé; et qu'il a fallu qu'une expérience particulière nous en donnât la certitude et confondît notre incrédulité. Pour que l'éducation magnétique de tous les hommes se fasse, il faut donc encore beaucoup de temps. Ce qui doit fort nous tranquilliser en attendant que ce simple et si grand œuvre s'accomplisse, c'est de savoir que, depuis bientôt quarante ans que la découverte s'est faite par Mesmer, d'un aimant ou magnétisme animal, il n'y a pas encore eu un seul homme en Europe qui, après en avoir inopinément ou volontairement produit des effets, ait abjuré sa croyance à l'existence de leur inconcevable cause.

Ce qui distingue éminemment la découverte si nouvelle encore d'une puissance magnétique dans l'homme, de toutes les découvertes qui lui sont antérieures, est que non seulement les sciences physiques se trouvent par elles enrichies d'un fait qu'elles avaient jusqu'alors ignoré ou méconnu, mais que celles métaphysiques en retireront inmanquablement des lumières utiles à leur développement et à leurs progrès. *Cette cause première, ce principe éternel de toutes choses, cet esprit vivifiant la matière, la liberté de l'homme, l'incorporéité de la pensée, son*

immatériel ressort et l'incommensurable portée de son action, toutes ces grandes questions, que la métaphysique n'avait jusqu'ici résolues qu'à l'aide de la spéculation, semblent aujourd'hui lui être analitiquement et expérimentalement prouvées par le magnétisme de la volonté.

Lorsqu'un jour ce magnétisme facultatif et instinctif sera reconnu par tous les hommes lettrés de toutes les nations civilisées de la terre, quelle étendue ne devra-t-il pas ajouter à la sphère actuelle de leurs idées? Lorsqu'un chiffre de plus augmente, pour ainsi dire, indéfiniment toutes les relations antérieures de ceux auxquels on l'ajoute; lorsqu'un mot, une acception, une lettre, que dis-je? même une intonation seulement enrichit le langage des hommes; lorsqu'un rouage de plus en mécanique opère de si prodigieux effets; et lorsque, par les perceptions de nos cinq sens, nous pouvons si facilement préjuger combien un sens de plus nous dévoilerait dans l'univers de mystères et de secrets; quel est celui de nous qui pourrait prédire ou préciser les résultats à venir d'une vérité de plus, appliquée à toutes les branches actuelles des connaissances humaines?

C'est pour n'avoir pas considéré le magnétisme animal à l'aurore de sa découverte, comme

pouvant être facultatif, que tous ses effets, sous la main des premiers élèves de Mesmer, étaient quelquefois si funestes et toujours si désordonnés ; se persuadant, d'après la doctrine de leur maître, que l'homme était aussi fatalement soumis que tous les autres corps de la nature, à toutes les impressions des élémens de la matière, et qu'ils ne pouvaient, conséquemment à cette croyance, pas plus modifier dans l'homme les courans du magnétisme animal, qu'ils ne pouvaient modifier ceux du magnétisme minéral dans l'aiguille de la boussole. Ces premiers magnétiseurs laissaient vaguer leur occulte vertu magnétique au gré de ses vacillantes et incertaines directions, d'où résultait et devait en effet toujours résulter des manifestations aussi incohérentes entr'elles, qu'impossibles à pouvoir classer. Mais, ainsi qu'il arrive toujours à tout édifice social qui n'a point été fondé sur des bases axiomatiques, autrement dit, sur des bases indépendantes de toutes les prétentions individuelles, de toutes les divagations de la raison des hommes, et de tous leurs préjugés, qu'après l'avoir plus ou moins long-temps étayé par le despotisme ou la duplicité, il finit toujours par se dissoudre et s'écrouler, la doctrine erronée de Mesmer, quelques efforts que

firent ses adhérens pour la soutenir , ne tarda pas à tomber en ruine , à la grande satisfaction de tous ceux dont elle dérangeait les antécédens systèmes , et contrariait l'hypothétique philosophie.

Comme les phénomènes cependant auxquels cette doctrine s'appliquait , étaient aussi réels qu'ils étaient mal expliqués et mal conçus , beaucoup de gens qui les avaient souvent provoqués , ne pouvant ni les mépriser ni les révoquer en doute , continuèrent , autant par curiosité peut-être que par humanité , d'en obtenir de semblables ; je fus du nombre , et c'est alors que , sans l'avoir prévu ni bien certainement pu le préjuger , j'obtins , à ma grande surprise , des êtres magnétiques causans , marchans , buvans et mangeans les yeux fermés , et dans un état de somnambulisme d'autant plus naturel et d'autant plus lucide , que j'exerçais sur leur sens intérieur ou somnambulique , moins d'influence moral et de systématique domination. C'est ainsi que , sans concevoir le mécanisme de la révivification des oxydes métalliques , celui du départ de l'or de sa gangue métallurgique , et celui de l'extraction des gaz de tous les corps qui les renferment , je pourrais probablement tout aussi bien reproduire et manipuler ces phé-

phénomènes aujourd'hui, que je les manipulais autrefois dans le laboratoire de M. Sage, avec les Chaptal, les Fourcroy, les Lavoisier, les Lacépède, et tant d'autres élèves, alors avec moi, de cet habile professeur, et qui, devenus depuis des chimistes aussi célèbres et aussi savans que leur maître, les expliqueraient sûrement à présent beaucoup mieux que moi.

Ebranlé cependant par l'arrêt porté contre le magnétisme animal par toutes les académies savantes d'alors. Je fus quelque temps à me refuser à croire à moi-même et aux effets que je produisais. Comment se fait-il, me disai-je, que je puisse opérer des phénomènes réels, à l'aide d'une cause que les hommes réputés les plus éclairés de l'Europe ont assuré et certifié ne pas exister ! Mais, à force d'en provoquer de semblables, et sur quantité d'individus de tout sexe et de tout âge, qui certes ne pouvaient pas plus avoir le désir de me tromper, que moi celui de les séduire, il fallut pourtant bien me rendre à l'inconcevable évidence dont mes sens et mes esprits étaient journellement frappés. Après avoir recueilli, rédigé et fait constater une grande quantité de faits magnétiques, je me décidai donc à les publier, au risque de tout le blâme éphémère qui pouvait en jaillir sur moi. Mais

si tous les préjugés scientifiques s'étaient opposés à l'admission d'un simple magnétisme animal, combien tous ceux philosophiques et littéraires ne durent-ils pas être encore plus révoltés, lorsqu'à la suite des nombreuses preuves expérimentales que j'avais acquises de l'existence de ce magnétisme, j'ajoutai la découverte que j'avais faite à mon tour, non par aucun effort de mon génie, car les vérités ne sont pas l'ouvrage des hommes, mais par la révélation de la nature elle-même, manifestée par la bouche d'un jeune paysan de Busancy, devenu somnambule (1). Que ce magnétisme était facultatif dans l'homme et soumis à l'empire de sa volonté. Si la belle découverte de Mesmer, qui se rattachait à toutes les branches de la physique générale, avait été traitée, par les physiciens, d'erreur et

(1) Voyez *Mémoires pour servir à l'histoire et à l'établissement du Magnétisme animal*, 1784 et 1785 (cure de Victor R.). Lorsqu'encore aujourd'hui je rencontre à Busancy ce pauvre paysan allant à ses travaux journaliers, ou revenant le soir, bien fatigué, regagner sa chaumière, je ne puis m'empêcher de me dire tout bas à moi-même : Voilà pourtant l'homme ignare et grossier à qui le monde est redevable d'une vérité qui doit un jour répandre une lumière nouvelle sur toutes les connaissances humaines.

de charlatanerie , la mienne , qui ne pouvait alors se rattacher à rien , dut , à plus forte raison , être qualifiée de chimère , d'illusion et de folie : elle le fut en effet , et , pendant plus de vingt ans , je me suis trouvé en but à.... Mais ne rappelons plus aujourd'hui toutes ces révoltes de l'aveugle ignorance ou de la science si souvent mal informée. Un jour viendra , n'en doutons pas , où tous les hommes , forcés de croire , ainsi que nous , à leur faculté magnétique , adopteront notre doctrine , et se rallieront à notre foi ; et c'est alors que , parmi tous les magnétiseurs de bonne volonté , s'effectuera peut-être enfin , d'un bout du monde à l'autre , cette belle maxime , jusqu'ici spéculative , de Cicéron :

Nihil autem est amabilius nec capitalius quam morum similitudo bonorum (1).

« La conformité des mœurs qui lie ensemble les gens
« de bien , est la plus douce et la plus forte de toutes les
« chaînes. »

Oui , Messieurs , la conformité de nos mœurs sera le résultat nécessaire de l'unité de notre foi ; et c'est parce que nous n'avons plus à craindre aujourd'hui que cette foi puisse être

(1) *Offices de Cicéron* , liv. 1 , chap. xviii.

ébranlée par les doutes de l'incrédulité, que nous pouvons en toute sécurité rechercher et accueillir tout ce qui peut servir à l'éclairer.

Parmi tous les magnétiseurs actuels, et parmi tous ceux qui successivement le deviendront, attendons-nous que plusieurs d'entr'eux, d'après leurs études antérieures, ou d'après leurs croyances actuelles philosophiques ou religieuses, voudront se rendre raison de la cause du magnétisme de l'homme, et d'en expliquer les étonnans effets. Recueillons avec reconnaissance toutes les communications qu'ils voudront bien nous faire de leurs diverses manières d'apprécier cette grande vérité de fait; car, outre la preuve qu'elles nous donneront de la foi qu'ils lui portent, elles pourront, n'en doutons pas, servir utilement à y rallier tous les hommes qui, ne la partageant pas encore, adopteront leur système et feront cas de leur jugement. Quelle atteinte d'ailleurs toutes les combinaisons des idées des hommes, telles erronées qu'elles soient, pourraient-elles porter à l'intégrité d'une vérité?

Depuis que le monde est monde, la splendeur et l'immensité des cieux n'avaient-ils pas manifesté à tous les hommes l'immortel architecte de l'univers? et cependant, jusqu'à Socrate,

tous les philosophes de l'antiquité païenne ne l'avaient-ils pas ignoré ou contesté? Depuis lors, combien de systèmes ou de théories, soi-disant explicatives de toutes les merveilles apparentes de cet univers, ne se sont-ils pas succédés, détruits les uns par les autres, jusqu'à ce qu'enfin, après s'être rallié à la philosophie, disons mieux, à la foi de Socrate, le célèbre Newton nous en ait enfin donné la démonstration physique et mathématique? Que ces grands exemples nous servent de leçon; et, en attendant qu'un autre Newton fasse le départ de toutes les erreurs involontaires, soit physiologiques ou métaphysiques, dans lesquelles nous pourrions passagèrement tomber, que notre doctrine nous préserve du danger de les soutenir et de vouloir les propager.

CHASTENET DE PUYSEGUR.

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL,

*Principalement dans l'ancienne Italie, sous les
Empereurs, et dans les Gaules.*

LE magnétisme animal , on ose le dire , est aussi ancien que le monde ; on le retrouve dans tous les temps , et sur tous les points de la terre ; non pas sous le nom moderne qu'il porte aujourd'hui , mais sous le voile d'une science mystérieuse. Cette vérité a déjà été démontrée pour l'Égypte et pour l'Asie , dans les *Annales du Magnétisme*. Si nous passons dans l'Occident , nous la retrouverons aux époques les plus reculées , dans l'Italie , et postérieurement sous les Empereurs , et dans les Gaules.

Les attributs les plus caractéristiques du magnétisme , sont la faculté de guérir les maladies par le simple attouchement , et ce somnambulisme merveilleux qui fait connaître au somnambule son être intérieur , celui des autres , prescrire les remèdes convenables , prévoir et prédire non seulement les phases et le résultat de la maladie , mais beaucoup d'autres

choses sur lesquelles il plaît au magnétiseur de l'interroger. Cette prévision a une sphère bien étendue ; elle n'est arrêtée ni par l'espace ni par le temps : les bornes n'en sont pas connues.

Là où nous trouvons les mêmes effets, nous devons supposer les mêmes causes. Les sibylles n'étaient donc que des filles crisiaques , de véritables somnambules qui , dans leur somnambulisme , pressentaient l'avenir , et donnaient des réponses à ceux qui les consultaient. Les oracles d'Esculape , qui se donnaient pour des songes , n'étaient encore que des scènes de somnambulisme pour la guérison des maladies. Nous rencontrons tous ces phénomènes , ainsi que les guérisons par attouchement , dans l'ancienne Italie , sous les Empereurs , et dans la Gaule. Nous allons donc suivre dans ces contrées les différens effets du magnétisme , sans cependant nous astreindre à un plan trop méthodique , et à une énumération trop minutieuse.

PREMIÈRE PARTIE. — *Des Sibylles.*

§. I^{er}. Des Sibylles en général. — Sibylle de Cumes. — *Atius Nævus*. — Livres sibyllins. — Opinions des anciens et des SS. Pères.

Les Sibylles , comme nous venons de le dire ,

n'étaient véritablement que des filles crisiaques, soit que cet état fût l'effet du tempérament, soit qu'il fût provoqué artificiellement; et Aristote ne nous donne pas une autre définition des sibylles. *La sibylle*, selon lui, *est une femme en proie aux accès de la mélancolie* (1).

Quand une fille manifestait quelque disposition à prédire l'avenir, les prêtres des divinités païennes, qui trouvaient un grand avantage dans ces sortes d'auxiliaires, ne manquaient pas de se l'attacher, et de la fixer auprès de leurs temples.

Ils faisaient passer ces filles pour les interprètes des dieux. De là la dénomination de *Sibylle*, de *Σίος*, dieu, et *Βαλλή*, volonté. (Isidor., *Origin.*)

L'hystéricisme produisait plus souvent cet état fatidique. Aussi remarque-t-on qu'on qualifie de vierges celles qui ont porté le nom de sibylles. Si elles gardaient leur virginité, il ne faut pas croire que ce fût une obligation qui leur fût imposée par la divinité. Et qu'importait à Apollon, à qui elles étaient con-

(1) Aristot., *Problem.*, sect. 30, probl. 1.

sacrées, cette virginité ? La conduite qu'on lui suppose , prouve assez qu'il n'en faisait pas grand cas. Mais les prêtres pouvaient avoir un grand intérêt à les éloigner du mariage , qui est le remède naturel de l'*hystéricisme*.

On désirerait , dans l'histoire des sibylles , quelque chose de plus positif et de plus suivi que ce que nous en avons. On ne sait au juste ni leur nombre , ni leur âge , ni leur pays , ni leur nom , ni les époques où elles ont vécu. On les fait remonter jusqu'aux temps fabuleux ; et sans doute leur origine est défigurée par les fables dont on accompagne leur naissance. Gardons - nous cependant de les considérer comme des êtres chimériques. Les auteurs les plus graves , comme Platon , Aristote , Cicéron , attestent leur existence.

Il ne paraît pas qu'il y ait jamais eu de recueil authentique des oracles des sibylles ; à moins qu'on ne veuille en excepter ceux de la sibylle de Cumes. C'étaient des décisions isolées sur des demandes individuelles , que chacun remportait avec soi , et dont il faisait son profit particulier. Celles qui tenaient à l'histoire du temps , et qui sont en bien petit nombre , nous ont été transmises par les historiens. Peut-être

en tenait - on note dans les différens temples. Mais ces oracles, qui circulaient dans le peuple, sans garantie, sans authenticité, transmis presque tous par des traditions orales, quel degré de confiance pouvaient-ils inspirer ? Aussi, lorsque les livres attribués à la sibylle de Cumes, et appelés les livres sibyllins, furent brûlés, et qu'on envoya dans l'Asie pour y recueillir ceux qui pouvaient réparer cette perte, voyons-nous que les Quindecemvirs en rejetèrent deux mille.

On prétend que les sibylles répondaient en vers. Il existe, parmi nos somnambules, des personnes qui, dans leur somnambulisme, composent très-bien des vers. On a vu même des noctambules en composer aussi ; il était donc possible que quelque sibylle pût répondre en vers. Mais ces vers étaient plutôt l'ouvrage des prêtres qui les accompagnaient, que celui des sibylles. Il n'est pas étonnant que Cicéron se moque de ces vers.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a eu, dans tous les temps, des femmes ou filles crisiaques qui ont prédit l'avenir. Assurément les sibylles n'en forment qu'une petite partie. Et, pour en citer quelques-unes, ne trouvons-nous

pas chez les Grecs une Cassandre, chez les habitans du Latium une Nicostrate, une Carmente, mère d'Évandre, qui, d'après le rapport de Tite-Live, *faisait l'admiration des peuples par ses prédictions, et cela avant l'arrivée de la sibylle de Cumes en Italie* (1).

Il ne tient pas à Onuphre qu'on ne place parmi les sibylles la prophétesse Débora, qu'il appelle la plus ancienne des sibylles, Mariamne, sœur de Moïse, et Olda, femme de Salema (2).

En revenant donc à notre question, qui est l'ancienneté des sibylles en Italie, nous trouvons, dans les temps les plus reculés, la sibylle de Cumes.

Elle rendait déjà ses oracles dans cette partie de la Campanie, lorsqu'Énée y aborda. Virgile, d'après les traditions de son temps, nous donne quelques détails sur cette sibylle. Elle rendait des oracles dans un antre profond, près du lac Aërne. Elle est dite vierge, et pré-

(1) *Carmenta, quam fatiloquam ante sibyllæ in Italiam adventum miratæ hæ gentes fuerant.*, lib. 1.

(2) *Omnium etiam sibyllarum, antiquissima dici potest Debora uxor Lapidoth, mulier hebræa, etc.* Onuphrius, *de Sibyllis*.

trousse d'Apollon. Elle confiait souvent ses inspirations à des feuilles volantes.

Lorsqu'elle rendait ses oracles par la voix, il paraît qu'elle éprouvait des convulsions violentes. Son visage changeait de couleur, ses cheveux se hérissaient, sa poitrine se gonflait; l'écume paraissait sur ses lèvres, sa voix était effrayante. Hors d'elle-même, elle errait dans son antre, se débattait comme pour se débarrasser du dieu qui la dominait; mais ce dieu, dit Virgile, la presse, la fatigue, la subjugué (1).

Quelques démonographes ont cru voir dans la description que nous fait Virgile de l'état de la sibylle, tous les caractères d'une véritable possession; mais il suffit d'avoir un peu de connaissance dans la médecine, pour savoir, au

..... (1) *Cui talia fanti
Ante fores, subito non vultus, non color unus,
Non comptæ mansere comæ; sed pectus anhelum
Et rabie fera corda tument, majorque videri,
Nec mortale sonans.*

*At, Phœbi nondum patiens, immanis in antro
Bacchatur vates, magnum si pectore possit
Excussisse Deum: tantò magis ille fatigat,
Os rabidum, fera corda domans, fingitque premendo.*

-(Æneid., lib. vi., v. 45, et sequent.)

contraire, que tous ces symptômes se retrouvent dans les maladies occasionnées par la bile noire, dans les affections nerveuses et hystériques.

Jonston, dans son *Traité des choses merveilleuses*, à l'article des maladies hystériques, dit des choses plus étonnantes : « Celles qui en sont tourmentées éprouvent des convulsions, des palpitations, des affections épileptiques ; leur vue est égarée, leur voix rend un son extraordinaire ; quelquefois elles fuient la lumière, elles cherchent l'obscurité des tombeaux ; d'autres fois elles parlent des langages inconnus, et prédisent l'avenir (1). »

(1) *Solet interdum in Virginibus retentum semen putrescere in utero, deleteriam acquirere vim et mirifica excitare symptomata. Vapor enim malignus suscitatus, intestina, ventriculum, hepar ad diaphragma comprimit, cordis palpitatio, cardialgia, vertigo et pallor oboritur : Aliàs subito mulier prosternitur, respiratione, loquelâ, visu privatur. Epilepsiâ convulsione et deliriis interdum infestatur. Exaudiuntur interdum et imis visceribus miræ voces. His positis diversa et mirabilia in diversis etiam linguis proferri : Nocturnos discursus, et circa mortuorum sepulchra, latebras quæri. Joh Jonstoni Thaumatographia natu-*

D'un autre côté, le pays de Cumes est entièrement volcanisé. On y trouve encore, de toutes parts, des eaux fumantes, des vapeurs sulphureuses. L'acide carbonique domine dans la grotte du chien; le lac Averno autrefois exhalait des gaz si délétères, que les oiseaux qui le traversaient étaient frappés de mort. Quel dérangement dans l'économie animale de la sibylle, ne devait pas produire l'introduction ou la respiration de semblables vapeurs? C'était par la vapeur du trépied de Delphes, que la pythie éprouvait les mêmes symptômes.

Et une remarque à faire, c'est que toutes les sibylles avaient choisi des antres et des cavernes pour rendre leur oracles, sans doute parce que les vapeurs de ces sortes de lieux étaient favorables à la vaticination, et au manège des prêtres.

Cet état convulsif qui accompagnait les sibylles, n'est pas même étranger au magnétisme. Les baquets de Mesmer en sont la

ralis Amstelod, 1633. Admiranda hominis, Cap. 5, de Generatione. Art. 1, de Semine.

Idem, De imaginatione melaucholicorum, Cap. 7. Art. 1. *Aliquando solent tales homines linguis peregrinis loqui et futura prædicere.*

preuve. Les progrès que de sages magnétiseurs ont fait faire à la science, l'ont délivrée de ces paroxismes effrayans.

Virgile ne nous dit pas autre chose de la sibylle de Cumes ; mais Ovide (1) nous apprend qu'elle avait été aimée d'Apollon , qui lui avait promis de lui accorder tout ce qu'elle désirerait. Elle ramassa aussitôt une poignée de sable , et demanda de vivre autant d'années qu'il y avait de grains. Apollon le lui accorda. Mais la nymphe avait oublié de demander en même temps la jeunesse et la fraîcheur. Au bout d'une longue carrière, elle s'éteignit comme un souffle.

Cette fable prouve au moins l'ancienneté de cette sibylle de Cumes , puisqu'elle la fait remonter jusqu'aux temps mêmes d'Apollon.

Il ne paraît pas qu'elle ait laissé d'autres prédictions que celles faites à Énée , dans Virgile (1).

Plutarque , cependant , semble annoncer qu'elle avait prédit cette fameuse éruption du Vésuve, qui engloutit Pompéia , Herculanium , Stabia , et causa la mort à Pline le naturaliste.

(1) Ovid. *Métamorphoses* , lib. 14.

(1) *Eneid.* , liv. 6.

« Ce qui vient d'arriver dernièrement, dit-il,
 « près de Cumes , n'avait-il pas été prédit
 « depuis long-temps par les vers de la sibylle ?
 « Il semblait que ce fût une dette que le temps
 « devait acquitter ; je parle de cette éruption de
 « feu sortie de la montagne , de ce bouillonne-
 « ment de la mer , de cette éjection de rochers ,
 « de masses enflammées , de la ruine de tant
 « de villes , dont le sol ne présente aujourd'hui
 « que ravage et désolation ; de manière qu'on
 « ne peut plus en reconnaître la place (1). »

La sibylle de Cumes , qui résidait auprès du Vésuve , pouvait mieux que toute autre , prévoir cette éruption désastreuse , dont les siècles actuels retrouvent encore les funestes marques.

(1) *Hæc vero quæ recens apud Cumas et Dicæarchiam , acciderunt ; non ne pridem sibyllinis decantata carminibus , tempus veluti debens persolvit ? Eruptionem , inquam , montani ignis , fervorem maris , saxorum et massarum flagrantium ventorum vi ejectionem , tot tantarum que urbium interitum ; ut hodie qui ad ea loca accedunt , non possint cernere ubinam conditæ fuerunt. Plutarchus eo libro qui inscribitur : Cur nam Pythia non amplius reddat oracula.*

(La suite au prochain numéro.)

*Lettre de M. le M^{is} de Puységur à M. Lamy
Senart, à Saint-Quentin.*

Bordeaux, le 17 octobre 1817.

C'est à Bordeaux, où je suis venu voir mon frère, Monsieur, que j'ai eu connaissance de la relation de votre traitement magnétique de M. Bâron fils ; je l'ai lue avec d'autant plus d'intérêt, que j'ai été moi-même témoin de plusieurs des faits et des séances du magnétisme que vous rapportez , pendant le court séjour que j'ai fait à Saint-Quentin le mois de décembre dernier.

Ce que vous dites de l'empire *de la volonté* destructif de toutes les influences des métaux sur la sensibilité nerveuse de certains somnambules magnétiques, et de l'essai victorieux que vous en avez fait dans le cours de votre traitement, est pour tous les magnétiseurs un riche sujet de méditations et de réflexions. J'avais bien exprimé et souvent répété, dans mes divers extraits, cette grande vérité *psychologique* ; mais il lui manquait le soutien d'une expérience qui ne laissât plus de doute sur son efficiente réalité ; et c'est l'effet que doit opérer, sur tous

les bons esprits, celle que vous venez de faire, et le succès que vous en avez obtenu.

Lorsqu'avec autant de sincérité que de détachement de vous-même, Monsieur, vous attribuez ces succès à la confiance que vous avez bien voulu avoir aux conseils de ma longue expérience, comment vous en pourrai-je mieux témoigner ma gratitude, qu'en vous faisant part de tout ce que je crois pouvoir servir à éclairer davantage encore votre zèle magnétique.

Vous dites, page 19 (1) : « *Ayant pensé que le magnétisme avait quelque rapport avec l'électricité, j'ai voulu en faire l'essai; j'ai donc posé une table sur quatre bocalx de verre; je m'y suis placé avec Baron, etc., etc.....* » Oh! je vous demande d'abord si, d'après l'extrême mobilité magnétique de Baron à toutes les modulations de vos pensées, il ne suffisait pas que vous en eussiez arrêté une, sur ces rapports, *par vous présumés*, pour qu'à l'instant celle de Baron vous en présentât le reflet. Que l'électricité ait ou n'ait pas de rapports avec le magnétisme, ce n'est pas ce qu'il s'agit d'examiner; la science d'ailleurs n'ayant encore rien décidé sur ce sujet, chacun est libre d'en penser

(1) Voyez *Bibliothèque du Magnétisme*, n° IV.

ce qui lui plaît. Ce qui seul est à considérer dans ce fait, c'est que vous n'avez pu avoir la pensée que ce rapport pouvait exister, sans que l'imagination de Baron n'en ait été spontanément modifiée. Ainsi donc, lorsqu'avec cette pensée vous vous êtes placé avec lui sur la table posée sur des bocalx de verre, il a dû vous dire, ou plutôt être magnétiquement forcé de vous réfléchir l'idée que vous aviez dans ce moment, d'être isolé, et de plus celle que vous aviez encore, que ce *prétendu isolement* devait augmenter ou renforcer votre vertu magnétique; les réponses de Baron dans son somnambulisme : *Nous sommes dans les airs.... Je ne touche à rien.... Je n'entendrais pas même un coup de canon tiré près de moi....* et celles-ci : *J'en guérirai plutôt.... Les personnes que vous ne pourrez pas endormir, il faut essayer de cette manière, et vous obtiendrez peut-être* (ce peut-être est remarquable, il ne le compromettait pas), *et vous obtiendrez peut-être le somnambulisme, etc., etc.* Toutes ces réponses, dis-je, ne pourraient donc n'avoir été que d'insignifiantes réactions du magnétisme très-réel de votre pensée.

Si j'ai dit plus haut *prétendu isolement*, et non pas *isolement*, c'est qu'en effet il n'y a d'iso-

lement du fluide de l'électricité (si fluide il y a) que lorsque, dans le cabinet d'un physicien, on se sert d'une machine électrique, et que, ne vous étant point servi d'une semblable machine, vous ne pouviez pas plus avoir de fluide de foudre, ou d'électricité, à votre disposition, que vous n'auriez pu avoir du fluide d'aimant, du fluide de calorique, de frigorique ou du fluide de lumière, dont les savans chimistes seuls ont la recette, et dont ils n'ont jamais donné, et ne donneront certainement jamais une fiole à qui que ce soit; mais, encore une fois, laissons la science aux savans, et contentons-nous, magnétiseurs ignorans que nous sommes, de la connaissance que nous avons acquise du magnétisme de *notre volonté*; croyons fermement à ce magnétisme, et ne cherchons point à nous en expliquer les phénomènes inconcevables par des fluides imaginaires, ni par la logique si souvent fallacieuse de notre humaine raison.

Croyez, Monsieur, aux sentimens sincères, etc.

CHASTENET DE PUYSEGUR.

EXTRAITS

D'OUVRAGES ET DE JOURNAUX ÉTRANGERS.

Réflexions générales sur le Magnétisme animal, et de l'état organique, par C. A. DE ESCHENMAYER.

(Deuxième extrait.)

IL n'est pas douteux que l'éther organique ne déploie sa plus grande activité dans le cerveau et dans le système nerveux. Terme moyen entre l'élément matériel et l'élément intellectuel. Il ne se manifeste, ni dans les phénomènes purement physiques, ni dans les phénomènes purement intellectuels; mais il prend, dans l'intérieur de la sphère d'indifférence, une plus étroite *triplicité* (comme dans l'ellipse, les foyers et le centre). Nous trouvons cette triplicité entre la tête, la poitrine et le ventre; en sorte que le foyer négatif est dans les ganglions, et dans le plexus nerveux du bas-ventre; le foyer positif dans le cerveau et le système des sens, et l'indifférence

dans la poitrine, et sur-tout dans le cœur (1). Il ne s'agit ici que de montrer que plusieurs phénomènes du magnétisme animal s'expliquent au moyen de ces propriétés de l'éther organique.

1° La disposition au magnétisme animal qui se manifeste, sur-tout à l'époque de la puberté, et généralement à tous les changemens, perturbations, qui arrivent dans les organes de la génération.

Dès que les organes de la génération ont atteint au dernier point de leur développement, tout le système nerveux entre avec eux en une relation plastique. Il s'établit, entre le cerveau et les organes sexuels, un rapport qui devait n'être pas sensible, tant que la nature ne s'occupait que de la reproduction individuelle. Les oscillations infiniment petites du principe vital forment, après la croissance, un superflu de force, qui, en tant que tous les organes y participent, passe à un nouveau germe qui renferme le premier élément de l'espèce. A cette action plastique du système nerveux s'associe le développement de la partie intellectuelle de l'homme. C'est alors qu'il éprouve l'empire du

(1) L'auteur renvoie le lecteur à un de ses ouvrages où cette idée obtient de plus grands développemens.

beau, époque qui constitue la partie romantique de la vie; l'amour, soleil de l'âme, commence à répandre au dehors ses rayons, et l'invite, à l'aide de la sympathie, à se chercher dans les autres. Ainsi se rencontre la nouvelle polarité intellectuelle dans l'amour, et la nouvelle polarité organique dans le germe sexuel, et il en résulte une nouvelle indifférence qui, par les oscillations infiniment petites de l'éther organique, commence à se développer, et à tirer de son centre ses propres rayons à la circonférence.

Cette importante relation admise, on voit que le cerveau et le système nerveux doivent jouer un grand rôle toutes les fois que cette plastique est arrêtée ou troublée, et que cette relation suffit pour rendre compte de la disposition au magnétisme animal que l'on remarque dans les personnes qui arrivent à l'époque où les organes sexuels se développent, ou dans celles qui y éprouvent des embarras.

2° La transmission des sens à d'autres centres nerveux.

Nous pouvons établir, par opposition, que les différens sens sont au sens intime ce que les fractions sont à l'unité. L'éther organique agit librement dans le sens intime, tandis que, dans les divers *apparets* des sens, il est lié, ou, pour

mieux dire, *troublé*. Dans l'état libre, dégagé, on conçoit qu'il réunira des propriétés qui l'éleveront bien au-dessus de toutes les forces physiques. L'impénétrabilité de la matière ne lui offrira plus d'obstacle, il pénétrera tout en même temps, il illuminera tout.

Diderot a déjà observé qu'on ne peut pas dire que c'est l'œil qui voit, l'oreille qui entend, le nez qui flaire. C'est toujours le *sens intime* qui voit, entend, flaire. Nous n'avons qu'à observer la différence qu'il y a entre la sensation (impression dans l'organe) et la perception (intuition). La perception est dans le *sens interne*, et suit les modifications de l'éther organique, qui n'ont entr'elles que des rapports d'intensité; la sensation, au contraire, résulte de la formation, dans l'organe périphérique, soit d'une image, soit d'une vibration; mais ce n'est pas l'image qui parvient comme telle au sens intime, et qui est perçue par lui; mais seulement l'intensité de la force avec laquelle l'éther organique en est irrité (excité). Ces degrés d'intensité peuvent être conçus comme des exposans déterminés, dont les coefficients peuvent varier à l'infini; et c'est dans ces exposans qu'est la diversité des sensations de la vue, de l'ouïe. Si donc nous admettons un état dans lequel ces degrés d'in-

tensité peuvent être excités d'une autre manière quelconque, on conçoit qu'il sera possible de voir, d'entendre, sans l'intervention des organes destinés à ces sensations, et c'est précisément cet état que nous cherchons dans le magnétisme animal.

Tout *l'apparat périphérique* de nos sens paraît destiné bien plutôt à conserver, par de petites empreintes, par des chiffres dans le cerveau, l'innombrable multitude des sensations qui lui sont imprimées, afin qu'en qualité de (traces mémorielles ou souvenirs), elles soient sans cesse à la disposition de l'ame, qu'à être les seuls moyens possibles de produire les perceptions. Quand nous nous trouvons dans notre état ordinaire, il est sans doute vrai de dire que la perception suit la sensation ; mais en concluons-nous que, dans un état extraordinaire, les perceptions aient la même cause ? Ne voyons-nous pas dans les somnambules naturels d'autres nerfs remplacer les nerfs des sens, et en remplir les fonctions ? La même chose arrive aux somnambules magnétiques. Mais voici la différence : dans cet état, la perception n'étant liée à aucune sensation formelle, ne laisse après elle aucun souvenir. Le sens intime perçoit, sans doute, dans les mêmes rapports que par

l'apparat des sens du cerveau; mais les sensations ne s'opérant point par une formation d'image, ne laissent après elles aucune trace, image, chiffre, dans la mémoire; et c'est pourquoi les somnambules (magnétiques) ne peuvent, en se réveillant, avoir une idée de ce qui leur est arrivé pendant leur sommeil.

Si, en outre, nous admettons que l'éther organique libre, et dégagé de l'apparat des sens, peut s'établir des rapports de polarité dans toute l'étendue du système nerveux, il ne sera pas difficile d'expliquer la transmission des sens au creux de l'estomac ou à la pointe des doigts. L'éther organique, par-tout où il agit librement, pénétrant et illuminant tout, l'âme n'a pas besoin de l'apparat particulier des sens pour arriver aux mêmes perceptions; elle est libre, son intuition perce, tous les milieux cèdent.

3° Les phénomènes magnétiques et électriques dont les effets se manifestent dans l'organisme.

On s'étonne d'entendre parler d'un agent qui ne tombe sous aucun de nos sens, et l'on ne considère pas que c'est précisément parce que l'éther organique produit les fonctions sensibles et qu'il ne peut-être saisi par le sens; l'œil ne peut se voir, l'oreille ne peut s'entendre. Le principe vital qui sait que nous avons la possi-

bilité de voir , d'entendre , ne peut à son tour être un objet vu , entendu. Ainsi , dans l'état de santé , et lorsque le principe vital ne franchit pas sa sphère d'indifférence , nous ne saurions nous attendre à des phénomènes tels que ceux que nous offrent les agens physiques. Mais il n'en est pas ainsi dans un état extraordinaire.

Plusieurs phénomènes du magnétisme animal sont d'une nature vraiment magnétique et électrique , et présentent au moins de l'affinité avec les agens physiques dans leurs procédés. Comment peut-on expliquer ces phénomènes ?

L'éther organique peut aussi se considérer comme une puissance élevée à différens degrés. Ses fonctions principales , et qui semblent former entr'elles une proportion , sont : la reproduction , l'irritabilité , et la sensibilité. Elles suivent parallèlement les systèmes des cavités , en sorte que la reproduction semble avoir son *apparat* dans le ventre , l'irritabilité dans la poitrine , et la sensibilité dans la tête. Or , tant que ces fonctions se trouvent dans l'état de santé , elles ne franchissent pas la sphère d'indifférence , et ne peuvent par conséquent offrir des marques sensibles , telles que nous les voyons dans les agens physiques. Mais il n'en

est pas ainsi , lorsqu'après des perturbations extraordinaires , le principe organique franchit sa sphère d'indifférence !

Pour nous expliquer avec plus de clarté , nous prendrons l'éllipse pour objet de comparaison. Le grand axe renferme cinq points ; savoir, les deux extrémités, qui marquent la plus grande distance ou l'opposition , les deux foyers, qui offrent une opposition plus étroite , et enfin le centre ou point *d'indifférence*. Si nous admettons que l'une des extrémités représente l'élément positif-spirituel , et l'autre l'élément négatif physique (matériel) , le centre représentera l'élément organique ; et nous pourrons nous figurer sa sphère d'indifférence , telle qu'elle forme un cercle autour des deux foyers. C'est ce cercle qui domine le principe organique , de manière que le foyer positif s'approche de l'élément spirituel , et exprime dans sa fonction , la sensibilité ; le foyer négatif , au contraire , s'approchant de l'élément physique (matériel) exprime la reproduction , tandis que le centre offre la force oscillante en elle-même l'*irritabilité* , et qui est la moins sollicitée par les extrémités.

Tant que ces trois principales forces organiques conservent leur valeur dynamique abso-

lue , l'état de santé n'est pas détruit , quels que soient d'ailleurs les dérangemens qu'elles éprouvent dans leur action réciproque , elles demeurent dans les bornes de cette *relation normale* , et ne nous offrent que les symptômes ordinaires que nous apercevons dans les maladies : mais le magnétisme animal franchit cette *relation normale* ; et tandis que d'une part , toutes les forces actives intellectuelles se trouvent dans une génération plastique , de l'autre l'éther organique , chassé au-dessous de sa sphère d'indifférence , prend les propriétés polaires qui , à leur tour , suivent l'analogie naturelle. L'opposition qui régnait entre ces foyers est repoussée vers les sommets , ensorte que d'une part l'organisme tend à spiritualiser , et de l'autre à matérialiser ; et c'est alors que nous voyons s'y manifester de véritables phénomènes magnétiques et électriques.

Je n'ai parlé de quelques-uns de ces phénomènes étonnans du magnétisme animal , que pour prouver qu'ils sont susceptibles d'une explication , dès que l'on admet un éther organique revêtu de propriétés déterminées. Une foule de phénomènes plus communs se rattachent sans peine à cette théorie , et les faits que

nous allons consigner dans ces Annales , nous fourniront de fréquentes occasions pour l'appliquer.

Nos physiologues n'ont encore fait que peu de tentatives pour trouver une valeur de cette *inconnue* applicable à la théorie des phénomènes , tels que ceux que présente le magnétisme animal , sans cesse préoccupés de l'idée que les forces organiques devaient participer de la nature des agens chimiques et physiques , tels que l'électricité , la chaleur , la lumière , etc. ; et que les lois de la vie étaient transmises aux mêmes conditions que celles du mouvement ; ils ont négligé la recherche de cette puissance plus élevée , qui domine tout l'ordre physique , et dont toutes les valeurs peuvent être déduites de la nature de l'*indifférence*. On ne saurait nier nos progrès dans l'analyse des forces physiques et chimiques. Mais , quels qu'ils soient , ils ne nous feront point retrouver les lois générales , et sans loi générale , nous ne parviendrons pas même à trouver *les valeurs finies* de ces mêmes forces. Nous sommes dans le cas du géomètre qui ne parviendrait jamais à déterminer les valeurs finies de ses tangentes , de ses normales , s'il n'avait ses formules géné-

rales infinitésimales auxquelles il rapporte les équations de ses courbes. Convenons de bonne foi, que le phénomène physiologique et pathologique le plus simple, n'a point encore été expliqué dans tout son ensemble. Nous n'avons pas besoin de recourir au magnétisme animal pour prouver cette assertion. Chaque pulsation nous fait sentir l'insuffisance de notre savoir. S'il est incontestable que l'organisme soit un tout formé de beaucoup d'organes et de systèmes divers, dont chacune obéit à une loi spécifique de la vie ; il ne l'est pas moins que ces lois spécifiques, en tant que constituant un tout, se rattachent à une loi générale. Mais cette loi générale, c'est la formule infinitésimale du géomètre, qui, parce que l'infini n'est pas donné dans l'expérience, ne saurait être déduite de l'expérience. C'est ici que l'on commence à sentir la nécessité d'une recherche purement spéculative de la nature, qui tire ses formules ou ses principes généraux de la raison même, et qui, par ce moyen, s'affranchit de tous les reflets confus des sens. Pour nous rendre cette vérité bien sensible, il ne fallait pas moins que le coup que le magnétisme animal porte à nos théories, et qui, comme

aucun de nous ne peut en nier le fait , nous ouvre à notre intelligence une vie toute différente de celle dont les effets se manifestent à nos sens.

Certificats de trois cures magnétiques opérées à Poitiers , à Châtellerault et à Saint-Quentin. Les originaux en sont déposés dans les archives de la Société du Magnétisme animal.

N^o I.

Je soussigné Jean Demas, marchand menuisier, demeurant près le Pilory, ville de Poitiers, département de la Vienne, certifie que, Anne, ma fille, âgée de neuf ans, a eu la teigne il y a cinq ans; qu'elle a été guérie au bout de quelques mois de traitement; qu'un an après elle eut un abcès à la gorge, qui perça et rendit très-long-temps, ce qui fit croire aux médecins qui la traitaient que cela ne fût une humeur froide. La plaie se cicatrisa, mais malheureusement l'humeur se porta sur les yeux. Il survint aussi une tumeur au-dessous de la tempe droite, grosse comme la moitié d'un œuf, et qui augmentait quelquefois de moitié : presque toujours ma fille n'y voyait point et ne pouvait supporter aucune réverbération. Sitôt la nuit venue, il fallait la mettre au lit. L'œil droit était

toujours beaucoup plus fatigué; elle était dans cet état déplorable lorsque mon épouse la conduisit chez mademoiselle Sophie Goupy, tenant un bureau de tabac sur la place du marché de Notre-Dame de cette ville, pour qu'elle eût la complaisance de la magnétiser; elle voulut bien avoir cette charité. C'était alors le 2 août 1816 qu'elle commença : après huit jours de magnétisme, la tumeur se dissipa; et, au bout de quinze, les yeux devinrent beaucoup plus incommodés. Mais, après deux mois de traitement, la malade s'est trouvée radicalement guérie; depuis ce temps, elle jouit d'une parfaite santé.

Dans le cours du traitement, mademoiselle Goupy a fait bassiner l'œil de la jeune personne, ainsi que la tumeur, pendant huit jours, avec de l'eau de fontaine magnétisée. Ensuite elle a fait bassiner les yeux aussi pendant huit jours avec de l'eau de rose magnétisée, sur l'avis d'une somnambule de M. Drouault; et cette même somnambule a aussi ordonné, dans un verre d'eau de fontaine très-fraîche et magnétisée, trois à quatre gouttes d'eau-de-vie, lequel remède a été observé jusqu'à la guérison.

En foi de quoi j'ai délivré le présent certificat pour rendre hommage à la vérité et pour as-

(183)

surser mademoiselle Goupy de toute notre reconnaissance.

Poitiers, ce 2 mars 1817.

JEAN DEMAS.

ARNAULD CHARTIER le jeune.

Je soussigné certifie pour ce qui concerne le traitement magnétique fait par moi sincère et véritable.

SOPHIE GOUPY.

Nous soussignés certifions que la fille du sieur Jean Demas, ci-dessus dénommée, a réellement été atteinte du mal des yeux annoncé dans le certificat ci-dessus, et certifions en outre que, depuis cinq mois, la jeune personne se porte à merveille, et n'a eu, depuis sa guérison, aucune espèce d'incommodité.

Signé FAUCHET MARIEU, M. R. MORINEAU,
ROSA PRAT M., ADELE BOBÉ, SUSETTE
ARNAULD.

N° II.

Nous soussignés Julien Duportal et Eulalie

Charbeauneau, marchands en cette ville de Châtellerault, département de la Vienne,

Certifions que la nommée Jeanne Mercier, notre ancienne domestique, fille de Jean Mercier et de Françoise Richard, demeurant à Mongamé, commune de Vouneuil-sur-Vienne, fut présentée par moi, femme Duportal, au traitement magnétique que M. Drouault, greffier de la justice de paix du canton de Dangé de cet arrondissement, tenait en notre ville, le 8 mai 1816. Sur mon exposé, ce monsieur fut touché du triste état de ladite Mercier, laquelle souffrait, depuis deux ans, des suites d'une échauffure mal soignée, et, de plus, d'une chute de plusieurs marches qu'elle fit chez nous, il y avait dix mois, étant tombée le côté gauche sur une barrique. Cette malheureuse fille perdit alors plusieurs fois connaissance et pendant plusieurs jours de suite. Messieurs les médecins firent mettre les vantouses sur son côté malade, ensuite de la moutarde, et enfin les mouches. Comme cette fille n'éprouva aucun soulagement de ce traitement, elle fut à Poitiers pour se faire traiter; mais, malheureusement, elle en revint comme elle y était allée. Cette pauvre fille ne pouvant avoir de repos ni jour ni nuit,

à cause de ses grandes souffrances, et ayant six semaines qu'elle ne s'était déshabillée, elle se décida donc, avec joie, à se faire magnétiser.

Après quinze jours de traitement, ses règles parurent, ce qui n'avait pas eu lieu depuis un an; et, après trois mois de traitement, cette fille fut radicalement guérie. Elle eût même assez de force pour *métiver* tout le temps que dura la moisson, et depuis elle a toujours paru jouir d'une bonne santé.

Certifions en outre que M. Drouault mettait à sa volonté cette fille dans l'état de somnambulisme; que, dans cet état, elle a eu les crises les plus fortes, assurant toujours qu'il n'y avait que les fortes crises qui pouvaient la guérir.

En foi de quoi nous avons délivré le présent pour rendre hommage à la vérité, servir et valoir ce que de raison; et avons signé seuls, la-dite Jeanne Mercier ne le sachant.

Certifié sincère et véritable, à Châtelleraut,
le 9 mars 1817.

DUPORTAL CHARBONNEAU.

Femme DUPORTAL CHARBONNEAU.

Signés RIVIÈRE BRUNET MOREC, MASCAREL,
femme MANTEAU PRIOT, RIVIÈRE PANNETIER,
MASCAR père.

Je certifie que Marcelline Bourgeois, du faubourg Saint-Jean, actuellement en service chez moi, vient d'être guérie d'une tumeur sous l'oreille dont on craignait un abcès considérable, laquelle tumeur s'est dissoute en quatre séances par les procédés du magnétisme que M. Lamy-Sénart, de cette ville, a bien voulu lui administrer.

Saint-Quentin, le 25 mars 1817.

AUBERT DE DINAN.

VARIÉTÉS.

Du temps de Mesmer, il y a quarante ans environ, le magnétisme animal était proscrit par les corps savans. Aujourd'hui, le progrès des lumières commence à venger cette science profonde, contre laquelle les préjugés et l'orgueil de l'esprit humain se briseront. L'article suivant, qui se trouve dans plusieurs journaux de Paris, des mois de septembre et octobre de la présente année, prouve qu'il est aussi en France des sociétés savantes qui ne nient plus l'existence du magnétisme animal, et ne dédaignent point de s'en occuper.

« La Société royale des sciences a été admise, par députation, le 24 août dernier, à présenter à S. A. R. Mgr. le duc d'Angoulême, son *Président perpétuel*, le programme des prix qu'elle se propose de distribuer en 1818.

« Son Altesse Royale a fait connaître, le 27

« du même mois, qu'elle donnait *sa pleine et*
« *entière approbation* à ce programme.

« La société propose pour sujet du prix,
« *de déterminer quel était l'état des sciences*
« *physiques en France, au commencement du*
« *dix-huitième siècle*, et quels en ont été les
« progrès jusqu'à ce jour.

« Les auteurs devront s'abstenir de tout ce
« qui n'est que systématique; s'occuper des
« faits; indiquer la source des découvertes
« perfectionnées en France; les améliorations
« qu'elles y ont reçues, et sur-tout faire connaître
« celles qui y ont pris naissance. *Le Galva-*
« *nisme et le Magnétisme pourront être traités*
« *dans ces Mémoires.*

• « Le prix sera une médaille d'or de la valeur
« de quatre cents francs.

« Il en sera décerné une de soixante francs,
« à l'auteur du *Mémoire* jugé digne de l'ac-
« cesser. »

F. L. Goussier. Haute Le 14 ¹⁸/₁₇ 12
(189)

DE L'OPINION DE VAN-HELMONT

Sur la cause, la nature et les effets du Magnétisme.

(Deuxième article.)

LES principes que Vanhelmont développe dans la Dissertation dont j'ai donné l'extrait, sont répandus dans ses autres ouvrages : il ne les a point imaginés pour rendre raison des phénomènes du magnétisme : la croyance à ces phénomènes, et l'explication qu'il en donne, sont une suite de sa théorie générale sur le principe vital ou l'Archée; sur la dépendance où tous nos organes sont de ce principe; sur l'ame qui domine l'Archée, et qui, par lui, se sert des divers organes comme d'autant d'instrumens; sur le fluide universel, ou *Magnale magnum*, qui établit une relation entre tous les êtres; sur les propriétés données primitivement à certaines substances par le Créateur; sur les rapports du physique et du moral de l'homme; sur l'origine

et la subordination de nos facultés ; sur la nature et la cause des maladies ; etc. Je pourrais le prouver par l'exposition de cette vaste et ingénieuse théorie ; et l'on reconnaîtrait peut-être qu'en en retranchant les faits illusoire, les hypothèses inadmissibles, les idées mystiques, il reste encore un ensemble d'observations très-imposant, des rapprochemens extrêmement curieux, des explications plus satisfaisantes qu'on n'en trouve dans tout autre système ; enfin, que le génie de Vanhelmont a éclairé quelques parties obscures de la physiologie et de la psychologie ; mais cela m'entraînerait dans des discussions étrangères à l'objet qui nous occupe. Je vais donc me borner à choisir, dans les divers écrits de Vanhelmont, quelques passages qui s'appliquent plus particulièrement au magnétisme, et qui peuvent éclaircir ou confirmer ce qu'il avance dans sa Dissertation. Je les classerai sous deux chefs principaux : 1° la puissance de la volonté ; 2° l'état de concentration ou d'extase, que nous nommons aujourd'hui *somnambulisme*. Je terminerai par l'analyse de celui des écrits de Vanhelmont qui renferme les idées les plus singulières, et qui est le moins connu (1).

(1) Je n'entrerai dans aucun détail sur la nature et

§ 1^{er}. *Influence de la volonté.*

La volonté, dit Vanhelmont (*Blas humanum*, § 9.), est la première des puissances.

les fonctions de l'Archée, parce que cela m'entraînerait hors de mon sujet. Mais le mot *Archée* revenant à chaque page dans les écrits de Vanhelmont, et l'importance qu'il attache à ce principe étant la base de toute sa théorie, je suis obligé d'en donner une définition succincte.

L'Archée, dit Vanhelmont, consiste dans l'union d'un esprit vital avec un noyau spirituel qui féconde les germes. Il est doué de toutes les facultés et de toutes les notions nécessaires pour remplir sa destination. Il est l'organe primitif de la vie et du sentiment. Depuis le premier moment de l'existence jusqu'à la mort, il préside à tous les mouvemens organiques, et les dirige vers le but qui leur est assigné. *Constat Archeus ex connectione vitalis auræ, cum imagine seminali, quæ est interior nucleus seminalis, fecunditatem seminis continens.... Imago hæc Archei ex prædecessoris ideâ defluens, non est demortuum quoddam simulacrum, sed plena insignitum scientia, potestatibusque necessariis rerum in suâ destinatione agendarum ornatum, ideoque est vitæ et sensationis primum organum..... Præses ille manet, curator rectorque internus finium, in obitum usque.* (ARCHEUS FABER, § 1-7.)

On a dit que Vanhelmont admettait plusieurs archées

C'est par la volonté du Créateur que tout a été fait ; c'est par elle que le mouvement a été im-

subalternes , et que chacun des organes avait son archée particulier qui y résidait et en dirigeait les opérations. Cela a besoin d'être expliqué. Vanhelmont admet plusieurs centres de vie , ou une vitalité propre à divers organes ; et cette opinion , qu'il a très-bien exposée dans le traité intitulé *Vita multiplex* , est parfaitement conforme à celle de Bichat : mais loin de considérer ces principes de vie existans dans chaque organe comme des êtres distincts , il les croit des émanations ou dépendances de l'archée principal. L'archée est l'habitation de l'ame sensitive , ou plutôt il ne fait qu'un avec elle : et voici comment Vanhelmont s'exprime sur l'ame sensitive. Cette ame unique , dit-il , est la cause immédiate , le centre , le siège , la source , et le principe de toutes les facultés et de toutes les actions vitales.... Elle dissémine dans les divers organes les facultés nécessaires pour la vie... Elle est comme une lumière vitale , dont le foyer , placé dans l'estomac , envoie ses rayons dans toutes les parties du corps. *Unica anima sensitiva est causa immediata , centrum , nidus , fons , et origo facultatum et actionum vitalium quarumcumque... Seminavit suas facultates per organa corporis... Sensitivum lumen vitæ hospitatur in stomacho , tanquam radice vitæ mortalis. (Confirmatur morborum sedes in animâ sensitivâ , § 1 et 2.)*

Si je ne craignais de trop allonger cette note , je pourrais montrer un rapport singulier entre le système

primé à toutes les choses. *A voluntate primum sunt mota*. C'est la volonté existante dans l'homme qui est le principe de ses actions. C'est encore une volonté latente, et non l'influence des astres qui opère le développement des germes; car l'embryon se meut par lui-même, quoiqu'il ait besoin, pour se mouvoir, d'être placé dans des circonstances favorables. *Voluntas in primis est primum ejusmodi movens, moveturque se ipsum ens seminale* (Ib.). La volonté appartient à tous les êtres spirituels; elle est en eux d'autant plus active et plus puissante, qu'ils sont plus dégagés de la matière; et l'énergie avec laquelle elle agit sans le secours des organes, caractérise essentiellement les esprits purs. Cette distinction systématique est nettement exprimée par notre auteur, dans le traité qui a pour titre : *Actio regiminis*, où il est question de la puissance qui gouverne le corps, et de l'influence que chacun des organes a sur les autres, ou de l'économie animale (car, par le mot *regimen*, Vanhelmont entend la domination

de Vanhelmont sur l'archée ou les archées, et celui de Buffon sur les moules intérieurs. Seulement la théorie de Buffon est plus obscure, et ne suppose pas de même la nécessité d'un principe spirituel.

qu'une partie du corps exerce sur l'autre. *Regimen est qua pars paret alteri*). Il y a, dit-il, une troisième action propre aux esprits incorporels : pour agir sur un objet, ils n'ont pas besoin que cet objet soit lié avec eux, qu'il soit rapproché ; ils n'emploient point d'instrument ; ils agissent uniquement par une volonté puissante. *Est ergo tertia actio spiritibus incorporeis propria, qui non requirunt ad agendum radium directum nec aspectum objecti, nec ejus propinquitatem, dispositionem aut colligationem, sed agunt solo nutu potestativo, longe vi influentiali efficaciore.* Act.reg., § 39.)

Mais ce n'est pas ici le lieu de raisonner sur les facultés des esprits qui ne sont point unis à un corps ; leur influence, et même leur existence dans le monde actuel, ne pouvant être établies que sur des faits douteux ou sur des conjectures, à moins qu'on ne sorte du domaine de la physique pour entrer dans celui de la théologie. Les êtres qui tombent sous nos sens doivent seuls nous occuper. Il est question d'examiner si notre ame peut agir sur les organes des autres êtres vivans, comme elle agit sur nos propres organes ; je dis des *êtres vivans*, parce que la substance spirituelle ne peut agir sur la matière, qu'autant que celle-ci est orga-

nisée de manière à recevoir son influence.

Selon Vanhelimont, l'ame est douée d'une force plastique qui, lorsqu'elle a produit une idée, la revêt d'une substance, lui imprime une forme, et peut l'envoyer au loin, et la diriger par la volonté. Cette force, infinie dans le Créateur, est limitée dans les créatures, et peut conséquemment être plus ou moins arrêtée par les obstacles. Les idées, ainsi revêtues d'une substance, agissent physiquement sur les êtres vivans, par l'intermède du principe vital. Elles agissent plus ou moins, selon l'énergie de la volonté qui les envoie, et leur action peut être arrêtée par la résistance de celui qui les reçoit. Une magicienne, dit-il, agira bien plus sur des êtres faibles que sur des êtres robustes, parce que la puissance d'agir par la volonté a des bornes, et que celui qui a de la force d'esprit lui résiste aisément. *Naturalis et limitata potestas incantamento, cui per pugnacem et robustum animum facile itur contrà.* (DE INJECT. MATER., § 15.) On voit que Vanhelimont admet les enchantemens et les maléfices, ou la faculté de faire du mal par la seule action de la volonté; mais il prouve, sans réplique, par des argumens fondés sur des vérités que la religion nous enseigne, que le diable est dans l'impossibilité d'exercer

directement cette puissance sur l'homme. Il avait abordé cette question dans sa Dissertation sur le magnétisme; il y revient, et la discute à fond dans le traité intitulé *De injectis materialibus*.

Ce traité contient un recueil d'observations qu'on ne peut révoquer en doute, à moins d'accuser l'auteur de mauvaise foi. Elles tendent à prouver que des corps étrangers s'introduisent quelquefois dans le corps humain, sans qu'on puisse savoir comment; qu'ils en sortent en se frayant des routes extraordinaires, et en traversant des parties qu'ils sembleraient ne pouvoir percer sans causer la mort; d'où Vanhelmont conclut qu'il existe dans le corps vivant une force particulière, et une direction de cette force qui produisent des phénomènes inexplicables par l'anatomie et par les lois connues de la physiologie; et qu'il ne faut point recourir à la puissance du démon, pour rendre raison de ces phénomènes.

Nous avons vu que, dans sa Dissertation sur les guérisons magnétiques, Vanhelmont avait cherché à rendre raison des effets attribués à la poudre de sympathie. Il revient sur ce sujet, dans un article fort court intitulé *des Moyens sympathiques, de Sympatheticis mediis*, et c'est

là qu'il s'explique clairement sur l'influence et la puissance de la volonté. Après avoir parlé de la vertu magnétique, ou de l'action à distance, dont une multitude de faits offre la preuve incontestable, il ajoute :

En 1639, Eriicius *Mohy* publia, sur la poudre de sympathie, un traité dans lequel il prouve fort bien que, lorsqu'on en met sur le sang sorti des blessures, elle les guérit : mais il n'a point connu la force directrice qui fait que la vertu de la poudre mise sur le sang agit sur le blessé dans un lieu éloigné. Le sang qui est sur le linge reçoit de la poudre les vertus balsamiques qu'elle contient; cela est tout simple : mais cette vertu balsamique ne se porte point sur le blessé par l'influence des astres, et moins encore par un mouvement spontané. L'idée de celui qui applique le remède s'attache à ce remède, et en dirige la vertu balsamique sur l'objet de ses désirs. Mohy croit que la puissance sympathique émane des astres : j'en vois la source dans un sujet plus rapproché de nous. Ce sont les idées qui dirigent, et ces idées sont produites par la charité ou par une volonté bienveillante. C'est pour cela que la poudre opère avec plus ou moins de succès, selon la main qui en fait usage. J'ai toujours observé que ce

remède réussissait, lorsqu'il était employé avec un désir affectueux et des intentions charitables; il n'a presque aucune efficacité, si celui qui l'administre y met de l'insouciance, ou n'y pense pas. Aussi, dans l'action sympathique, je mets ces astres de notre intelligence (l'attention et la charité) bien au-dessus des astres des cieux. Les idées excitées par le désir de faire du bien, s'étendent au loin, à la manière des influences célestes, et elles sont dirigées sur l'objet que la volonté leur désigne, à quelque distance qu'il soit.

Vanhelmont ne pousse pas toujours aussi loin qu'il le pourrait les conséquences de sa théorie sur l'action à distance, par la puissance de la volonté; car il explique par d'autres causes certains faits qui s'y rapportent évidemment. J'en citerai un de ce genre, parce qu'il prouve à la fois deux propositions avancées dans sa *Dissertation sur le magnétisme*; l'une, que l'homme peut, par l'action de sa volonté, influencer sur les animaux; l'autre, que les animaux peuvent aussi, par leur volonté, influencer les uns sur les autres, et même sur l'homme.

Dans le *Traité de la peste*, Vanhelmont dit que, dans un combat entre deux ennemis, la force de l'un augmente à mesure que l'autre est

saisi de terreur. *In omni duello, à pavore hostis conspicuo animus hostilis roboratur.* Il ajoute que si l'on place un crapaud vis-à-vis de soi, dans un endroit duquel il ne puisse sortir, et qu'on le regarde fixement, et avec attention, *intentis oculis*, il mourra de peur au bout d'un quart-d'heure. *Tumulus pestis; capite cui titulus, Zenexton*, in-4°, Elz., p. 886, in-fol. 1655. Pars 2^a, p. 186.

Je ne m'arrêterais point sur ce fait, peu vraisemblable en lui-même, et dont Vanhelmont tire des conséquences inadmissibles, s'il n'était confirmé par un témoignage qui mérite quelque confiance : c'est celui de l'abbé Rousseau, missionnaire apostolique dans le Levant, connu sous le nom de *capucin du Louvre*, que Louis XIV avait envoyé à Rome, en lui donnant le titre de son médecin, et qui jouissait de la plus grande considération.

« J'ai, dit-il, répété quatre fois l'expérience de Vanhelmont, et j'ai trouvé qu'il avait dit la vérité; à l'occasion de quoi, un Turc, qui était présent en Egypte, où j'ai fait cette expérience pour la troisième fois, se récria que j'étais un saint d'avoir tué, de ma vue, une bête qu'ils croyaient produite par le diable. Une autre fois je l'ai fait tout de même, et le cra-

paud n'en mourut pas, et je n'en fus point incommodé.

« Mais ayant voulu faire, pour la dernière fois, la même chose à Lyon, revenant des pays orientaux, bien loin que le crapaud mourût, j'en pensai mourir moi-même. Cet animal, après avoir tenté inutilement de sortir, se tourna vers moi; et s'enflant extraordinairement, et s'élevant sur ses quatre pieds, il soufflait sans remuer de sa place, et me regardait ainsi sans varier les yeux. Il me prit à l'instant une faiblesse qui alla jusqu'à l'évanouissement, accompagné d'une sueur froide, et d'un relâchement par les selles et par les urines, de sorte qu'on me crut mort. Je n'avais pour lors rien de plus présent que du thériaque et de la poudre de vipères, dont on me donna une grande dose qui me fit revenir; et je continuai d'en prendre soir et matin, pendant huit jours que la faiblesse dura (1). »

(1) *Secrets et remèdes éprouvés, dont les préparations ont été faites au Louvre, de l'ordre du Roi, par M. l'abbé Rousseau, ci-devant capucin et médecin de Sa Majesté; 2^e édition. Paris 1708, pag. 154. L'abbé Rousseau est mort en 1694. A son retour de Rome, le pape l'avait fait passer dans l'ordre des Bénédictins, pour qu'il fût plus libre de se livrer à la médecine, qu'il pratiquait gratuitement.*

Malgré la naïveté et la bonne foi qui se montrent dans le récit de l'abbé Rousseau, je ne prétends pas que son assertion suffise pour constater un fait si surprenant : mais il me semble que, pour avoir le droit d'en nier la possibilité, il faudrait avoir inutilement essayé de le reproduire. S'il se trouvait vrai, il expliquerait l'origine des anciennes fables sur le Basilic.

Je crois devoir faire remarquer que, lorsque l'abbé Rousseau éprouva un résultat si fâcheux de son expérience, c'était la cinquième fois qu'il la faisait ; et qu'ayant réussi trois fois à tuer le crapaud, ce ne saurait être la peur qui ait troublé son imagination. Cela ne peut s'expliquer qu'en admettant que, dans cette circonstance, le crapaud, très-irrité, se trouvait avoir une force magnétique supérieure à la sienne.

Cette théorie de la puissance de la volonté a été mieux développée par Vanhelmont qu'elle ne l'eût été jusqu'à lui, mais il n'en est pas le premier auteur : elle se trouve mêlée à la plupart des croyances religieuses ; elle est indiquée, quoique d'une manière vague, dans les ouvrages de plusieurs philosophes de l'antiquité, et des médecins antérieurs à Vanhelmont l'ont clairement exposée, et en ont fait la base de leur système médical.

En 1608, Bernard Penot du Port, médecin alors célèbre, publia un petit ouvrage intitulé *Denarium medicum*, en l'accompagnant de notes critiques. Le manuscrit de cet ouvrage lui avait été confié, dit-il, par un de ses confrères qu'il ne nomme point, mais auquel il reconnaît du génie, quoiqu'il n'adopte pas toutes ses opinions, et qu'il se croie même obligé d'en réfuter plusieurs. Il est remarquable que les propositions combattues par Penot sont précisément celles qui sont prouvées par le magnétisme. Vanhelmont n'avait pas encore écrit, et l'époque n'était pas arrivée où l'on avait les lumières nécessaires pour en reconnaître la vérité.

Selon l'auteur anonyme, l'homme est composé de deux substances qui agissent l'une sur l'autre; l'esprit et la matière, ou l'ame et le corps. De là deux sortes de maladies, et deux sortes de remèdes. La plupart des maladies du corps ont leur source dans le désordre du principe qui le fait vivre, et l'on ne peut les guérir qu'en rétablissant l'harmonie dans ce principe. Les autres se guérissent par les remèdes indiqués dans le *Denarium*, et qui sont au nombre de dix.

Avant Hippocrate, dit l'auteur, il s'est trouvé plusieurs hommes habiles qui n'ont point fait

usage de la médecine corporelle, mais uniquement des facultés de l'ame. *Fuerunt ante Hippocratem multi viri docti, qui nullâ prorsus medicinâ corporeâ usi sunt, sed solâ spiritûs et animæ facultate.*

Après avoir fait l'énumération des prodiges qu'ils opéraient, il ajoute : « Pour cela, ils employaient un véhicule qui tient le milieu entre la substance matérielle et la substance immatérielle, et qui les réunit. Ainsi, ils connaissaient deux puissances pour guérir les maladies, et pour faire des choses extraordinaires ; l'une qui agit directement sur le corps, et qui réside dans les propriétés de certaines plantes, de certains minéraux, etc. ; l'autre, qui agit par la seule volonté, le seul regard, la seule imagination, *je le veux, je l'ordonne*, sans autre secours. Cette faculté s'est éteinte à mesure que les hommes ont perdu la foi, et qu'ils se sont corrompus.

« Le principal instrument pour guérir les maladies par cette première et principale partie de l'homme, savoir, l'ame, consiste dans une imagination forte et soutenue (1). »

(1) *Hoc in præstando, velut undquâque in re reperitur vehiculum, seu conjunctio quædam, quæ constat*

En exposant l'opinion de Vanhelmont sur la puissance de la volonté, j'ai fait voir qu'il ramenait à un seul principe tous les phénomènes du magnétisme ou de l'action à distance. En effet, tous ces phénomènes s'expliquent, et rentrent dans l'ordre naturel, si l'on admet avec lui que l'ame est douée de la faculté d'agir sur

ex re omninò abstractâ et simplicissimâ, et ex re quæ medium quoddam obtinens, abstractum cum corpore connectit. Sic duæ repertæ facultates, una quæ solo velle, solo intuitu, solâ imaginatione operatur; sic volo, sic jubeo, nullo addito adminiculo... Dolendum est quod hæc facultas in Christi adventu sit extincta... Idque evenit propter excæcationem et incredulitatem hominum, et ignorantiam quæ homines submersos retinent, ut nimirum verbo Dei et promissionibus Christi et apostolorum non credant. Habemus de re satis apertum dictum. Quidquid petieritis, sine hæsitazione, in nomine meo dabitur vobis.... Hinc patet, præcipuum instrumentum, non modò ad curandos morbos, sed ad alia multa præstanda, ratione illius primæ et præcipuæ partis hominis, scilicet animæ, consistere in forti et non cadente imaginatione. DENARIUM MEDICUM, anonymi auctoris, in libro cui titulus : Bernardi Penoti à portu S. Mariæ, de Denario medico; quo decem medicaminibus, omnibus morbis internis medendi via docetur. Bernæ Helvetiorum, 1608, in-8°.

les organes des êtres animés, comme sur ses propres organes, soit immédiatement en dirigeant ses idées sur l'objet qui fixe son attention, soit à l'aide d'un intermédiaire auquel elle attache cette idée. De même que l'odeur communiquée à un corps inodore par un simple contact avec de l'ambre, n'altère point sa nature, et produit cependant une sensation vive sur l'homme à qui ce corps est présenté; de même, une idée ou une force peut être attachée à un corps qui n'en éprouve aucun changement, et qui cependant servira de véhicule pour la communiquer à un être susceptible d'en recevoir l'impression. De là l'effet des talismans, des amulettes, dont, selon Vanhelfmont, la vertu est très-réelle, absolument indépendante de l'action des esprits célestes ou infernaux, et étrangère à toute superstition.

Mais ce que nous avons jusqu'à présent extrait de Vanhelfmont est relatif à l'action qu'un individu peut exercer sur un autre; et l'étude du magnétisme nous a fait observer des phénomènes d'un ordre supérieur : je veux parler de ceux qui se présentent quelquefois spontanément dans certains individus, et plus fréquemment dans les personnes soumises au traitement magnétique. Voyons si nous ne

trouverions pas dans les écrits de Vanhelmont, quelques notions sur ce sujet.

§ 2. *De l'état de crise magnétique.*

Les phénomènes que présente l'état de crise magnétique, quoique variés à l'infini, peuvent être rapportés à deux classes, ou plutôt ils dépendent de deux phénomènes principaux dont tous les autres ne sont que des modifications ou des conséquences. Le premier est la faculté de recevoir les sensations par d'autres organes que ceux dont nous faisons usage dans l'état habituel. Le second est ce développement particulier de l'intelligence, qui semble trouver en elle-même des notions dont l'origine est inconnue, et qu'elle ne se souvient pas d'avoir acquises antérieurement par les sens. Les phénomènes du somnambulisme naturel ou noctambulisme, appartiennent à la première classe; ils ont été observés de tout temps. Vanhelmont en cite un exemple. Etant au collège, dit-il (1), je couchais dans la même chambre, avec un de mes camarades qui était somnambule; il se levait la nuit, il prenait la clé du jardin, il allait se promener dans des endroits où l'on courait risque de tomber; il

(1) *De ortu formarum*, § 52.

revenait ensuite, et remplaçait la clé dans une armoire, comme il aurait pu le faire en plein jour, étant éveillé. Un soir, je m'emparai de la clé, sans qu'il s'en aperçût; je la cachai soigneusement : mais aussitôt qu'il fut en somnambulisme, il alla la chercher dans le lieu où je l'avais cachée, et il la prit sans hésiter, comme s'il l'y avait placée lui-même. Cette histoire ressemble à celle de la plupart des noctambules : de tout temps on a remarqué qu'ils se dirigeaient sans le secours des yeux ; mais on n'avait pas songé à rechercher quel organe suppléait chez eux à celui de la vue, ni comment un tel changement pouvait s'opérer. La translation des sens à l'épigastre n'avait pas encore été observée : elle l'a été souvent depuis, soit dans la catalepsie, soit dans le somnambulisme magnétique, et j'ai été plusieurs fois à même de la constater ; mais Vanhelmont est le premier qui ait décrit ce phénomène ; et ce qui rend sa description très-curieuse et très-instructive, c'est qu'il l'a observé sur lui-même, et qu'il s'est rendu compte de tout ce qui se passait en lui. Il est extrêmement rare, qu'après être revenu à l'état habituel, on conserve un souvenir distinct de ce qu'on éprouve dans cet état extraordinaire.

J'étais persuadé, dit Vanhelmont, que les poisons peuvent-être des remèdes utiles, lorsqu'on sait les doser et les appliquer à propos. Je voulus en conséquence faire des expériences sur le Napel. En ayant préparé grossièrement une racine, je la goûtai du bout de la langue ; je n'en avalai point, et je crachai beaucoup. Cependant, il me sembla d'abord que ma tête était serrée par un bandeau, et bientôt après, il m'arriva une chose fort singulière, et dont je ne connaissais aucun exemple. Je m'aperçus, avec étonnement, que je n'entendais, ne concevais, ne savais et n'imaginai plus rien par la tête ; mais que toutes les fonctions qui lui appartiennent ordinairement étaient transportées autour du creux de l'estomac. Je le reconnus clairement, distinctement ; j'y fis la plus grande attention. Ma tête conservait le mouvement et le sentiment, mais la faculté de raisonner avait passé à l'épigastre, comme si mon intelligence y eût établi son siège. Frappé d'admiration et de surprise de ce mode insolite de sensation, je m'étudiai moi-même avec soin ; je me rendis compte de ce que j'éprouvais ; j'examinai toutes mes notions, et je reconnus que, pendant tout le temps que dura cet état extraordinaire, mon intelligence avait bien

plus de force et de perspicacité. Je ne puis expliquer par des paroles le sentiment que j'éprouvais. Cette clarté intellectuelle était accompagnée de joie. Je ne dormais point, je ne rêvais point; j'étais à jeun, et ma santé était parfaite. J'avais eu quelquefois des extases, mais elles n'avaient rien de commun avec cette manière de sentir par l'épigastre, qui excluait toute coopération de la tête. Je m'étonnais que mon imagination eût quitté le cerveau, devenu oisif, pour exercer son activité dans la région épigastrique. Cependant, ma joie fut un moment suspendue par l'idée que cette disposition pourrait me conduire à la folie. Mais ma confiance en Dieu et ma soumission à sa volonté dissipèrent mes craintes. Cet état dura deux heures, après lesquelles j'eus deux vertiges. Au premier, je sentis qu'il s'opérait un nouveau changement en moi; et, au second, je me trouvais dans l'état ordinaire. J'ai depuis essayé plusieurs fois de goûter du napel, mais je n'ai jamais pu obtenir le même résultat. (*Demens idea*, § 11 et seq.)(1).

(1) J'ai suivi pendant deux mois le traitement d'une demoiselle de seize ans, qui, pendant son somnambulisme, avait toutes ses facultés concentrées au creux de

Vanhelmont conclut de ce singulier phénomène , que l'ame n'est point essentiellement obligée de se servir de tel ou tel organe , qu'elle est parfaitement distincte des organes dont elle se sert , et que , semblable à une lumière pénétrante , elle se répand sans avoir besoin d'être dirigée par des canaux. Il en tire encore beaucoup d'autres conséquences plus ou moins systématiques , et dont quelques-unes sont applicables à l'art de guérir. Il y trouve entr'autres la confirmation d'une opinion qui est liée à toute sa théorie physiologique médicale , et qu'il a ensuite développée dans son *Traité du siège de l'ame* ; savoir , que le plexus solaire est le principal domicile , l'organe essentiel de l'ame sensitive , ou de la faculté de sentir , comme le cerveau est l'organe de la mémoire. Celles des opérations de l'esprit , dit-il (§ 19), qui sont la suite de la réflexion , et qui exigent un examen des circonstances de temps et de lieu , une comparaison du passé avec le présent , se terminent dans le cerveau , auquel arrivent les rayons que l'ame lui envoie du foyer

l'estomac. Elle s'expliquait , sur son état , à peu près dans les mêmes termes que Vanhelmont , dont elle n'avait certainement jamais entendu parler.

central situé dans la région épigastrique. Mais les notions abstraites, celles de l'avenir, celles qui sont indépendantes d'un temps et d'un lieu déterminés appartiennent uniquement au foyer central.

Il ne faut cependant pas imaginer que Van-helmont considère l'ame comme une substance contenue dans un récipient particulier. Ce qui est spirituel ne peut être ainsi renfermé dans une enveloppe : mais, selon lui, c'est à l'épigastre que se font sentir d'abord les impressions que nous recevons des objets extérieurs, et celles qui se produisent spontanément en nous ; c'est la région épigastrique qui est essentiellement et primitivement affectée par la joie, par le chagrin, par l'espérance, par la crainte, par toutes les passions. C'est de là que part la force vitale qui agit dans tous nos organes ; c'est la partie dont la lésion amène instantanément la mort. L'ame sensitive, dit-il (*Sedes animæ*, § 18-21), n'est point renfermée dans le ventricule comme dans un sac ; elle n'y est pas contenue comme des graines dans une capsule ; elle y est seulement résidente ; elle y est attachée comme à un atome ; et c'est de là que partent la chaleur et la lumière qui se répandent par-tout. Pendant la vie, qui est un temps

d'épreuve et d'exil, l'âme immortelle, émanée de la Divinité, est intimement unie à l'âme sensitive, qui met obstacle au libre exercice de ses facultés : pour entretenir des relations avec le monde physique, elle est obligée de se servir des organes qui modifient et altèrent plus ou moins toutes les notions qu'elle reçoit par eux : cependant elle peut, dans certaines circonstances, s'affranchir momentanément de ses entraves ; et lorsqu'elle y sera parvenue une fois, elle y réussira chaque jour avec plus de facilité.

Vanhelmont est conduit à cette dernière conséquence, par une observation qu'il a faite sur lui-même ; c'est que, depuis la crise extraordinaire dont on vient de lire la description, son intelligence a pris une nouvelle activité, et que le temps du sommeil n'est plus perdu pour lui. J'ai plus souvent, dit-il, des songes qui m'éclairent, *indiciosiora somnia*. Pendant ces songes, mes idées se suivent, mon esprit jouit de toutes ses facultés, et ma raison de toute sa force. Ce qui m'a fait comprendre les paroles du psalmiste : *Nox nocti indicat scientiam*. (*Demens idea*, § 17.)

Le fait que raconte Vanhelmont n'étonnera point les magnétiseurs, parce qu'ils en ont vu

d'analogues; seulement, ils n'en tireront pas les mêmes conclusions, et ils se garderont bien d'accorder aux songes une confiance exagérée. Les personnes qui ont été dans l'état de somnambulisme, acquièrent quelquefois une disposition au renouvellement de cet état, qui les y fait rentrer naturellement pendant le sommeil. Elles jouissent alors d'une clairvoyance surprenante; mais comme elles ne sont pas dirigées, l'imagination prend souvent la place de la raison; et quoique leurs idées s'enchaînent parfaitement, les illusions se mêlent aux réalités.

Selon Vanhelmont, l'axiome si célèbre dans les écoles, *il n'y a rien dans l'intelligence qui n'y soit arrivé par les sens*, est la source d'une infinité d'erreurs. Que toutes nos connaissances nous soient venues de cette manière dans l'état actuel de la société, où, dès sa naissance, l'homme reçoit des soins et une instruction qui le dispensent de faire usage de l'activité de son ame, c'est un sujet de discussion; mais que cela soit ainsi nécessairement, et par notre nature; que l'ame ne puisse par elle-même ni penser ni connaître sans le secours des sens, c'est une doctrine avilissante, subversive de tous les principes de la morale et de toutes les espérances de

l'homme. En effet, que serait l'ame, après la dissolution du corps, si elle n'avait pas la faculté de sentir et de connaître autrement que par les sens ? Si l'on admet son immortalité, on est forcé de convenir que lorsqu'elle sera séparée du corps, ses facultés s'exerceront immédiatement sans le secours des organes dont elle se sert aujourd'hui. On voit même que ces organes sont des instrumens imparfaits, qui souvent la trompent ; qui tantôt la servent, et tantôt l'asservissent ; et qui, très-propres à lui faire juger les rapports que les objets extérieurs ont à elle, ne peuvent lui donner aucune idée, ni d'elle-même, ni de l'essence des choses. Si l'ame existe, elle est indépendante de la matière ; elle n'est point circonscrite dans l'espace : elle est une substance spirituelle douée de la faculté de penser, de vouloir, de juger ; elle peut se connaître elle-même ; elle n'a pas besoin, pour avoir des idées et des affections, d'être excitée par les objets matériels. Elle peut enfin trouver en elle-même des notions qui y sont gravées dès son origine, et que l'attention aperçoit immédiatement et dans leur ensemble, comme des images dans un miroir ; tandis que les sens ne les y porteraient que par une suite d'impressions isolées qu'il faudrait discerner

d'abord, et réunir ensuite pour en former un tout.

Les philosophes qui attribuent à l'observation et à l'expérience l'origine de toutes les connaissances humaines, ne s'aperçoivent pas qu'ils roulent dans un cercle vicieux. L'acquisition des premières connaissances suppose l'existence de la société, et l'existence de la société suppose déjà ces connaissances. Imaginez la horde de sauvages la plus grossière, vous trouverez chez elle un langage ; vous y trouverez des arts que ces sauvages n'auraient pu inventer dans l'état où ils sont, et qui paraissent les débris d'une civilisation plus avancée. Quand l'homme a été placé sur la terre, sa condition eût été bien pire que celle des animaux, s'il n'eût été doué, comme eux, de connaissances instinctives nécessaires pour pourvoir à ses premiers besoins, et pour se réunir à ses semblables. L'homme est supérieur à tous les animaux, parce qu'il est perfectible : mais avant de se perfectionner, il faut exister ; et pour exister, il faut avoir reçu une première éducation, ou porter en soi-même des notions antérieures à celles qui nous viennent par les sens. L'observation et l'expérience sont incontestablement l'unique cause des progrès des sciences ; mais les élémens sur lesquels les

sciences se fondent, ont été primitivement gravés par Dieu dans l'ame humaine. Il est même naturel de penser que l'homme, étant supérieur à tous les animaux, il doit avoir reçu des notions plus étendues, et d'un ordre plus élevé que celles dont ils sont doués. Donnez à ces notions le nom d'instinct ou celui d'idées innées, n'importe ; elles existent : nous ne les apercevons pas dans notre état habituel, parce que nous sommes sans cesse distraits par les impressions que font sur nous les objets extérieurs. Peut-être sont-elles produites par le réveil d'un sens intérieur qui n'agit que dans le silence des autres. Quoi qu'il en soit, il est des circonstances dans lesquelles on les voit reparaître, et c'est un fait dont la pratique du magnétisme nous offre la preuve tous les jours.

Si Vanhelmont n'a point connu le somnambulisme produit par le magnétisme, il a très-bien connu l'état de concentration ou de lucidité qui accompagne quelquefois le somnambulisme, et pendant lequel se développent les connaissances instinctives dont je viens de parler. C'est dans cet état de concentration qu'il trouve la source de plusieurs vérités, dont il est bien difficile d'expliquer autrement l'origine. Je ne prétends point décider si son opinion est

fondée; je dois seulement faire observer que plusieurs de ses idées se retrouvent dans Leibnitz , dans Mallebranche et dans Kant, qui ne les lui ont point empruntées, mais qui y sont arrivés comme lui par la méditation, et par l'observation des phénomènes que présente le développement de l'intelligence humaine.

C'est principalement dans le traité intitulé *Venatio scientiarum* (de la Recherche des sciences), que Vanhelmont expose cette théorie, répandue dans tous ses écrits.

Selon lui, la raison n'est point la faculté qui distingue essentiellement l'ame humaine; elle n'est que secondaire; elle n'est point la première source des vérités. La raison nous sert à comparer entr'elles des vérités connues, pour arriver, par cette comparaison, à des vérités nouvelles. Mais comment savons-nous que la conclusion d'un syllogisme est juste? Ce n'est point la raison qui nous enseigne que nous pouvons nous fier à la raison; avant elle, il y a l'évidence.

Demandez pourquoi la lumière nous éclaire? pourquoi l'eau est fluide? et vous trouverez que plus ces choses sont évidentes, moins la raison peut les expliquer. Par-tout où vous n'avez point de discours, point de prémisses, il n'y a pas

de conclusion, et la raison n'a rien à faire. Cependant, la science des prémisses est plus sûre que la conclusion ; elle est supposée indubitable ; elle est dans l'ame, sans le secours du raisonnement, parce qu'elle est antérieure à toute démonstration. D'où je reconnais que la science de la vérité des choses et des prémisses ne nous vient point de la raison ; mais qu'elle dépend d'un autre principe ; savoir, la lumière intellectuelle (§ 20, 21).

L'homme est l'image de Dieu : or , Dieu ne fait point usage de la raison. Il voit d'un coup-d'œil les principes et les conséquences ; il n'a pas besoin d'aller des uns aux autres. Dieu est intelligence ; c'est donc par l'intelligence que l'homme ressemble à Dieu , et cette intelligence connaît certaines choses par sa nature, parce qu'elle est une émanation de l'intelligence divine. La raison est un instrument dont elle se sert pour combiner ces notions primitives et innées : cet instrument est imparfait ; l'usage en est difficile, le résultat incertain ; et il faut souvent revenir aux notions primitives pour juger si nous ne nous sommes point égarés par le raisonnement. Tous les hommes raisonnent, et cependant ils ne sont point d'accord. En partant des mêmes bases , ils divergent à me-

sure qu'ils discutent. C'est le raisonnement qui produit les hérésies dans la religion, les systèmes les plus dangereux dans la politique, les opinions les plus extravagantes dans les sciences. Où donc trouver la vérité ? En créant l'ame humaine , Dieu lui a donné des notions essentielles et primitives. Cette ame est le miroir de l'univers; elle est en relation avec tous les êtres; elle est éclairée d'une lumière intérieure : mais le tumulte des passions, la multitude des sensations, les distractions produites par les objets qui nous environnent , obscurcissent cette lumière, dont l'éclat ne se distingue et ne se répand uniformément qu'autant qu'elle brille seule, et que tout est en nous dans un état de paix et d'harmonie.

Vanhelmont pense que si nous savons nous concentrer, nous séparer de toute influence étrangère, et nous laisser guider par cette lumière intérieure , nous trouverons en nous-mêmes des notions pures et certaines. Dans cet état de concentration, dit-il, l'ame discerne les objets sur lesquels elle porte son attention; elle peut s'unir à eux , et pénétrer leur essence; elle peut même s'unir à Dieu, et voir en lui les plus importantes vérités (*Venatio scien-*

tiarum : passim , et præcipuè , § 48 et 57.) (1).

C'était souvent pendant le sommeil que Vanhelmont recevait des lumières sur le sujet de ses recherches, tantôt par des réponses directes, tantôt par des images emblématiques; et ce sommeil était un véritable somnambulisme. Il s'y préparait par la prière, par la méditation, par une entière abnégation de lui-même, par le vœu prononcé de se rendre utile aux autres; et comme sa piété était excessive, il attribuait à une inspiration divine tout ce qui lui était suggéré. Mais il faut observer que, se croyant appelé à être médecin par une vocation spéciale, par l'ordre de Dieu, il avait passé trente ans à écouter les professeurs les plus célèbres, à suivre le traitement des maladies, à lire tous les livres, et particulièrement ceux d'Hippocrate, à se livrer avec une activité non interrompue, à l'étude de toutes les sciences qui se lient à la médecine (1) : d'où il suit que les ré-

(1) Voyez aussi l'excellent traité intitulé : *Logica inutilis*. Vanhelmont y prouve que les sciences mathématiques sont les seules qui soient essentiellement fondées sur le raisonnement.

(2) Voyez les trois articles intitulés : *Promissa auctoris , Confessio auctoris , Studia auctoris*.

sultats auxquels il arrivait dans ses momens d'extase, étaient produits, à son insu, par l'ensemble des connaissances qu'il avait acquises; quoique, dans son état ordinaire, il n'eût pu ni en combiner les élémens ni en saisir les résultats avec autant de rapidité. On voit, par plusieurs passages de ses écrits, qu'il pratiquait la médecine comme magnétiseur, et que l'action du magnétisme entraînait pour beaucoup dans la plupart des guérisons qu'il opérait. Sa présence suffisait pour soulager les malades, et l'influence de sa volonté communiquait une efficacité particulière aux remèdes qu'il administrait. Persuadé que Dieu avait daigné lui accorder les lumières et les facultés nécessaires pour guérir, il agissait avec foi, sans autre motif que celui de remplir sa mission en exerçant la charité. Loin de s'enorgueillir des dons qui lui avaient été faits gratuitement, il se croyait obligé d'en rendre un compte sévère, et de les employer pour le bien du prochain, sans qu'il lui fût permis d'en tirer pour lui-même aucun avantage. Il aurait désiré rester inconnu, parce qu'il méprisait également les richesses et la gloire. Lorsque la peste exerça ses ravages dans la ville de Bruxelles, il crut devoir saisir cette occasion de s'instruire et d'être utile, et il s'offrit pour soi-

gner les pestiférés : ni la fatigue ni la crainte du danger ne purent affaiblir son zèle : il était continuellement auprès d'eux. Voyant, dit-il, que la plupart des médecins, se méfiant de leur art, s'éloignaient des malades, je me dévouai, et Dieu me préserva de la contagion. Je ne connaissais encore que les remèdes vulgaires ; et cependant tous les malades paraissaient se rétablir par la joie et l'espérance, lorsque je les avais visités ; et moi-même, soutenu par la confiance, je crus que Dieu daignerait m'accorder la science d'un adepte (1).

Vanhelmont considérait les sciences humaines comme le sujet de disputes interminables, comme l'aliment éternel de l'orgueil ; il les jugeait insuffisantes pour nous diriger dans la pratique du plus important de tous les arts, celui de secourir l'humanité souffrante : il

(1) *Pestem considerabam morborum calamitosissimum, in quo ægrum quisque desereret.... Proposui itaque avum unum dicere miseris contagio imbutis... Non accersitus enim, illos sponte invisebam, non tam juvaturus quam discendi cupidus. Omnes tamen, me viso, refici videbantur spe et gaudio. Ipse fretusque spe, me aliquando ex merâ Dei gratuitate potiturum scientiâ Adepti mihi persuasi. (Promissa auctoris, col. 5, § 7.)*

croyait que la chimie, l'anatomie, l'observation des maladies, la matière médicale, ne pouvaient suppléer aux dons que Dieu accordait à ceux qu'il choisissait pour être les instrumens de sa miséricorde en exerçant la médecine; il voulait que le médecin fût instruit de tout ce que la tradition et l'expérience des siècles peut nous apprendre sur les propriétés des diverses substances; mais que, pour se déterminer dans l'application, il implorât le secours divin, et qu'il se crût éclairé par cette lumière surnaturelle; il voulait sur-tout que la charité fût l'unique mobile de toutes ses actions; il était persuadé qu'en nous unissant aux êtres souffrans par l'attention, la bienveillance et la volonté, nous pouvons sentir et connaître leurs maux. La charité prie, dit-il, le désir cherche, les besoins de nos semblables retentissent dans notre ame par la commisération, et c'est ainsi que notre intelligence est éclairée. *Charitas orat, desiderium quærit, et necessitates ex commiseratione in animâ pulsant. Sic datur intellectus.* (*Promissa auctoris*, col. 3, § 1.) Le portrait qu'il fait du médecin est vraiment celui du magnétiseur, et l'on ne peut même traduire autrement l'expression, *le médecin élu de Dieu* (*medicum divinitus electum*). Ce passage me pa-

rait trop remarquable pour que je ne le rapporte pas ici.

« Le médecin élu de Dieu sera accompagné de signes particuliers et de prodiges pour les écoles. Il rendra gloire à Dieu en préparant ses dons pour le soulagement du prochain ; la commisération sera son guide ; il possédera la vérité dans son cœur et la science dans son entendement. La charité sera sa compagne et la miséricorde divine éclairera ses voies. Il implorera la grâce du Seigneur, et l'espoir du gain n'entrera point dans sa pensée ; car le Seigneur est riche et libéral, et lui donnera au centuple. Il fécondera ses œuvres ; il revêtira ses mains de bénédiction ; il remplira sa bouche de consolation, et ses paroles feront cesser les douleurs. Ses pas amèneront la félicité, les maladies se dissiperont à son aspect comme la neige au soleil du midi, et la santé marchera sur ses traces. Telles sont les promesses du Seigneur aux médecins qu'il a élus ; telles sont les bénédictions accordées à ceux qui marchent dans le sentier de la miséricorde, car le Seigneur aime ceux qui exercent la charité ; il les éclairera par son esprit consolateur. » *Electum divinitus medicum sua sequentur signa et prodigia pro scholis. Is enim ad honorem Domini præpara-*

bit dona ejus , ad solamen proximi : ideoque commiseratio erit dux ejus. In corde enim possidebit veritatem , et scientiam in intellectu. Charitas erit soror ejus , et veritas domini illuminabit vias suas. Hic enim erogabit gratiam Domini , et non erit spes lucri in cogitationibus suis. Dominus enim est dives et liberalis , dabitque centuplum in mensurâ cumulâtâ. Sua opéra fœcundabit , manus suas unget benedictione. Replebit os suum consolationibus , et tuba verbum ejus a qua fugient morbi.... Vestigia sua adferent felicitatem , et morbi in conspectu ejus tanquam nix in meridie æstatis , valle apertâ. Maledictio et punitio fugient , et sanitas sequetur eum à tergo. Hæc sunt promissa Domini medentibus quos elegit ; hæc sunt benedictiones eorum qui ambulant in semitâ misericordiæ. Quia Dominus amat misericordiani facientes , propterea illuminabit eos per consolatorem spiritum. (Tumulus pestis. cap. 1 , ed. Elz. , in-4° , p. 852. — Ed. in-fol. , Lugd. 1655 , pars 2^e , p. 145.)

En terminant cet article, je crois devoir répéter que je suis bien loin d'adopter, dans son ensemble, la théorie dont je viens de donner une idée. Je pense qu'elle est insuffisante pour nous diriger dans la recherche de la vérité.

Comment, en effet, distinguer avec certitude les fantômes produits par une imagination exaltée des notions instinctives que le Créateur a gravées en nous ? Vanhelmont veut que, pour jouir de la vue intuitive ; on s'affranchisse également des sens, de l'imagination et des préjugés : cela est difficile ; lui-même n'y a pas toujours réussi, et la confiance qu'il avait à ses inspirations l'a conduit à beaucoup d'erreurs. Mais il est certain que, dans l'état de concentration, qui est le même que celui de somnambulisme, l'âme reçoit des impressions par une autre voie que celle des sens dont elle fait usage dans l'état habituel ; et que c'est en elle-même qu'elle voit, qu'elle connaît. Vanhelmont prouve fort bien que la raison n'est point la première source des vérités ; mais elle n'en est pas moins une faculté du premier ordre, en ce qu'elle est le seul moyen de distinguer les notions intérieures de celles qui nous viennent du dehors ; en ce qu'elle peut seule remonter à l'origine de ces dernières ; les comparer, les lier, les coordonner, et discerner celles qui sont en accord avec la réalité des choses de celles qui ne sont fondées que sur de vaines abstractions, sur des conjectures douteuses, ou sur de fausses apparences.

Dans un troisième et dernier article , je ferai connaître encore quelques idées très-singulières de Vanhelmont, relativement aux propriétés occultes qu'il suppose à certaines choses, à certaines formules ; propriétés qui ne sont point indiquées par l'analogie, et dont l'homme ne peut tirer un grand avantage, qu'autant qu'il les emploie avec foi et simplicité.

DELEUZE.

LETTRE DE M^{me} * * *

A M. DELEUZE.

Vous désirez, monsieur, que je vous donne quelques détails sur la manière dont j'ai été guérie d'un squirrhe, et d'une maladie sérieuse qui est venue à la suite de la fonte de cette tumeur. Les obligations que j'ai au magnétisme, et l'estime bien sincère que vous m'inspirez, me font un devoir de ne pas vous refuser cette satisfaction. Vous me permettrez seulement de ne pas m'arrêter sur une foule de phénomènes qui, se rencontrant plus ou moins souvent dans les traitemens magnétiques, vous offriraient peu d'intérêt, et donneraient à mon récit beaucoup trop d'étendue.

Il y avait déjà long-temps que je me sentais une dureté, et je soupçonnais que ce pouvait être un squirrhe placé à droite, dans le mésentère. Je n'étais pas tout à fait sans notions sur

cette maladie. Une de mes amies en était morte à l'âge de 26 ans; et, dans le temps, j'avais lu les consultations qui avaient été faites pour elle, et j'avais conversé avec les médecins qui la soignaient. Je savais que tous les secours de la médecine sont insuffisans pour guérir un squirrhe; mais je savais aussi qu'il arrive quelquefois que les tumeurs de ce genre, après avoir acquis un certain volume, cessent de faire des progrès, et qu'alors, à l'aide d'un régime convenable, on pouvait vivre assez tranquillement; je pris le parti de courir cette chance, de ne point me fatiguer par des remèdes inutiles; et, pour éviter à cet égard toute sollicitation, je résolus de ne confier à personne ce que j'éprouvais.

Il ne me sembla pas, pendant deux ou trois ans, que mon squirrhe augmentât; mais, tout à coup, il grossit considérablement, et je me trouvai très-incommodée. Je consultai alors successivement deux médecins, qui me dirent que mon squirrhe pouvait avoir le volume d'un petit pain. Ils me donnèrent, l'un et l'autre, une ordonnance pour arrêter les progrès du mal; mais ils ne s'accordèrent point sur les moyens d'y parvenir. Je croyais bien qu'il n'y avait que le magnétisme qui pût me

guérir; mais je n'étais nullement sûre que ce moyen pût réussir; car, quoique j'eusse magnétisé moi-même avec quelque succès, je n'avais pas toujours eu le bonheur de guérir mes malades. Il me paraissait fort indiscret de proposer à quelqu'un d'essayer de fondre mon squirrhe; et cette pensée m'avait arrêtée tant que mon état avait été supportable. Il ne l'était plus; et me voyant déjà, dans ma pensée, morte comme mon amie, je passai sur toutes les considérations; je priai un magnétiseur, avec qui j'avais soigné quelques malades, de vouloir bien passer chez moi, et je lui parlai, pour la première fois, de la maladie dont j'étais atteinte. Il avait beaucoup de zèle; et, il faut dire le véritable mot, beaucoup de charité. Faites vos réflexions, lui dis-je; parlez-moi bien franchement. N'entreprenez pas une cure qui sera très-longue, et qui demande la plus grande assiduité, si vous ne prévoyez pas pouvoir continuer aussi long-temps que cela sera nécessaire. Je vous le demande en grâce, ne commencez point à me magnétiser, ou ne m'abandonnez pas. Il eut la bonté de me promettre qu'il me magnétiserait exactement tous les jours, jusqu'à ce que la guérison fût complète, ou que nous eussions reconnu qu'elle était impossible. Nous

étions alors au commencement d'octobre 1800.

Il me magnétisait depuis trois ou quatre mois, lorsqu'un jour, en entrant, il me dit : Je suis venu pour ne pas vous manquer de parole ; mais je crains de ne pouvoir vous magnétiser, car je suis bien souffrant. Je lui proposai de le magnétiser moi-même ; il y consentit : et un quart-d'heure après, tout au plus, il était en état de somnambulisme. Je ne fus pas obligée de l'interroger. Vous m'avez endormi, dit-il ; c'est singulier ! Bandez-moi les yeux : il me semble que je verrai mieux. Je le priai de s'examiner, et de voir ce qu'il y aurait à faire pour qu'il ne souffrît plus. Il faudrait que j'eusse un peu plus de force d'ame, me répondit-il. Je m'affecte souvent beaucoup pour très peu de chose. Ce que j'éprouve n'est rien ; demain, je ne m'en sentirai plus. C'est vous qu'il faut que je voie. Mais, quel bonheur, ajouta-t-il, que vous m'ayiez rendu somnambule ! Désormais nous commencerons par-là nos séances, et je vous assure que vous serez bien soignée. Il me fit promettre que je ne dirais à personne qu'il était somnambule, et que je ne le forcerais jamais à faire aucune expérience.

Depuis ce moment, j'ai constamment endormi mon magnétiseur tous les jours ; et, à

force de soins et d'exactitude à exécuter ce qui m'était prescrit, mon squirrhe s'est fondu. Mais voici un phénomène qui m'a paru bien singulier. Mon somnambule m'avait ordonné des bains, et je mettais dans ma baignoire une bouteille qu'il magnétisait en état de somnambulisme. Un jour, la séance était finie, je l'avais réveillé, et nous nous entretenions d'affaires tout à fait étrangères à ma santé, lorsqu'il se sentit donner sur l'épaule gauche un coup qui lui fit pousser un cri, et il s'endormit subitement. C'est votre bouteille que j'ai oublié de magnétiser, me dit-il; donnez-la moi. La même commotion a eu lieu assez souvent, et toujours pour quelque chose qui avait été oublié pendant la séance. D'où cela pouvait-il venir? La volonté de mon magnétiseur ni la mienne n'y étaient pour rien. Nous ne pensions plus au magnétisme. Je demande quel était ce tiers officieux qui se trouvait entre nous?

Dans le mois d'octobre 1801, je me croyais sur la fin de mon traitement, lorsqu'un jour mon somnambule mit tout-à-coup ses mains sur ses yeux, et fondit en larmes. Je le questionnai sur la cause de son affliction. Votre squirrhe, me dit-il, est presque détruit; mais je vois que vous aurez une grande maladie, et

je ne puis empêcher que cela n'arrive. Je ne vois pas à quelle époque elle se déclarera , mais vous serez très-mal. Sur toute chose, ne vous faites point saigner. Si vous ne succombez pas, vous vous porterez ensuite mieux que vous n'avez fait de votre vie. Vous avez toujours été maigre et pâle : vous prendrez beaucoup d'embonpoint , et vous aurez des couleurs. Mais , lui dis-je, ne me magnétiserez-vous pas, si je suis malade? Si je suis encore à portée de vous alors, me répondit-il , bien certainement, je vous magnétiserai ; mais je ne sais pas quand vous serez malade : je ne sais pas si nous serons près l'un de l'autre, ni si je dormirai encore. Je me mis à mon secrétaire ; je le priai de m'indiquer , autant qu'il le pourrait , les symptômes de la maladie dont j'étais menacée, et j'écrivis sous sa dictée.

Ce fut le 5 janvier 1803, que la maladie qui m'avait été annoncée se déclara. Heureusement mon magnétiseur se trouvait encore près de moi, et il s'empessa de venir me donner ses soins. Dès qu'il me magnétisait, il entraînait de lui-même en somnambulisme ; il put en conséquence diriger mon traitement sans aucun secours étranger, et c'est à lui seul que je dois ma guérison.

Lorsque je fus guérie, je le priai de me donner les détails de ma maladie, et du traitement qu'il avait employé. Voici cette relation telle que je l'ai écrite sous sa dictée, pendant qu'il était en somnambulisme (1).

*Détail de la maladie et du traitement de madame ***.*

La maladie de M^{me}***, annoncée dès le mois d'octobre 1801, et dont le magnétisme a atténué une partie, était plus sérieuse que ne le croyaient ceux dont elle était entourée. Elle provenait d'un amas d'humeurs très-anciennes, qui ne pouvaient s'évacuer que par la crise qu'elle a éprouvée ; et si l'on n'eût pas veillé avec la plus grande attention sur sa position, la société au-

(1) Il n'est point rare qu'une personne qui a été somnambule rentre naturellement en somnambulisme en magnétisant celle qui l'a plusieurs fois mise dans cet état. Une dame que j'avais rendue somnambule à eu, depuis sa guérison, la complaisance de me magnétiser lorsque je me trouvais incommodé. Elle n'a jamais pu le faire pendant dix minutes sans rentrer en somnambulisme, quoique ce ne fût ni son intention ni la mienne. Elle n'éprouve pas la moindre envie de dormir lorsqu'elle magnétise tout autre que moi.

(Note de M. Deleuze.)

rait peut-être été privée d'une personne aussi estimable.

En effet, un point très-aigu entre les deux épaules, la tête remplie d'une humeur visqueuse, une inflammation à la gorge, la poitrine commençant à s'échauffer, les poumons déjà embrasés, une toux opiniâtre, un crachement de sang, le bas-ventre dans un état d'inflammation alarmant, les voies urinaires dans un resserrement considérable, une fièvre concentrée, et, par accès, très-violente, sont, sans doute, les motifs d'une crainte bien faite pour jeter l'effroi dans tous les cœurs.

Pour parvenir à une cure sûre et plus prompte, aidé du magnétisme, j'ai, dans les premiers jours, arrêté les progrès du mal dont M^{me} *** était menacée. Je me suis d'abord appliqué à magnétiser fortement la poitrine, pour diviser l'humeur stagnante située entre les deux épaules, qui y occasionnait un point très-douloureux; et, pour accélérer cette division, je lui ai fait mettre un cataplasme d'avoine cuite dans du vinaigre, qu'on avait soin de renouveler à mesure qu'il se refroidissait. Cela a réussi suivant nos désirs, et, en moins de deux heures, les douleurs, dans cette partie, ont cessé, et ne sont plus revenues.

Le combat des humeurs et du sang, excité par le magnétisme, a provoqué, pendant la nuit, des sueurs si abondantes, que la malade a été obligée de changer de linge quatre fois. Ce prélude salutaire a développé toute la maladie.

Le lendemain, les boissons, composées des quatre-fleurs et de sucre, avec deux lavemens le matin, et autant le soir, composés d'eau et une cuillerée de vinaigre, ont entretenu une humidité intérieure; et toujours, par le magnétisme, les sueurs ont continué d'être abondantes la nuit.

Le cinquième jour, les mêmes boissons et les mêmes lavemens ont été continués. La malade s'est permis de prendre quelques cuillerées de vermicelle, qui, par la contraction des nerfs de l'estomac, lui ont occasionné une douleur très-vive, que le magnétisme a dissipée. Il est à noter que les redoublemens prenaient, l'un vers onze heures du matin, et le plus violent vers neuf heures du soir; celui-ci durait une grande partie de la nuit. Les sueurs de cette nuit ont été moins fortes.

On se souvient maintenant, avec plaisir, comme on est parvenu à détourner les humeurs qui embarrassaient les viscères. On a d'abord

vu que , par des boissons très-abondantes et très-simples , le sang a été sans cesse humecté , les reins et la vessie se sont dépouillés des parties morbifiques.

Je ne puis me dissimuler que les sept et neuf me présentèrent une image effrayante ; mais , ne perdant point l'espoir de voir changer les symptômes fâcheux , je me déterminai , le six , à faire faire un loock blanc , auquel il a été ajouté deux grains de kermès : mais , nouvel embarras ; les règles ont paru le sept , et nous avons été obligés de suspendre ce médicament , auquel nous avons substitué la tisane précédente , composée des quatre-fleurs , en substituant seulement le miel au sucre , comme plus balsamique.

Dans les neuf premiers jours , les urines étaient crues ; ensuite elles ont paru d'une couleur citronnée.

Le dix , voyant que le onzième devait produire une crise qui déterminerait le mieux être , ou un état plus fâcheux , je m'offris à passer la nuit auprès de la malade , afin de la magnétiser souvent. Sur les neuf heures , le redoublement se fit sentir avec plus de violence que les jours précédens ; le sang bouillonnait. Lorsque tout le monde fut retiré , je me mis à la magnétiser ,

et à tâcher d'éloigner de la tête les feux qui semblaient vouloir y monter. Malgré mes efforts, l'agitation n'en était pas moins vive; alors, sentant approcher la crise, et craignant le délire, je me déterminai, pour la hâter favorablement, à faire prendre à la malade deux lavemens. Après qu'elle les eut pris, j'eus la satisfaction de voir se calmer peu à peu les mouvemens convulsifs des nerfs et des intestins, et la tête se dégager. Je la magnétisai de nouveau à deux heures et à quatre, et je ne la quittai que quand je la vis au moment de s'endormir. Alors, elle reposa environ pendant deux heures d'un bon sommeil, qui n'a été interrompu que par quelques quintes de toux. Elle s'est trouvée, à son réveil, beaucoup plus paisible, le pouls plus doux.

Il est à remarquer que les règles, qui furent plus abondantes que de coutume, ont entraîné une bonne partie des humeurs.

Le onze au soir, voyant les humeurs disposées à s'évacuer, j'ordonnai, pour le douze, une purgation composée de deux onces de tamarin, un gros de sel de nitre, deux gros de sel végétal, et une once et demie de sirop de Nerprun.

Le douze, la médecine produisit un change-

ment presque général dans toute l'habitude du corps. Les douleurs de la gorge diminuèrent ; la toux, quoique fréquente, était moins sèche, et les crachats se rétablirent ; le cerveau se dégagea, et le sang, moins enflammé, circula plus régulièrement dans les veines ; mais je ne puis en dire autant du bas-ventre. Il resta dans les voies urinaires une telle âcreté, que la malade ressentait dans cette partie, qui était fort enflée, des douleurs aiguës, ce qui me fit ordonner des fumigations de guimauve, et un bain de pieds.

Voyant que la nuit du treize devait être un peu orageuse, j'invitai M^{me} *** à se faire veiller par monsieur son frère, quoiqu'il fût un peu fatigué des veilles précédentes. Le redoublement fut fort ; mais on exécuta ponctuellement, et aux heures précises, les avis donnés ; sur le matin, la malade fut plus calme.

Le quatorze, je la purgeai de nouveau.

Le quinze, elle mit ses pieds dans l'eau. Je me déterminai à prendre ce parti, pour dégager le bas-ventre de l'inflammation, quoique je visse que le mal pourrait se porter au cerveau. Le redoublement fut moins violent, mais elle éprouva sur le soir des maux de tête assez vifs.

Le seize, la journée se passa tranquillement; tous les symptômes alarmans disparurent. L'avais encore un ennemi à vaincre; c'est-à-dire l'inflammation du bas-ventre, qui portait à la tête des vapeurs, lesquelles augmentant sans cesse de force, prirent la forme du clou hystérique, qui se fit sentir très-vivement le dix-sept et le dix-huit.

Le dix-neuf, je la purgeai pour la cinquième fois, à cinq heures du matin. Le redoublement du mal de tête, à huit heures, se fit sentir si vivement, que la malade m'envoya chercher. Je fis mettre sur la tête, toutes les demi-heures, des compresses trempées dans du vinaigre froid, et sur le bas-ventre, un cataplasme de mie de pain et d'eau de fleurs de guimauve, qu'on renouvelait chaque fois qu'il séchait; et j'ordonnai des lavemens d'eau camphrée. Je dirigeai, de plus, tout le fluide vers le foyer. La tête commença à se dégager sensiblement; je laissai la malade comme assoupie; et, depuis cet instant, ce mal n'a plus reparu. Je continuai encore à donner au fluide la même direction, jusqu'à ce que l'inflammation eût disparu; et, depuis, la malade a été de mieux en mieux. Il est à noter qu'on donnait quelque nourriture légère à la malade.

Voilà, monsieur, le récit que vous avez désiré. Après cette maladie, j'ai d'abord eu de la peine à reprendre des forces; mais ensuite il m'est venu, comme on me l'avait prédit, de l'embonpoint, une carnation plus animée, et ma santé a été très-bonne (1).

(1) S'il m'était permis de nommer la femme respectable qui a bien voulu m'adresser cet écrit en m'autorisant à le publier, ceux qui la connaissent, ou qui ont entendu parler d'elle, seraient convaincus qu'il est impossible d'élever le moindre doute sur l'exactitude des détails qu'elle raconte. Je fais cette remarque, à cause du phénomène surprenant qui s'est renouvelé plusieurs fois pendant le traitement du squirrhe. Vanhelmont l'eût expliqué par sa théorie de l'Archée, ou par celle des inspirations : les spiritualistes du nord y verront une confirmation de leur système sur l'intervention des êtres spirituels. Je crois qu'il ne prouve rien de tout cela; et qu'au lieu d'en chercher la cause, il faut, jusqu'à présent, se borner à en observer l'analogie avec d'autres phénomènes du même genre. Il n'est pas rare que les personnes susceptibles de somnambulisme conservent, dans l'intervalle de leurs crises, un instinct qui les avertit de leurs besoins, soit par une voix intérieure, soit par une secousse. Nous ne pouvons concevoir ce mode de perception, parce qu'il diffère totalement de ceux que nous avons dans l'état ordinaire. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans une discussion sur ce sujet; mais j'ai cru devoir joindre cette note, pour qu'on ne tire pas du fait raconté par M^{me} ***, des conséquences favorables aux idées mystiques ou aux idées superstitieuses, dont elle est aussi éloignée que moi. (*Note de M. Deleuze.*)

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL,

*Principalement dans l'ancienne Italie, sous les
Empereurs, et dans les Gaules.*

(Suite de la 1^{re} partie et du § 1^{er}.)

Des Sibylles.

APRÈS la sibylle de Cumès, et l'établissement des Troyens en Italie, les historiens nous parlent de la nymphe Egérie, qui servait de conseil et d'oracle à Numa. La fable joue encore ici son rôle. Comme les Romains ne paraissaient pas ajouter beaucoup de foi à ce que Numa racontait de ses entretiens avec Egérie ; pour leur donner une idée de sa puissance, cette nymphe métamorphosa tout à coup la maison simple de Numa en un palais superbe ; des vases magnifiques, de riches tapis succédèrent aux meubles

communs dont se servait Numa. Les Romains crurent alors à ses oracles. On prétend qu'elle instruisit Numa dans l'art de la divination, et dans l'art de faire descendre le feu du ciel.

Ce qui paraît probable, c'est qu'Egérie était une femme crisiaque, que Numa consultait, et de laquelle il retirait les avis les plus sages et les plus salutaires pour la législation et le gouvernement de son Etat.

Il ne nous est rien resté des oracles de cette sibylle.

Sous Tarquin l'ancien, il se passa un fait qui, jusqu'à un certain point, peut appartenir au magnétisme.

Le roi Tarquin ayant dessein de joindre quelques compagnies de cavalerie à celles qui avaient été formées par Romulus, Atius Nævus, l'un des plus célèbres augures de ce temps, s'y opposa. Tarquin se sentant offensé de cette résistance, voulut éprouver l'augure, et lui demanda si ce qu'il avait dans l'idée pouvait s'exécuter. Atius ayant répondu qu'oui, Tarquin lui présenta une pierre à aiguiser, et lui ordonna de la couper avec un rasoir. L'augure n'hésita pas, et la pierre fut coupée (1).

(1) *Interrogavit posset ne fieri, quod ipse mente*

Une des propriétés du somnambulisme , est de lire dans les esprits et de pénétrer les pensées les plus secrètes. Plusieurs de nos somnambules magnétiques en fournissent tous les jours la preuve , puisqu'ils obéissent à la simple volonté des magnétiseurs.

Atius n'était qu'un crisiaque , que sa qualité d'augure mettait dans le cas d'entrer souvent en crise , et qui , comme Socrate , et beaucoup d'autres , pouvait subitement et spontanément se procurer cet état singulier. Il avait donc pu lire dans l'esprit du roi , et deviner sa pensée.

Sans doute , au premier abord , il paraît bien difficile de couper une pierre ; ce n'était cependant pas impossible , puisque Atius en vint à bout ; et certainement ce ne pouvait être ni le magnétisme ni l'art des augures qui eût rendu cette pierre susceptible d'être coupée , si elle ne l'eût pas été auparavant. Une pierre à rasoir est susceptible d'être taillée ; elle peut donc être coupée. Si elle tombe par terre , elle se brise. Il ne s'agit que de l'attaquer d'une manière convenable. Ne voyons-nous pas tous les

conceperat. Posse fieri dicente , jussit novaculâ cōtem discindi. Atius administrato incredibili facto , effectum suæ professionis oculis regis subjecit. Valer. Max , lib. 1 , cap. vi , n° 1.

jours, dans les arts, que le simple tracé par un corps dur et tranchant, sur les verres, les silex, les quartz, suffit pour les séparer en deux ?

Le merveilleux dans le trait dont il s'agit, ne consiste donc que dans la pénétration de l'augure, qui put lui faire dire dans l'esprit du roi, l'idée bizarre qu'il venait de concevoir, et en même temps lui faire apercevoir le moyen de trancher la pierre. Et c'est cette pénétration dans la pensée que revendique ici le somnambulisme, et qui paraît étrangère à l'art des augures.

Les Romains firent élever au lieu même une statue à Atius; la pierre à aiguiser ne fut point oubliée, et la statue et la pierre restèrent longtemps exposées à la vénération des Romains (1).

Nous voici arrivés aux livres sibyllins, ces livres si fameux chez les Romains, et qu'ils regardaient comme les dépositaires de la fortune et des destinées de Rome.

Leur origine est aussi enveloppée d'obscurité. Nous ne croirons pas au conte que nous ont transmis quelques auteurs, d'une petite vieille, étrangère, inconnue, qui vint proposer à Tarquin ces livres, au nombre de neuf, et

(1) Livius, lib. 1, n° 56.

en demanda trois cents pièces d'or, et qui, sur le refus de Tarquin de les acheter si cher, en brûla successivement six, et lui vendit les trois autres le même prix.

Nous dirons, avec d'autres auteurs plus raisonnables, que ces livres sont l'ouvrage d'une sibylle appelée, comme la première, on ne sait trop pourquoi, sibylle de Cumes, ou Cumane.

Ces livres furent toujours regardés par les Romains avec le plus grand respect; on préposa quinze magistrats pour veiller à leur conservation, qu'on appella Quindécemvirs. Ils n'ouvraient les livres, et n'en transmettaient les oracles, que par ordre du sénat : ce qui avait lieu lorsqu'il survenait quelque grand prodige, quelque calamité, ou qu'il s'agissait de quelque entreprise importante.

Les prédictions de ces livres étaient-elles souvent justifiées par les évènements; c'est ce que nous ne pouvons affirmer. Mais quand on considère le crédit dont ont joui ces livres pendant plusieurs siècles, même après le christianisme, il est difficile de leur refuser toute espèce de succès.

Varron se plaît à leur rendre justice. « Non, « je ne souffrirai pas, dit-il, qu'on conteste à « la sibylle d'avoir prédit des choses qui, lors-

« qu'elle vivait , étaient utiles aux hommes ; et,
 « après sa mort , l'étaient également , même
 « aux plus inconnus. Ne sommes-nous pas ac-
 « coutumés, encore à présent , après tant d'an-
 « nées , de recourir publiquement à ses livres,
 « lorsque nous voulons savoir ce qu'il faut faire
 « dans le cas de quelque prodige » (1) ?

Platon rend le même témoignage aux sibylles de la Grèce. « Nous retirons beaucoup d'avan-
 « tages par cette fureur que les dieux ont ac-
 « cordée aux sibylles ; car celle qui est à Del-
 « phes , et les prêtresses de Dodone , ont rendu
 « les plus grands services à la Grèce , soit publi-
 « quement , soit privément. Si nous voulions
 « compter tous les biens que la sibylle a pro-
 « duits par cette science , qui perce dans l'a-
 « venir , nous n'en viendrions pas à bout , et
 « c'est d'ailleurs une chose si connue de tout
 « le monde , qu'elle n'a pas besoin de preu-
 « ves (2).

(1) *Neque patiar sibyllam non cecinisse , quæ , dum viveret , prodesse hominibus , sed etiam quæ , cum periisset ipsa , et id etiam ignotissimis quoque hominibus : ad cujus libros tot annis post , publice solemus redire , cum desideramus quid faciendum sit nobis ex aliquo portento.* Varro , de Re rustic. , lib. 1 , cap. 1.

(2) *Maxima bona nobis contingunt per furorem*

Il semble que le témoignage de deux hommes comme Varron et Platon, mérite quelque considération.

On se rappelle de l'usage qu'on voulut faire des livres sibyllins, lorsque César manifesta le désir d'être nommé roi. Pour préparer l'esprit du peuple, on répandit que Cotta devait exposer dans le sénat l'avis des Quindécemvirs, savoir : « Que comme les livres fatidiques « annonçaient que les Parthes ne pourraient « être vaincus que par un roi, il fallait que « César fût appelé roi. »

Ces livres sibyllins furent la proie d'un incendie qui dévora le capitole l'an 670, sous le consulat de Scipion et de Norbanus.

On voulut suppléer à cette perte, en envoyant en Asie, en Afrique, et dans les différentes colonies, pour recueillir les vers sibyllins qui pouvaient y être conservés.

divino quodam munere concessum. Nam quæ in Delphis est vates, atque sacerdotes quæ sunt in Dodonæ, furore correptæ, multis beneficiis et publicè et privatim Græciam affecerunt. Quòd si sibyl-lam, aliosque omnes qui vaticinio usi sunt, singulatim vellemus recensere, quantas utilitates sagaci illâ rerum futurarum scientiâ plurimis attulerunt, in re omnibus perspicuâ operam tempusque insumeremus. Plato, in Phædro.

Ce second recueil, sans authenticité, fut consumé, à son tour, du temps de l'empereur Julien.

De manière qu'il ne nous reste plus rien aujourd'hui de ces livres si célèbres, car les huit livres d'oracles sibyllins grecs et latins que nous avons aujourd'hui, sont un ouvrage apocryphe, composé vers le deuxième siècle de l'ère chrétienne, et rejeté aujourd'hui unanimement.

Il paraît cependant que ce fut ce mauvais recueil qui induisit en erreur les premiers défenseurs du christianisme, et leur fit croire que l'avènement de Jésus - Christ et sa passion y étaient tracés d'une manière bien plus claire que dans les prophètes mêmes.

Ce n'est pas que quand les mystères de la religion eussent été prédits par les sibylles, il y eût rien d'absolument impossible; nous mettons nous-mêmes en principe, que la lucidité des crisiaques, peut être fort étendue, et qu'on ne connaît pas les bornes de cette étendue.

D'un autre côté, est-il rien d'impossible à Dieu ? S'il eût cru le ministère des sibylles nécessaire à ses fins, il lui suffisait de tourner leur faculté de prévision sur les objets qu'il eût jugé à propos de leur faire annoncer.

Mais quand on considère ce qu'étaient les sibylles ; quand on réfléchit qu'elles étaient païennes , attachées au culte des faux dieux , consacrées à Apollon ; quand on lit dans l'histoire romaine que , pour apaiser les dieux , elles ordonnaient des processions , des lectisternes en l'honneur d'Apollon , de Diane , d'Hercule et autres divinités ; qu'elles faisaient enterrer vivantes , dans le marché aux bœufs , des victimes humaines ; quand l'une de ces prétendues vierges , s'il en faut croire le recueil qui nous reste , déclare que , sans avoir été mariée , elle a eu mille maris (1) ; peut-on supposer que Dieu se servit de pareils organes ?

Né voyons donc dans les sibylles que ce qu'elles sont ; non des prophétesses , mais des crisiaques , telles que celles qui ont toujours existé , et qui existent encore parmi nos somnambules magnétiques.

Nous trouvons en Italie une troisième sibylle appelée la sibylle *Tiburtine*. Elle rendait ses oracles à Tibur , près l'Anio. On ne sait précisément dans quel temps elle a vécu. Long-temps après sa mort , on découvrit dans l'Anio sa statue , tenant un livre à la main. Il paraît qu'il existait

(1) *Mille mihi lecti, connubia nulla fuerunt.* Oracul. Sibyllin. , lib. vii , *in fine.*

des recueils de ses prédictions, car la statue et les prédictions furent transportées avec grande pompe, par ordre du sénat, dans le temple de Jupiter capitolin (1).

Pline dit que, de son temps, il y avait trois statues de sibylles devant la tribune aux harangues (2).

L'empereur Julien consultait avec confiance les livres sibyllins. Quand il voulut faire la guerre aux Perses, effrayé des sinistres présages qui se présentaient de toutes parts, il eut recours à cet oracle. « On lui écrivit de Rome, dit « Ammien Marcellin, que les livres de la si-
« bylle qu'il avait ordonné de consulter à Ro-
« me, à l'occasion de cette guerre, lui défen-
« daient clairement d'abandonner, pendant cette
« année, la frontière (3). »

Comme Julien croyait aux sibylles et aux aruspices, Ammien Marcellin avait déjà dit, dans le livre XXI, quelque chose de relatif aux uns et aux autres.

Il admet les génies secondaires; il pense qu'on peut se les rendre favorables par des sa-

(1) Lactant., lib. 1, *de Falsâ religione*, cap VI. — Boissardus, *de Divinatione*, titulo *de Sibyllis*, pag. 275.

(2) Plin., *Hist. natur.*, liv. XXXIV.

(3) Ammien Marcellin, liv. XXIII, chap. 1.

crifices, et qu'ils peuvent alors faire connaître l'avenir; qu'ils peuvent également diriger dans ce sens le vol des oiseaux, et la disposition intérieure des entrailles des victimes.

A l'égard des sibylles, il s'exprime ainsi :

« Le cœur de l'homme découvre aussi l'avenir, lorsqu'il est exalté par une chaleur « bouillonnante. Il est alors l'interprète des « dieux (1). »

Ammien Marcellin adopte le système de l'ame du monde. Il place cette ame du monde dans le soleil. Il veut « que nos ames en soient « des émanations, comme les rayons de lumière. » Il ajoute que « quand le soleil échauffe nos « ames avec une certaine véhémence, il les « rend confidentes de l'avenir. Voilà pourquoi « les sibylles disent souvent qu'elles brûlent : « c'est qu'elles ressentent toute la violence de « ces flammes (2). »

(1) *Aperiunt nunc quoque ventura, cum aestuant hominum corda, sed loquuntur divina.* Ammian Marcell., in-4°, Paris 1636, lib. XXI, pag. 179, n° 50.

(2) *Sol enim, ut aiunt physici, mens mundi, nostras mentes ex sese velut scintillas diffunditans, cum eas incenderit, vehementius futuri conscias reddit. Unde sibyllæ crebrò se dicunt ardere, torrente vi magnâ flammæ.* Ibid.

Ainsi donc, Ammien Marcellin attribue le principe de la connaissance de l'avenir, à l'exaltation de l'âme, à ce feu brûlant que lui communique le père de la lumière.

Ammien Marcellin, au reste, fait tout ses efforts pour justifier les sibylles, et ceux qui se mêlaient de prédictions; il répond ainsi aux objections qui pouvaient leur être opposées :

« Que signifient ces murmures d'un peuple
 « ignorant ? S'il y avait quelque connaissance
 « de l'avenir, dit-on, pourquoi celui-ci a-t-il
 « ignoré qu'il succomberait à la guerre ? Pour-
 « quoi celui-là n'a-t-il pas prévu qu'il lui arri-
 « verait tel autre accident ? Belle raison ! ré-
 « pond-il; comme si, parce que le grammairien
 « a laissé échapper quelque faute contre la lan-
 « gue; que le musicien a fait quelque disson-
 « nance, et que le médecin n'a pas connu le
 « remède, il en fallait conclure qu'il n'y a ni
 « grammaire, ni musique, ni médecine (1 .) »

Sans appuyer sur un pareil raisonnement, il est évident qu'Ammien Marcellin, quand on réduit son système à ses véritables termes, n'attribue, comme nous l'avons déjà observé, la faculté de prédire l'avenir qui caractérise les sibylles,

(1) Ammian. Marcell., pag. 180, n° 5.

qu'à l'exaltation de leurs sens, à la chaleur qui échauffait leur cerveau, c'est-à-dire à la nature.

En cela, il est d'accord avec presque tous les philosophes de l'antiquité, et même quelques pères de l'église.

Nous ne répéterons pas ici tout ce qui a déjà été dit dans les Annales du magnétisme, où la question est longuement traitée : nous nous contenterons d'ajouter quelques autorités nouvelles, qui se rapportent spécialement aux sibylles.

Cicéron dit : « La pythie, à Delphes, était « incitée par la vapeur de la terre ; *la sibylle* « *l'était par la nature* (1). »

Diodore de Sicile, parlant de la sibylle Daphné, raconte qu'elle était fille de Tirésias ; qu'ayant été faite prisonnière, elle fut déposée à Delphes comme une oblation au Dieu ; « que, déjà instruite dans l'art de deviner, elle « avait fait à Delphes de bien plus grands progrès dans cette science ; *qu'ayant donc pour* « *inspiration la nature, ce guide admirable,* « elle donna par écrit une multitude de réponses (2). »

(1) *Terræ vis pythiam Delphis incitabat, naturæ sibyllem.* Cic., *de Divin.*, lib. 1, § 56, n° 79.

(2) *Ea divinandi artem edocta, in Delphis degens*

A l'égard des écrivains ecclésiastiques, nous ne citerons ni saint Jérôme ni saint Hilaire; car si le premier prétend que les sibylles avaient reçu de Dieu le don de prophétie en récompense de leur virginité, saint Hilaire ne les regarde, au contraire, que comme inspirées du démon (1).

Nous pensons que ces saints personnages sont dans l'erreur à cet égard, et que s'ils eussent eu la notion de cette faculté instinctive de l'homme, qui se manifeste dans le somnambulisme, ils auraient reconnu que les prédictions des sibylles ne venaient ni de Dieu ni du démon, mais bien de cette faculté naturelle qui souvent fait connaître l'avenir aux crisiaques, et se trouve commune aux bons et aux méchants: mais nous invoquerons Athénagore et saint Justin.

Athénagore, qui fut d'abord philosophe platonicien, et qui embrassa ensuite le christianisme, dans son apologie pour les chrétiens,

multò majorem scientiam assecuta est. Itaque, naturæ admirabili duce, plurima scripsit varii generis responsa. Diodor. Sicul., *Bibliot.*, lib. iv.

(1) Saint Hilaire, sur la première corinthienne, chap. xii.

regarde l'âme comme capable par elle-même et par ses propres forces, de prédire les choses futures, et de guérir les maladies présentes.

Son opinion sur les démons tenait un peu de celles des platoniciens; il croyait, comme Jamblique, qu'il y avait des démons qui se repaissaient de l'odeur des viandes et du sang des victimes; il croyait que, de leurs idoles, ces esprits imparfaits détachaient des images, des simulacres qui pouvaient troubler l'imagination des hommes.

« Mais pour cette faculté de prévoir l'avenir
 « et de guérir les maladies, elle est étrangère
 « aux démons, elle est propre à l'âme. L'âme,
 « attendu sa qualité immortelle, peut par elle-
 « même et par sa propre vertu, percer dans
 « l'avenir, et guérir les infirmités et les maladies.
 « Pourquoi donc en attribuer la gloire aux dé-
 « mons (1)? »

(1) *Et cum suapte vi ac ratione, anima, utpotè immortalis, plerumque moveatur et agat in homine, ita ut futura prædicat, et rerum præsentium statum dirigat, aut amendet (*), hujus sapientiæ laudem dæmones sibi lucrantur.* Athenagoras, Eodem volum. quo S. Justinus, græcè et latinè, in-folio. Paris 1636. Gesnero interprete, fol. 30 et 31.

(*) Le grec dit guérisset, θεραπεύουσα.

Saint Justin, qui vivait à peu près dans le temps d'Athénagore, dit, sur la manière dont les sibylles rendaient leurs oracles, quelque chose de fort remarquable. Il assure « que les « sibylles, quoique dans leurs prédictions elles « dissent beaucoup de grandes choses, très-bien « et avec vérité, *ne comprenaient pas ce qu'elles « disaient, et que lorsque l'instinct qui les ani- « mait, venait à s'éteindre, elles perdaient la « mémoire de tout ce qu'elles avaient annoncé;* « qu'il n'était donc pas étonnant qu'on trouvât « dans leurs réponses des vers inexacts. Il faut « en attribuer la faute à ceux qui les avaient « mal transcrits pendant qu'elles les pronon- « çaient; que, pour elles, sitôt qu'elles étaient « revenues à elles-mêmes, elles avaient perdu « le souvenir de tout ce qui s'était passé (1). »

(1) *Res multas et magnas rectè et verè dicunt, nihil eorum quæ loquuntur, intelligentes. Sibyllæ enim haud quaquam sicuti poetis, etiam postquam poemata scripsere, facultas fuit corrigendi atque expoliendi responsa sua, juxtà exquisitionem numerorum et dimensionum carminis rationem. Sed in ipso afflatûs tempore sortes illa suas explebat, et evanescentè instinctu ipso, simul quoque dictorum memoria evanuit. Atque hæc ipsa causa est quamobrem non*

Saint Justin cite à ce sujet Platon , qui dit , en effet , « que les inspirés n'entendent pas , « et ne comprennent pas ce qu'ils disent dans « leurs vaticinations , quoiqu'ils prédisent beau- « coup de grandes choses , et que le succès ac- « compagne leurs prédictions (1). »

Voilà qui assimile parfaitement les sibylles de l'antiquité avec nos somnambules magnétiques ; car , lorsqu'ils sortent de leur sommeil , ils ne se rappellent aucunement de ce qu'ils ont dit , et de ce qui s'est passé ; *res multas rectè ac verè dicunt , nihil eorum quæ loquuntur intelligentes* : et s'il arrive quelquefois que les somnambules se rappellent de ce qui s'est passé pendant leur somnambulisme , c'est un cas particulier , et qui ne détruit pas la règle ordinaire.

Quand nous disons que les somnambules ne comprennent pas ce qu'ils disent , nous enten-

omnes carminis numeros sibyllæ servant oracula ; tum quia ii qui oracula scripto mandabant , propter imperitiâ , numerorum observandorum accuratâ ratione exciderint. Justin. , Admonitorium ad Græcos.

(1) Platonis *Meno* , vel de virtute.

dons parler du réveil ; c'est-à-dire que, quand ils sont réveillés, ils ne se souviennent pas de ce qu'ils ont dit ; car, pendant le somnambulisme, leurs discours sont très-suivis, et souvent plus savans que dans la veille. Et même, lorsqu'après la veille on les remet en somnambulisme, ils se rappellent parfaitement de ce qu'ils ont dit dans la crise précédente, et reprennent les mêmes erremens et le fil de leurs idées.

Saint Justin emploie d'autres expressions bien favorables aux sibylles, et qui certainement ne seront pas désavouées par les magnétiseurs ; il dit d'abord qu'elles prédisaient des choses de la plus grande importance, et avec vérité ; *res multas et magnas rectè et verè dicunt*. Il ajoute ensuite, que lorsque *l'instinct* qui animait les sibylles, venait à s'éteindre, la mémoire de tout ce qu'elles avaient dit, s'évanouissait aussi, *et evanescente INSTINCTU ipso, simul quoque dictorum memoria evanescit*. Les magnétiseurs emploient le mot de *faculté instinctive* : la différence n'est pas grande.

Martianus Capella, qui vivait l'an 490 de J. C., parle encore des sibylles, et prétend « qu'elles avaient apporté, en naissant, la fa-

« culté de prévoir l'avenir ; qu'elles avaient été
« procréées pour deviner (1). »

(1) *Alii quoque hujus generis homines in divinandi
usum et præscientiam procreati, ut sibylla vel Ery-
træa, quæ que Cumana est vel Phrygia, etc. —Mar-
tianus Capella, de Nuptiis philologiæ, lib. II.*

(*La suite au prochain numéro.*)

VARIÉTÉS.

NÉCROLOGIE.

NOTRE Société a fait une perte qui lui a été sensible. M. l'*Archi-prêtre* COLL, Curé de Dangé, et membre correspondant de la Société du Magnétisme animal, vient de mourir, âgé de 80 ans. Ce respectable ecclésiastique a terminé paisiblement une vie pleine de vertus, et abondante en bonnes œuvres. Sa longue carrière a été signalée par des actes multipliés d'humanité. Devenu dans sa paroisse un objet touchant de vénération, il y fut aimé autant que respecté de ses concitoyens, et chéri des pauvres, dont il fut le constant bienfaiteur. Les vifs regrets causés par la perte de ce vénérable pasteur, sont le panégyrique le plus éloquent de ses belles qualités. Ses amis et les indigens assistèrent en foule à ses obsèques, et arrosèrent de leurs larmes le tombeau de ce digne ministre des autels. Le nom de l'*Archi-prêtre* Coll se rattachera toujours à tout ce que la pratique

des vertus, la charité chrétienne, et un zèle éclairé pour la religion, a de plus pur et de plus digne de nos hommages.

M. Drouault, greffier de la justice de paix de Dangé, et l'ami intime du défunt, nous a transmis, sur M. l'Archi-prêtre Coll, des notes biographiques. Nos lecteurs nous sauront gré, sans doute, de leur en faire part.

« *Henri-Bertrand-Joseph* COLL, Archi-prêtre de Dangé, département de la Vienne, arrondissement de Châtelleraut, naquit à Aix-la-Chapelle, le 8 octobre 1737, et mourut à Dangé le 29 juin 1817. Il était fils de Simon-Hubert Coll (1), et de Villemiche-Holdausen.

Pendant les quinze premières années de sa vie, M. Coll servit toujours d'exemple aux jeunes gens de son âge, par sa piété, par la pureté de ses mœurs, et par son application à tous ses devoirs. Il s'était déjà distingué dans ses études, lorsqu'en 1752, M. le marquis de Pérusse, colonel, vint à Aix-la-Chapelle pour y prendre les eaux. Un autre but plus important, peut-être, pour M. de Pérusse, l'avait

(1) Simon-Hubert Coll, et Villemiche Holdhausen, son épouse, tenaient l'hôtel des bains des eaux thermales à Aix-la-Chapelle.

attiré dans le pays. Il voulait s'y procurer des cultivateurs allemands pour le défrichement de vastes terrains situés dans les dépendances de son château de Montoiron , près Châtellerault. Lorsqu'il eut rempli le principal objet de son voyage, il voulut un interprète pour la langue allemande, et jeta les yeux sur le jeune Coll. Il ne put que difficilement l'obtenir, à cause du tendre attachement de M. et de madame Coll pour leur fils. Ils consentirent enfin à s'en séparer , sous la condition que M. le marquis de Pérusse lui laisserait le loisir de continuer le cours de ses études. Le jeune Coll fut néanmoins chargé de la direction de tous les travaux de défrichement, et de culture, et s'en acquitta avec autant de zèle que d'intelligence.

On ne doit pas taire ici un bienfait qui a été rendu par M. Coll au Poitou et aux provinces voisines. Se trouvant à la tête d'une grande entreprise, et revêtu de toute l'autorité que lui accordait la confiance de M. de Pérusse, il en profita pour introduire dans le pays la culture des pommes de terre. On doit se rappeler qu'à cette époque, ce précieux tubercule, répandu en France, y était dédaigné, et même méprisé, et souvent rejeté par ceux auxquels il était proposé comme aliment. La pomme de

terre, ainsi que plusieurs utiles découvertes, a donc été aussi en butte à des préjugés mal fondés. M. Coll eut à éprouver, à ce sujet, quelques dégoûts. Il ne s'en rebuta point. Son humanité le fit triompher des obstacles qui s'opposaient à ses vues désintéressées. Il fit venir de son pays, et à ses frais, une quantité assez considérable de pommes de terre, et les distribua généreusement à plusieurs fermiers et habitans de la campagne, à la charge par eux de les cultiver. Il leur en avait démontré l'utilité, non seulement pour les bestiaux, mais encore pour la nourriture des hommes. Au bout de quelques années, cette plante utile fut généralement répandue, et c'est aux soins charitables de M. Coll, que les habitans du pays en sont redevables.

Lorsque les travaux de défrichement furent terminés à Montoiron, M. le marquis de Pérusse, appréciant de plus en plus le mérite et les talens de M. Coll, lui proposa des occupations utiles, que celui-ci refusa. Sa vocation pour l'état ecclésiastique était invariable. Il termina son cours de théologie, et fut ordonné prêtre en 1763. Nommé, à la même époque, chanoine de Targe, près Montoiron, il s'y fixa jusqu'en 1779, qu'il obtint la cure de St.-Aubin.

Ce fut en 1785 que l'Archi-prêtre Coll reçut les premières notions du magnétisme animal. Il en fut redevable à un prélat respectable, aussi religieux que savant, et initié dans cette science, nommée alors *le Mesmérisme*. Ce fut Mgr. du Ch. évêque de C... Il avait vu souvent M. Coll au château de Montoiron, et il conçut pour le curé de Saint-Aubin autant d'estime que d'amitié. Il lui reconnut les qualités qui pouvaient en faire un bon magnétiseur, c'est-à-dire, la charité, ce désir ardent et désintéressé de rendre service à son prochain. M. Coll, en effet, dont la charité et la bienfaisance furent toujours les vertus favorites, faisait consister tout son bonheur à soulager les malheureux. Il comprit que le magnétisme pourrait lui en fournir aisément les moyens. Il se livra donc à l'étude de cette science; mais Mgr. l'évêque de C... n'avait point de somnambule à sa disposition. Il pensait qu'on ne pouvait être bien convaincu des effets du magnétisme, qu'en se rendant témoin des crises somnambuliques. Il jugea nécessaire de faire voir des somnambules à M. Coll. En conséquence, il l'envoya à Lyon, en le défrayant de son voyage, et l'adressa à M. *le grand doyen des chanoines, comtes de LYON*. Celui-ci s'occupait aussi du magnétisme, de concert avec

un habile chirurgien , qui magnétisait alors avec succès plusieurs somnambules dans cette ville.

Mgr. l'Evêque de C... ne fut point trompé dans son attente , car M. l'Archi-prêtre Coll était devenu un magnétiseur zélé et instruit. De retour auprès de Mgr. l'Evêque , il prouva combien il avait profité des leçons qu'il était allé recevoir à Lyon. Un des laquais de l'Evêque fit une chute de cheval , se démit l'épaule , et eut la figure meurtrie. Après l'opération du chirurgien , le malade continuait à souffrir des douleurs insupportables. M. le Curé de St.-Aubin le magnétisa , et parvint très-promptement à lui procurer le sommeil somnambulique ; les douleurs se calmèrent ; et après six jours de traitement magnétique , le blessé fut radicalement guéri.

Mgr. l'Evêque de C. voulait conserver près de lui M. le Curé de St.-Aubin ; mais celui-ci , sans ambition , dédaignant la fortune , et très-attaché à ses paroissiens , ne voulut pas les abandonner , et retourna à sa cure.

Les premiers succès de M. Coll , dans le magnétisme , l'encouragèrent à en continuer la pratique , mais sans ostentation , et principalement en faveur de la classe indigente. Il magnétisa beaucoup de malades ; les uns furent

guéris , et d'autres soulagés. Cependant, n'ayant obtenu d'abord que très-rarement le somnambulisme , il s'adressa par écrit à M. le marquis de Puységur , qui , à cette même époque , était occupé , dans son château de Buzancy , près Soissons , à produire les belles expériences du somnambulisme. M. le marquis de Puységur répondit avec sa bonté ordinaire à toutes les questions de M. le Curé de Saint-Aubin ; il l'instruisit , lui fit part des meilleurs procédés propres à produire ou à diriger des somnambules , et lui enseigna la manière de magnétiser les arbres , qui , dans la belle saison , offrent un moyen de secourir un plus grand nombre de malades à la fois. Il n'en fallut pas davantage pour augmenter le zèle de M. l'archi-prêtre Coll. Il magnétisa aussitôt un arbre dans le jardin de son presbytère , y rassembla plusieurs malades ; et dès la seconde séance , il obtint deux somnambules lucides , mais pour eux seulement , et dont la guérison fut promptement opérée.

M. le Curé de Saint-Aubin , ainsi que la plupart des magnétiseurs , se vit en butte aux attaques des ennemis du magnétisme animal. C'est au moment où il commençait à obtenir des succès aussi satisfaisans , qu'il fut accablé de mauvaises plaisanteries , et enfin calomnié au-

près de ses supérieurs. Il se justifia aisément , mais il fut forcé d'abandonner la pratique du magnétisme. Plusieurs autres prêtres auxquels il avait enseigné la manière de magnétiser , furent également obligés d'y renoncer. Si ce contre-temps le priva d'un moyen de plus de secourir son prochain , il n'en continua pas moins à se livrer tout entier à la pratique des bonnes œuvres. Tous les ans , il sacrifiait plus de la moitié de son revenu en achats de différentes étoffes , de sabots et de subsistances , etc. , dont il faisait des distributions aux pauvres. On l'a vu plus d'une fois rentrer chez lui avec quelques parties de ses vêtemens de moins , dont il se dépouillait souvent en faveur des plus nécessiteux ; et lorsqu'il allait administrer les derniers sacremens aux indigens , il leur laissait ordinairement des témoignages de sa générosité.

Les malheurs de la révolution l'obligèrent de sortir de France. Il se retira à Aix-la-Chapelle , au sein de sa famille. Tout le temps de cette émigration fut marqué par les services sans nombre qu'il rendit à ses confrères d'infortune , ainsi qu'aux émigrés séculiers. Une infinité de lettres trouvées chez lui , après sa mort , ont fait connaître les secours de tout

genre qu'il prodigua à l'humanité souffrante et persécutée. Elles attestent une partie des bonnes œuvres dont sa vie a été comblée.

En Allemagne , M. l'Archi-prêtre Coll s'occupa encore du magnétisme. Il y fit plusieurs cures remarquables. On pourra s'en former une idée , en lisant celle qu'il opéra vers la fin de 1791 , imprimée dans les Numéros précédens 2 et 3 de la *Bibliothèque du magnétisme animal*, des derniers mois d'août et de septembre , pag. 101 et 197 ; et à cette époque il fit un court voyage en France.

En 1802 , M. l'Archi-prêtre Coll rentra en France , malgré les instances de ses parens et de ses amis , qui voulaient le retenir en Allemagne. Il y refusa une Cure d'un produit considérable ; cependant , il savait que les biens du clergé étaient vendus en France , et que les ecclésiastiques n'y jouiraient que d'une modique pension : mais le mépris des richesses , dont il faisait profession , et l'attachement qu'il conserva toujours pour ses anciens paroissiens , le ramenèrent dans sa Cure de Saint-Aubin. Sa charité l'engageait encore d'aller deux fois par semaine à l'hôpital de Châtellerault , à trois lieues de distance de son domicile , pour y confesser des prisonniers et des malades allemands , ita-

liens et espagnols ; ce Curé étant le seul prêtre qui, dans l'arrondissement, sût parler ces trois langues.

En 1809, M. l'Archi-prêtre Coll fut nommé Curé du canton de Dangé. Il accepta ce changement de cure avec une extrême répugnance, et céda en quelque sorte par obéissance aux pressantes invitations que ses supérieurs lui firent à ce sujet. Cette translation à une cure supérieure lui occasionna des soins plus pénibles, et des aumônes plus considérables. On peut dire qu'il avança ses jours, en retranchant de son nécessaire, pour secourir, non seulement les habitans de sa Cure de Dangé, mais encore ses anciens paroissiens de Saint-Aubin, pour lesquels il conserva toujours un attachement inviolable.

En 1817, ce charitable pasteur, quoique d'un tempérament robuste, mais plus courageux encore, sentit que ses forces étaient épuisées. La maladie le saisit le 14 juin dernier. Il témoigna avoir un pressentiment certain de sa fin prochaine. Dès le lendemain, il paya les gages à ses domestiques, en y ajoutant des récompenses généreuses. Il se fit relire son testament, et l'avait fait approuver l'année précédente par tous ses parens, auxquels il aban-

donnait alors une portion de son patrimoine. Il légua le reste en trois parts égales ; la première aux pauvres , la seconde pour l'ornement de son église , et la troisième au séminaire. Le huitième jour de sa maladie , il se fit apporter le saint viatique. Il commanda ensuite à son sacristain de creuser une fosse , et l'en récompensa généreusement ; il fit faire également son cercueil , qu'il paya lui-même ; enfin , au quinzième jour de sa maladie , il se fit habiller de ses vêtemens les plus propres ; et conservant toute sa mémoire et sa présence d'esprit , il resta levé pendant deux heures , à l'expiration desquelles il prononça ces mots : *Dieu soit loué , il est temps de partir.* Au même instant , il expira sans agonie , et s'endormit dans le Seigneur.

Les funérailles de ce vénérable Archi-prêtre , ainsi qu'il l'avait ordonné , se firent sans pompe ; mais tous les prêtres des environs assistèrent à ses obsèques , ainsi que les autorités ; un grand nombre d'hommes et de femmes vêtus de noir , tous les habitans du cantons , et cent cinquante pauvres qui , en précédant le cercueil du défunt , versaient des larmes de douleur , et poussaient de temps en temps des cris qui navraient le cœur. Cette cérémonie , pendant laquelle la

tristesse était empreinte sur tous les visages, se termina par des distributions de subsistances à tous les malheureux qui se présentèrent au presbytère.

H. C.

~~~~~

*Certificats de huit cures magnétiques opérées  
à Saint-Aubin , depuis le mois de juin der-  
nier 1817 , par M<sup>r</sup> J. M. GERMON , curé  
dudit Saint-Aubin-le-Cloux , département  
des Deux-Sèvres. Les originaux en sont  
déposés aux archives de la Société du Ma-  
gnétisme animal.*

---

Moi, *Jean-Mathias* GERMON , Curé de Saint-  
Aubin - le - Cloux , arrondissement communal  
de Parthenay , département des Deux-Sèvres ,  
certifie à qui de droit , avoir tant guéri que  
soulagé , par le seul moyen du *magnétisme  
animal* , plusieurs personnes attaquées de dif-  
férens genres de maladies , et qui sont venues  
se faire traiter au lieu de mon domicile , au  
nombre desquelles se trouvent :

1<sup>o</sup> *Marie* ALENET , âgée de vingt - six ans ,  
femme de *Jacques-Guillon* BORDIER , au vil-  
lage de Chambord , de ma paroisse , attaquée  
d'une enflure au bas-ventre et aux jambes , que

l'on pourrait considérer comme hydropisie. Ayant eu recours à différens médecins, sans avoir pu obtenir aucun soulagement ; s'est présentée chez moi le 9 du mois de juin dernier. Après l'avoir magnétisée, est devenue somnambule magnétique dès la sixième fois ; a été lucide le 16 du mois d'août dernier, observant qu'elle passait des semaines sans venir se faire magnétiser ; s'excusant sur les embarras de son ménage, ce qui a rendu sa guérison plus tardive ; elle s'est ordonné dans ses sommeils magnétiques, qui ont toujours été d'une demi-heure, des remèdes analogues à ses maux, et a été parfaitement guérie. Elle faisait toujours usage de l'eau magnétisée, comme ont fait et font tous mes malades.

J'ai tenu journal des ordonnances de tous mes somnambules provoqués par le magnétisme.

2° *Marie Roi*, âgée de vingt-deux ans, fille de *Pierre Roi*, fermier de la Brunière, de ma paroisse, laquelle avait une tumeur au deux genoux, ressemblant à une loupe. Pendant près de trois mois, elle ne pouvait marcher qu'à l'aide d'un bâton. Elle a commencé à être magnétisée le 26 du mois de juin dernier ; et au bout de six séances, elle n'a été parfaitement guérie,

qu'après le rapport établi, et l'avoir magnétisée localement à un et à deux pouces de distance de ses genoux. Elle ressentait alors une chaleur insupportable, que je rappelais jusqu'aux extrémités de ses doigts du pied. Elle disait que ce qui descendait par ses jambes lui faisait beaucoup de bien.

3<sup>o</sup> *Jean ROBERT*, âgé de soixante et onze ans, veuf, et ancien journalier de mon bourg, attaqué depuis dix-huit mois d'une paralysie sur tout le côté gauche, depuis la tête jusqu'au pied, qui le retenait au lit, et ne pouvant en sortir qu'avec l'aide de ses enfans. Ayant commencé à le magnétiser le 30 du mois de juin dernier, après le rapport établi, il ressentit une chaleur insupportable, avec beaucoup de douleur par-tout où je passais la main, même à deux et trois pieds de distance, se tordant le bras gauche. Quand je le magnétisais de la tête au pied, et des reins jusqu'à l'extrémité des doigts du pied, il se donnait de grands mouvemens du corps, et levait la jambe, ressentant, disait-il, une grande chaleur qui précédait ma main, et lui faisait beaucoup de bien.

Au bout de trois séances, il se rendit chez

moi , sans autre soutien qu'un bâton à la main , et s'est promené , à différentes fois , dans les maisons de mon bourg ; et , à la surprise de bien du monde , il a suivi la procession du Saint-Sacrement, le troisième dimanche du mois d'adoration , le 20 de juillet dernier. Il me disait que toutes les fois qu'il buvait de l'eau magnétisée , il éprouvait une grande chaleur qui se répandait sur tout son côté gauche. Au bout de quelques séances , il fermait les yeux aussitôt que je lui touchais les pouces ; mais ne pouvant ni les ouvrir sans mon secours , ni dormir , disait-il , à cause des douleurs que je lui occasionnais , je le magnétise encore une fois par semaine.

4° *Catherine* BASTARD, âgée de trente-trois ans, femme de Pierre-Gaillard Bordier , au village de Chambord , de ma paroisse , attaquée de maux d'estomac , a commencé à être magnétisée le premier juillet dernier ; est devenue somnambule magnétique dès la septième séance , et lucide le 16 du mois d'août dernier , n'assistant pas , à la vérité , souvent aux séances ; quelquefois , une ou deux fois par semaine ; elle s'est ordonné , pendant ses sommeils magnétiques , des remèdes convenables , qu'elle a

exécutés, et s'en trouve fort bien ; elle continue néanmoins ses traitemens.

5° *Marie* NAYRANDE, âgée de quarante six ans, anciennement domestique, et actuellement de ma paroisse, attaquée de douleurs rhumatismales, marchant avec la plus grande difficulté avec deux béquilles, ayant une plaie invétérée, et pour ainsi dire gangrénée, au pied gauche, près la cheville ; ayant eu le sang comme dissout : depuis près de deux ans elle était dans ce triste état. J'eus bien de la peine à me décider à l'entreprendre, dans la crainte de ne pouvoir réussir à la guérir. Enfin, j'essayai à la magnétiser le 11 juillet dernier. Elle est devenue somnambule magnétique et clairvoyante le 12 du mois suivant ; avant sa lucidité, ses douleurs commencèrent à se dissiper ; les forces lui sont venues, ses plaies rendaient beaucoup plus, sur-tout lorsqu'on les lavait avec l'eau magnétisée ; depuis qu'elle s'est ordonné le *saint bois* au bras gauche, ses plaies se ferment, son sang se purifie. Elle ne marche plus qu'avec une béquille, et par fois elle la met sous son bras, et me donne l'espérance que bientôt elle ne s'en servira plus, et qu'elle me les laissera pour ma récompense, ce dont nous sommes convenus.

6° *Françoise* BARCHÉLIÈRE , âgée de quarante-huit ans, ma domestique , atteinte de maux d'estomac , et d'une douleur au côté gauche , occasionnée par la chute d'un arbre , depuis cinq ans , a commencé à être magnétisée le 14 juillet dernier. Elle est devenue somnambule magnétique dès le premier jour , et lucide le 2 du mois d'août suivant , c'est-à-dire au bout de cinq séances , vu qu'elle n'a pas été magnétisée journellement. Elle s'est ordonné différents remèdes très-analogues à sa maladie , et entre autres l'application des mouches cantharides et des sangsues. Elle a été parfaitement guérie. Non seulement elle s'ordonne pour elle , mais fort bien pour les autres malades qui la font consulter.

7° *Madeleine* BROTHIER , âgée de trente-deux ans , femme de Pierre Boutin , cultivateur à la Davière , avait un poison ou puanteur dans la bouche , qui lui donnait depuis long - temps un grand dégoût : comme elle était nourrice , son enfant périssait à vue d'œil. J'ai commencé à la magnétiser le 30 juillet dernier , et au bout de six séances , elle ne s'est plus ressentie de son indisposition , continue d'allaiter son enfant , qui prend tous les jours de l'embonpoint.



8° *Pierre BOUTIN*, âgé de douze ans, fils de la femme ci-dessus, ayant un sang vif, un dégoût sur tous les mets, ne pouvant dormir tranquillement, n'a été magnétisé que huit fois. Il mange maintenant tout ce qu'on lui présente, dort fort bien, et jouit d'une bonne santé.

J'ai, en outre, tant guéri que soulagé, une infinité d'autres personnes atteintes de plusieurs genres de maladies, mais de différentes paroisses, et dont les phénomènes ne sont pas si frappans que ceux que j'ai rapportés ci-dessus.

En foi de quoi j'ai signé le présent certificat, pour être sincère et véritable, et valoir ce que de droit. A Saint-Aubin-le-Cloux, le vingt-huit septembre mil huit cent dix-sept; et se sont avec moi soussignées plusieurs personnes qui ont eu connaissance des cures que j'ai faites.

J. M. GERMON,  
*Curé de Saint-Aubin-le-Cloux.*

Vu, et certifié par nous, Maire soussigné, le contenu au présent mémoire pour être sincère et véritable. A Saint-Aubin-le-Cloux, le trente septembre dix-huit cent dix-sept,

Le chevalier DELAROCHEBROCHARD,

ANCELIN, *adjoint*; Claude DENYS;  
J. VERGER; GUERRRY, *dép. d'Azay*;  
P. BRILLOUX; CHARLOT; BERNARD;  
CERMALLE.

J'atteste, avec pleine et entière connaissance  
des succès cités ci-dessus, sur les personnes  
de Jean Robert, de Françoise Barchelière, de  
Marie Nayrande,

DEZANNEAU,

*Maître en chirurgie de première  
classe, résident à Parthenay.*

Je certifie avoir été témoin des bons effets  
que Françoise Barchelière a éprouvés du ma-  
gnétisme. Partenay, ce 29 septembre 1817,

ALLAIRE, d. m. p.

Je certifie avoir été témoin des ordonnances  
qu'a faites, dans son sommeil magnétique,  
Françoise Barchelier,

FEVRY, *Curé de Vieway*; MIGAULT,  
*huissier*; MIOT, *offic. municipal.*

( 281 )

Je certifie avoir été témoin des heureux effets  
du magnétisme, opérés par M. le Curé de Saint-  
Aubin. Parthenay, le 1<sup>er</sup> octobre 1817.

PELLIERST, *Aumônier.*

---

## TABLE

### D E S M A T I È R E S

Contenues dans le 2<sup>e</sup> volume.

---

|                                                                                                                                                                                                                       |        |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| TRAITEMENT de M. Baron fils, par M. Lamy-Sénart , à<br>Saint-Quentin ,                                                                                                                                                | Page 1 |
| Mémoire sur le fluide vital ou Magnétisme animal ,<br>par M. le docteur Ch**** (3 <sup>e</sup> partie),                                                                                                               | 25     |
| Analyse de l'ouvrage de M. Ch. H*****, intitulé<br>Théorie du Mesmérisme , par M. Deleuze ,                                                                                                                           | 73     |
| Réflexions générales sur le Magnétisme animal , et de<br>l'état organique , par C. A. de Eschenmayer. (Extrait<br>du Journal allemand sur le Magnétisme animal ,<br>intitulé : Archiv. den Thierischen-Magnetismus ), | 82     |
| Extrait du journal des traitemens de M. Masson d'Au-<br>tume ,                                                                                                                                                        | 97     |
| Des associations magnétiques , par M. le marquis de<br>Puységur ,                                                                                                                                                     | 140    |
| Recherches historiques sur le Magnétisme animal chez<br>les anciens , par M. ***,                                                                                                                                     | 154    |
| Des Sibylles ,                                                                                                                                                                                                        | 155    |
| Lettre de M. le marquis de Puységur , à M. Lamy-<br>Sénart ,                                                                                                                                                          | 165    |

|                                                                                                                                                     |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| <i>Réflexions générales sur le Magnétisme animal</i> , par<br>C. A. de Eschenmayer,                                                                 | 169 |
| <i>Certificats de trois cures magnétiques opérées à Poitiers, à Châtellerault et à Saint-Quentin</i> ,                                              | 181 |
| VARIÉTÉS. <i>Magnétisme animal considéré comme une découverte, proposé pour le sujet d'un prix</i> , par la<br>Société royale des Sciences à Paris, | 187 |
| <i>De l'opinion de Van-Helmont sur la cause, la nature et les effets du Magnétisme (2<sup>e</sup> art.)</i> , par M. Deleuze,                       | 189 |
| <i>Lettre de madame ***</i> , à M. Deleuze,                                                                                                         | 228 |
| <i>Recherches historiques sur le Magnétisme animal et sur les Sibylles, dans l'ancienne Italie, sous les Empereurs et dans les Gaules</i> ,         | 242 |
| VARIÉTÉS. Nécrologie. <i>Notes biographiques sur M. l'Archiprêtre COLL, Curé de Dangé, mort le 29 juin 1817</i> ,                                   | 261 |
| <i>Certificats des cures magnétiques opérées par M<sup>r</sup> J. M. Germon, Curé de Saint-Aubin</i> ,                                              | 273 |
| <i>Errata</i> ,                                                                                                                                     | 284 |

---

*ERRATA.*

*Page 155, lig. 11, donnaient pour, lisez rendaient par.*

*164, 14, siècles, lisez temps.*